ANDRÉ PAVIE

MÉDAILLONS ROMANTIQUES

LETTRES INÉDITES

DE

SAINTE-BEUVE, DAVID D'ANGERS, Mme VICTOR HUGO

Mme MÉNESSIER-NODIER

PAUL FOUCHER, VICTOR PAVIE, ETC.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

ÉMILE-PAUL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100

1909

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mdaillonsroman00pavi

PQ
287
.P35
1909
SMRS

MÉDAILLONS ROMANTIQUES

DU MÊME AUTEUR

LA TRADITION CLASSIQUE DANS LE THÉATRE DE VICTOR HUGO.. Épuisé.

MONSEIGNEUR FREPPEL. Préface de M. René Bazin, de l'Académie française. . . . . Fr. 2 »

MADAME SWETCHINE INTIME . . . . . 2 »

L'EMBARDÉE, roman. 3 50

ANDRÉ PAVIE

MÉDAILLONS ROMANTIQUES

LETTRES INÉDITES

DE

SAINTE-BEUVE, DAVID D'ANGERS, Mme VICTOR HUGO

Mme MÉNESSIER-NODIER

PAUL FOUCHER, VICTOR PAVIE, etc.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

ÉMILE-PAUL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100

1909

AVANT-PROPOS

Parmi tous les regrets que l'homme laisse derrière lui sur la route, au long de la vie, un des plus cruels est peut-être celui que fait naître l'irrémédiable naufrage d'une œuvre entreprise aux heures de jeunesse avec des compagnons animés d'une même ardeur, prêts aux mêmes élans, soutenus par une même foi. Plus vivaces et plus nombreux se manifestent les efforts d'activités nouvelles, plus on essaie même d'y participer et plus on sent douloureuse en soi la blessure secrète, plus on aperçoit le vide laissé par l'idéal évanoui. C'est quelque chose d'irrévocable et de définitif qui s'est accompli. Aussi, tandis que des espoirs plus ou moins prochains aident à supporter d'autres deuils, pour celui-là il n'est point de conso-

lation efficace, et sur les souvenirs ensevelis dans le passé, le présent, même le plus enchanteur, est impuissant à verser l'oubli.

Les hommes qui contribuèrent à la floraison artistique et littéraire éclose, au cours du siècle écoulé, pendant les années qui suivirent la chute du premier Empire, ont tous éprouvé ce regret. « O cénacle, cénacle, que de ruines ! », s'écrie Sainte-Beuve dans une de ses lettres. Et, tantôt sous cette forme, tantôt sous une autre plus atténuée, le même soupir s'échappe invariablement de l'âme des témoins du même temps. Les uns pleurent la « dispersion profonde » d'amitiés nouées par tant de liens qu'on les aurait pu croire immortelles, d'autres la déviation en un courant malsain de la source qu'ils avaient vu jaillir, tous, la disparition d'une forme d'art créée par eux ou sous leurs yeux : car, pour aucun d'eux, il ne peut y avoir doute à cet égard, le romantisme, l'art romantique est mort.

A mesurer la force et le nombre des coups qui lui ont été portés depuis quelques années, il semblerait que ce mort fût de l'espèce de ceux qu'il faut qu'on tue. Souffrons-nous donc encore du « mal romantique » au point d'avoir besoin de

soins violents pour nous soustraire à son action? Que, sous couleur d'échapper à des règles jugées tyranniques, d'élargir le champ de l'inspiration, le romantisme ait fait trop bon marché des enseignements du passé, bouleversé la hiérarchie des sentiments, accordé à la sensibilité — et souvent dans ses manifestations les moins nobles — une prédominance injustifiée sur la raison, il est trop vrai. Mais faut-il pour cela lui attribuer, comme étant son œuvre unique et propre, tout ce qu'il y a de malsain dans la littérature française au dix-neuvième siècle, en faire le virus délétère qui intoxiqua plusieurs générations d'hommes et se concentra de la façon la plus funeste en un certain nombre d'âmes féminines? On a montré toutes ces choses avec bien du talent. Oui, certes, le romantisme de Chateaubriand, de Sénancour, de M^me^ de Staël et de Benjamin Constant est en germe déjà dans Jean-Jacques Rousseau, et plus d'une inspiration lui est venue de cette source impure. Les thèses favorites du philosophe de Genève, méchanceté de la civilisation, antinomie radicale entre la société et l'individu, absurdité des lois et des mœurs, légitimité et divinité de la passion, droit au bonheur, toutes ont été reprises par le drame,

le roman, l'histoire romantique. On a, sous prétexte de vérité, imaginé une fausse conception de la nature humaine, on a divinisé l'amour, dénaturé la réalité historique, adopté toutes les chimères les plus funestes de la Révolution, considérée comme une sorte de révélation mystique survenue pour changer l'ordre ancien des choses humaines et substituer au règne du fait, de la force, de la servitude, de la superstition, le règne du droit, de la justice, de la félicité générale, de la liberté, de la raison.

Mais de méfaits qui sont sans conteste imputables à la Révolution, faut-il rendre le romantisme solidairement responsable avec elle? Et n'est-ce point se faire du romantisme une idée incomplète que le concevoir comme uniquement destructeur et corrupteur? Le romantisme de Michelet, de Quinet, de George Sand et certain romantisme de Victor Hugo n'est pas tout le romantisme. Et l'on peut bien admettre que le « virus » révolutionnaire s'est infiltré en eux sans avoir eu besoin de recourir, comme intermédiaire, au romantisme. Quoi qu'il en soit, et ce n'est pas ici le lieu de discuter ces opinions, les écrivains et les artistes qui débutèrent ou mûrirent de 1820 à 1830 rêvè-

rent autant de construire que de renverser. Il était besoin, pensaient-ils, d'ouvrir à l'inspiration des sources nouvelles, de prendre plus de liberté et dans le choix des sujets, et dans les formes, et dans les procédés. Plus d'une œuvre est là pour attester que leurs efforts ne furent pas constamment stériles. A envisager la production de leurs prédécesseurs immédiats, de ceux qui enfantèrent sous la Révolution et le premier Empire, et qu'ils envisageaient — à tort, mais parce que c'étaient les exemples les plus rapprochés d'eux — comme les représentants autorisés de l'art classique, on peut se demander où en serait aujourd'hui notre littérature sans cette réaction. Et l'on doit peut-être, à cause de cela, beaucoup leur pardonner. Surtout, ils n'étaient alors qu'artistes et que poètes; ils n'avaient point encore inventé la vertu sociale, le sacerdoce de l'art. Ils chantaient, sans prêcher ou prophétiser. Avec Lamartine, ils disaient :

Le poète est semblable aux oiseaux de passage
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent point sur les rameaux des bois;
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant, loin des bords, et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Quelques détails ignorés sur la vie littéraire d'alors, quelques pensées délicates, quelques échappées de poésie semées çà et là dans la correspondance de plusieurs d'entre eux, et qu'on a cru bon de ne point laisser perdre, voilà tout ce que ce livre sans prétentions dogmatiques offre au public. Mme Ménessier-Nodier, Mme Victor Hugo, son frère, Paul Foucher, Sainte-Beuve, David d'Angers et d'autres s'y montreront, pendant quelques moments de leur existence, comme dit Montaigne, en leur « façon simple, naturelle et ordinaire, sans étude et artifice ». Peut-être l'arome du passé qui s'exhalait, en les feuilletant, des pages jaunies couvertes d'une encre toute pâle, perdra-t-il, à être ainsi transposé, quelque peu de sa force. Peut-être le parfum sera-t-il plus celui d'un herbier que celui d'une gerbe. Le lecteur jugera si plus d'un de ces souvenirs ne méritait pas d'être réveillé.

A. P.

LE SALON DE L'ARSENAL

ET

MARIE MÉNESSIER-NODIER

MÉDAILLONS ROMANTIQUES

LE SALON DE L'ARSENAL
ET
MARIE MÉNESSIER-NODIER

Parmi les romantiques de la première heure, il convient de faire une place à part à Charles Nodier. C'est autour de lui, dans son salon de l'Arsenal, que, plusieurs années avant 1830, se groupent la plupart des poètes et des artistes rêvant l'émancipation de l'art. Ils apportent à ce foyer largement ouvert toute l'ardeur de leur foi robuste et jeune. Et, par un piquant contraste, lui qui pourrait, à ce moment, s'intituler leur chef, est le seul qui demeure calme et de sang froid, réagissant par l'éclectisme de ses affections, contre l'intransigeance de leurs enthousiasmes et de leurs haines.

Maintes fois, dans une page de critique, Nodier laisse voir qu'il est loin d'être l'ennemi irréconci-

liable de ces classiques qu'abhorrent ses jeunes amis : maintes fois il lui arrive de souligner d'un sourire certaines audaces, et les farouches ont peine à réprimer quelques murmures. Mais tant de finesse et de bonhomie enveloppe ses malices qu'on ne peut lui garder rancune : à peine décochées, elles sont pardonnées. Quant à ses complaisances pour le passé, on sait fort bien que, ne sortant pas du domaine de la doctrine, elles n'impliquent aucune timidité personnelle. Son œuvre est là pour le justifier au besoin de tout reproche, son œuvre dont la hardiesse le place, non point à la suite des novateurs, mais bien plutôt à leur tête. Et qui donc, dans la jeune école, pourrait considérer comme un classique arriéré celui qui, l'un des premiers, secoua le joug de la muse grecque et latine, pour découvrir, dans l'histoire de son propre pays, une nouvelle et merveilleuse source d'inspiration qui, l'un des premiers, révéla le charme des vieux édifices ruinés par le temps, rongés par le lierre et les ronces? Classique, le pèlerin ému du *voyage pittoresque et romantique à travers l'ancienne France*, l'évocateur des sylphes et des fées, le père de Jean Sbogar, de Smarra et de Trilby. Il n'est pas jusqu'à l'ardeur de ses convictions royalistes et religieuses qui ne le rapproche des défen-

seurs poétiques du trône et de l'autel. Par trop de liens il leur est uni pour n'être pas vraiment l'un des leurs.

Le Salon de l'Arsenal fut le centre du premier cénacle. Lorsque Victor Hugo, après ses premiers triomphes, en aura formé un second rue Notre-Dame-des-Champs, ce sera presque la même phalange qui se groupera autour de lui. Mais l'Arsenal ne sera point déserté pour cela. Ceux qui fréquentent ces deux foyers d'art et de poésie ne respirent point ici et là le même air. Ils n'apportent pas, sur ces deux terrains très divers, les mêmes allures, ils ne viennent y chercher ni des impressions semblables, ni des émotions de même nature. Rue Notre-Dame-des-Champs, on ne rêve que luttes et batailles, œuvres hardies qui étonnent et fassent frémir les classiques, manifestes retentissants, plans de campagne et coups d'éclat. C'est l'effervescence tumultueuse d'un très jeune état-major qui prendrait volontiers pour de la faiblesse le sang-froid des vieux tacticiens. L'Arsenal est plus calme. Là se rencontrent, comme sur une zône neutralisée, à mi-chemin des deux camps, et les indépendants qui prétendent ne s'enrôler sous aucune bannière, et ceux qui, ralliés à l'un ou l'autre parti, n'ont pas rompu toute attache avec les adversaires. Là se coudoient

et se regardent sans haine ceux qui se prodiguent, plume en main, injures et anathèmes. On dirait que, sur les plus forcenés des romantiques, comme sur les plus guindés des classiques, passe une brise rafraîchissante, au souffle de laquelle naissent dans les esprits des idées de trêve et d'apaisement.

Les circonstances au milieu desquelles se forma le premier cénacle lui donnèrent cette physionomie particulière qui le fait si différent des autres salons fréquentés par les romantiques. Elles n'agirent pas seules pourtant, et leur influence eût été tout autre, peut-être, si Nodier n'y avait joint la sienne. Ce premier cénacle naît avant que l'heure des discordes littéraires ait sonné. Des œuvres isolées font pressentir sans doute aux esprits clairvoyants l'éclosion prochaine d'un art nouveau. Mais nul ne songe alors à prêcher l'oubli et le dédain de tout ce qui fut admiré par les siècles précédents. C'est l'époque où, dans la Muse française, des articles très respectueux du goût classique sont signés Hugo, Vigny, Saint-Valry, E. et A. Deschamps, où de nombreuses affinités unissent les uns aux autres ceux que l'avenir divisera, où le mot de romantique, à peine inventé, ne désigne encore ni une école, ni un parti. Les années passent : entre romantiques

et classiques, c'est la guerre. Nodier, qui possède, dans l'une des deux armées, de vieilles amitiés, ne peut briser avec elle parce que dans l'autre on l'acclame et le salue comme un chef. Il accueille avec la même bonne grâce souriante les amis anciens et nouveaux. Le même charme puissant qui attire et fait s'attacher à lui les hommes les plus hostiles à ses convictions politiques et religieuses réunit sous son toit, dans une fréquentation familière et presque cordiale, d'irréconciliables ennemis. Républicains farouches et bonapartistes ardents se rencontrent dans le salon de ce royaliste proscrit et emprisonné comme conspirateur sous l'Empire. Romantiques et classiques peuvent s'y rencontrer eux aussi comme sur un terrain propice aux rapprochements pacifiques et aux suspensions d'armes.

* * *

L'abbé Grozier, « bibliothécaire de Monsieur », mourut en 1823. Le 3 janvier 1824, Charles Nodier était désigné comme son successeur et, le 14 avril, il prenait possession de son poste. L'habitué des Variétés donna bien quelques regrets au petit appartement de la rue de Provence, si proche de son théâtre de prédilection.

Le bibliophile se réjouit à la pensée qu'il allait vivre désormais au milieu des livres, et le nouveau domicile eut vite fait oublier l'ancien. Lui et les siens s'éprirent sans peine de ces belles pièces vastes et claires, ouvrant sur un balcon suspendu au-dessus du quai, d'où l'on apercevait les berges vertes de l'île Louviers, encore habitées par des légions de grenouilles tapageuses, et les peupliers incendiés presque chaque soir par de splendides couchers de soleil.

Jamais il n'y eut demeure plus hospitalière que cette vieille maison de l'Arsenal. Les intimes, attardés en visite vers la fin du jour, doivent le plus souvent résister pour que leur couvert ne soit mis de force à la table de famille. Les nouveaux venus sont tellement sûrs de l'accueil qui leur sera fait que les plus timides s'enhardissent. Et maintes fois, Nodier, apercevant un visage jusqu'alors inconnu, demande à sa femme ou à sa fille le nom de l'arrivant, sans que ni l'une ni l'autre puisse le lui dire.

Les Nodier, écrit Victor Pavie[1], me comblent de témoignages d'ineffables bontés. J'ai reçu l'accueil le plus cordial chez eux depuis la première fois. Depuis, Madame Ménessier m'a écrit une lettre charmante pour

1. Lettre à son père, 19 février 1831 (*inédite*).

m'inviter à son bal de dimanche et son mari est venu me voir. Je suis allé et revenu de compagnie avec M. David à cette soirée charmante de danse et de déguisements de toute espèce. Ce sont des vertiges à se donner et des étourdissements à prendre, pour ne pas fondre en larmes et sécher sur pied : car, en vérité, l'époque est triste et il faut regarder à ses pieds sous peine de trébucher. L'astrologue serait un sage de notre temps.

Trop de charmes se trouvent réunis à ce foyer pour que ceux qui en ont une fois franchi le seuil ne s'y sentent pas invinciblement attirés et retenus. Deux êtres chers au maître du logis rivalisent avec lui de bonté gracieuse et cordiale, celle dont il a fait la compagne de sa vie, « une de ces femmes », dit un de ceux qui la connurent le mieux[1], « une de ces femmes trop rares en ce monde, que l'on ne peut voir sans les aimer, que l'on ne peut aimer pour un temps, mais auxquelles on s'attache par des liens indestructibles », — puis sa fille, digne fille d'un poète, poète elle-même, et musicienne de talent, sa fille Marie, le sourire le plus vivant, le plus jeune et le plus épanoui de ce salon où tout est sourire. Enfin, l'on sait que, en venant le soir à l'Arsenal, on entendra causer Nodier, et, pour entendre causer

1. Francis Wey.

Nodier, on ferait des lieues sans fatigue. On sait que, vers huit heures, adossé à la cheminée, penchant vers l'auditoire sa tête aux yeux bleus transparents, aux cheveux si longtemps blonds, il entamera de sa voix un peu traînante, légèrement teintée d'accent franc-comtois, quelqu'un des mille sujets qui lui sont familiers. On peut mettre sur le tapis les questions les plus diverses, histoire ou philologie, événement littéraire du jour ou zoologie, rien n'est étranger à Nodier. Il parle de toutes ces choses en homme qui les a toutes étudiées et qui les étudie sans cesse. Des plus arides il sait faire jaillir la grâce qui séduit, des plus obscures le rayon qui enchante et qui charme. Parfois, il évoque simplement, « avec une puissance de souvenir qui fascine, et une effusion de cœur à arroser tout un passé[1] » les paysages ou les hommes entrevus pendant ses années d'enfance et de jeunesse. En quelques traits, il trace une esquisse étincelante d'un coin du vieux Paris, de Venise, de Trieste ou du Jura, la silhouette d'un maréchal de l'Empire, d'un diplomate du Consulat ou du Directoire. C'est le comte Bertrand, ou Junot, duc

1. Victor Pavie : *Feuilleton des Affiches d'Angers*, du 9 janvier 1831.

d'Abrantès, ou Foucher, duc d'Otrante, qu'il a vu se succéder comme gouverneurs des Provinces Illyriennes, alors qu'il était, lui, Nodier bibliothécaire à Leybach. Ce sont, pour servir de fond à ces portraits, d'amusants détails sur le luxe de cette cour provinciale, sur l'étiquette à laquelle on y est soumis, étiquette qui oblige les grandes dames allemandes à dîner avec leurs gants.

Ces souvenirs plongent si profondément dans le passé, et celui qui les conte est demeuré si jeune d'esprit que, souvent, l'on a peine à croire qu'il les ait réellement vécus, et que plus d'un l'accuse, tout bas, d'en rêver une bonne part. Nodier était déjà un homme alors que le plus grand nombre de ceux qui l'écoutent n'étaient pas nés. Son enfance précoce, son adolescence tout entière appartiennent au siècle précédent. De cette époque fertile en spectacles terrifiants, étranges ou splendides, et qui semble à la jeune génération faire partie d'un lointain très reculé, il fut l'un des témoins. Voilà ce qu'oublient ceux qui suspectent à tort sa sincérité et veulent attribuer à l'imagination ou à la rêverie ce qui ne relève que d'une mémoire prodigieusement riche et fidèle.

Lorque Nodier se taisait, « on n'applaudissait

pas », dit Alexandre Dumas. « non, on n'applaudit pas le murmure d'une rivière, le chant d'un oiseau, le parfum d'une fleur. Mais, le murmure éteint, le chant évanoui, le parfum évaporé, on écoutait, on attendait, on désirait encore. » Il y avait toujours des poètes dans l'assistance. Nodier se tournait vers l'un d'eux et réclamait quelques vers.

Alors, dans la grande boutique
Romantique,
Chacun avait, page ou garçon,
Sa chanson.

Hugo, Lamartine, Vigny, Sainte-Beuve, Émile Deschamps, Musset, ou quelqu'autre moins illustre prenait, au milieu du cercle attentif et charmé, la place du maître de la maison. Et l'on écoutait à nouveau, jusqu'à ce que le piano, résonnant sous les doigts de Marie, ralliât tous ceux que n'attirait point la table de boston, près de laquelle Nodier attendait, cartes en main, des partenaires.

Tout en tenant son rôle de joueur sérieux et attentif, Nodier ne perd rien de ce qui se dit autour de lui. Un mot qu'il surprend, une interrogation qu'on lui lance, un nom que l'on prononce, suffit à ranimer la flamme qui n'était qu'assoupie. Les souvenirs recommencent d'af-

fluer sur ses lèvres, les figures repassent plus vivantes et plus nettes que jamais de « ces hommes d'autres temps et d'autres mœurs qu'il a connus et aimés on ne sait d'où : un Schneider, un Robespierre, un Kosciusko, un Oudet.... C'était étrange de voir cet homme antique et jeune, cette espèce de comte de Saint-Germain, ce Nodier vibrant et malade, à l'accent du Jura, insérer de temps à autre des phrases d'une intimité toute locale sur tel ou tel, sur son père ou sa sœur, sur la *demoiselle* qu'il avait épousée »[1].

Tel il restera jusqu'à ses dernières années, causeur infatigable, à l'esprit toujours en éveil, aussi habile à maintenir la conversation dans les limites d'un cadre familier qu'à la ramener d'un bond sur les plus hauts sommets. Qu'on en juge par ce croquis, daté du 13 mai 1838 :

« L'autre jour, ayant besoin d'un livre chinois de l'Arsenal, je suis allé droit chez Nodier, bien que je connusse à quel point ce cher poète est dénué de pouvoirs sur ces grandes salles dont il est le directeur en chef. On déjeunait : toute la famille était là. L'affabilité avec laquelle Nodier demanda de tes nouvelles et de celles de Victor m'enhardit. On parla sur la parole, sur l'onoma-

1. Lettre de Victor Pavie à son père (*inédite*).

topée, sur la puissance des mots, des noms qu'Adam donna aux animaux ; et une heure se passa, lui enseignant, tandis que j'écoutais[1]. »

L'imprévu, l'inattendu, qui fait l'un des charmes de la conversation, guettait plus que tout autre l'interlocuteur de Nodier. Lorsqu'on s'entretient avec lui, disait Sainte-Beuve, on éprouve cette impression souvent ressentie dans une promenade à travers bois. Tout à coup, au milieu du silence, on pousse du pied quelque chose qui remue et part avec fracas, oiseau, quadrupède, insecte ou reptile, quelque chose que l'on suit de l'œil un instant, puis le calme reprend, jusqu'à ce qu'une nouvelle surprise attire les regards du promeneur et lui fasse tendre l'oreille.

Ces délicates jouissances de l'esprit, causerie de Nodier, vers fraîchement éclos, n'étaient pas l'unique régal que l'Arsenal sût offrir à ses hôtes. Souvent aussi l'on dansait. Un billet charmant de Nodier ou de sa fille convoquait le ban et l'arrière-ban des intimes. Ou bien, tout simplement, le bal s'improvisait de lui-même. Le salon, tout à l'heure grave et recueilli, s'animait. « Aux deux ou trois lampes insuffisantes, qui ne parvenaient pas à l'éclairer, s'étaient joints tous

1. Lettre de Théodore Pavie à son père *inédite*.

les porte-lumière du siècle et de l'univers[1] ». Il arrivait même que les porte-lumière fussent en nombre insuffisant et que l'on plaçât, sur le parquet, des bougies, à la lueur desquelles on voyait, « la bouche en cœur, s'évertuer en cadence ces Werther, ces René, ces Obermann dont le public ne savait que les soupirs et les angoisses »[2]. Au milieu de ces écueils flambants et fumants évoluaient les couples dont « les ombres sautantes et valsantes se projetaient jusqu'au plafond en silhouettes dégingandées »[3]. C'étaient là ces heures douces et joyeuses chantées par Musset :

. . . . . .

Les beaux jours et les courts instants
Du bon temps,

Lorsque rassemblés sous ton aile
Paternelle,
Echappés de nos pensions,
Nous dansions.

Gais comme l'oiseau sur la branche,
Le dimanche,
Nous rendions parfois matinal
L'Arsenal.

---

1. Charles Nodier : *Épisodes et souvenirs de sa vie*, par Mme Marie Ménessier-Nodier.

2. Victor Pavie, *Les Revenants :* Charles Nodier.

3. Victor Pavie, *Les Revenants :* Charles Nodier.

La tête coquette et fleurie
De Marie
Brillait comme un bleuet mêlé
Dans le blé ;

Tachés déjà par l'écritoire,
Sur l'ivoire
Ses doigts légers allaient sautant
Et chantant :

Quelqu'un récitait quelque chose,
Vers ou prose.
Puis nous courions recommencer
A danser.

Chacun de nous, futur grand homme,
Ou tout comme,
Apprenait plus vite à t'aimer
Qu'à rimer.

. . . . . .

Quelle glorieuse liste on dresserait avec les noms de tous ceux qui vinrent là, de 1824 à 1846 ? D'abord passe toute la phalange romantique des premières années, peintres et poètes : Soumet, Guiraud, Victor Hugo, Vigny, Émile et Antony Deschamps, Jules Lefèvre, Saint-Valry, Gaspard de Pons, Belmontet, Jules de Rességuier, Jules de Saint-Félix, Delacroix, les deux Johannot, les deux Dévéria, Liszt, Madame Tastu, Janin, Sainte-Beuve, Musset, Ulrich Guttinguer, Paul Foucher, Balzac, Lamartine, Alexandre Dumas, Louis Boulanger, Planche, Loew-Weimar. Puis, à mesure

que les années s'écoulent, de nouvelles recrues viennent grossir ces rangs déjà pressés. « Il n'était pas donné aux puissants et aux riches de faire entrer dans leurs palais ce qui s'est longtemps appelé le Salon de l'Arsenal, quoique ce salon ne fût pas bien vaste, et qu'il ne fût rien moins que somptueux, ni de remplacer par le luxe qui s'achète l'éclat qui rayonnait de tous les points de sa boiserie blanche, à de certaines heures de certains jours[1] ».

Combien sa présence rendait plus vif « l'éclat qui rayonnait de tous les points de la boiserie blanche », voilà ce que n'a pu révéler celle qui traça ces lignes. D'autres l'ont dit dans leurs vers ou dans leurs souvenirs, sur le ton d'affectueux respect qu'il convenait de prendre pour saluer cette gracieuse figure de femme : Marie Nodier. Parmi les hôtes de l'Arsenal, quel est le poète qui n'ait inscrit ce nom en tête de quelqu'une de ses inspirations les plus émues ? Lorsqu'un mari, qui n'était ni artiste, ni poète, l'eut emmenée de ce salon, plus d'un front se voila de tristesse : à tous il sembla que l'Arsenal avait perdu une partie de son âme.

Il y a, dans *Victor Hugo raconté par un témoin*

1. Charles Nodier : *Épisodes et souvenirs*, etc., déjà cité.

de sa vie, des pages exquises consacrées à l'amitié durable née au cours d'un voyage en Suisse pendant lequel deux berlines emportaient, l'une Victor Hugo, sa femme, sa fille et une berceuse, l'autre Nodier, sa femme, sa fille et le dessinateur Gué. Il y a de ces pages dans l'œuvre de tous ceux qui vécurent en ce temps-là les meilleures heures de leur jeunesse. Est-il de plus charmants sonnets que ceux échangés entre Musset et Madame Ménessier-Nodier en mai 1843, et dont l'un commence par ces vers :

Je vous ai vue enfant, maintenant que j'y pense,
Fraîche comme une rose, et le cœur dans les yeux :
— Je vous ai vu bambin boudeur et paresseux,
Vous aimiez lord Byron, les grands vers et la danse.

Ainsi nous revenaient les jours de notre enfance,
Et nous parlions déjà le langage des vieux :
Ce jeune souvenir riait entre nous deux,
Léger comme un écho, gai comme l'espérance.

N'est-elle point évocatrice de tout un passé disparu, mais inoubliable, cette simple phrase d'une lettre d'Émile Deschamps écrite en janvier 1869 : « J'ai lu moi-même[1] d'adorables nouvelles de notre chère et grande Marie Ménessier-Nodier. Il paraît que ses yeux lui font mal aussi... Ils ont fait assez de mal à d'autres ! »

1. Lettre à Victor Pavie. — Émile Deschamps était alors presque aveugle.

Le « langage des vieux », j'entendais son discret murmure, en franchissant le seuil de la petite maison de Fontenay-aux-Roses, dans laquelle « notre chère et grande Marie Ménessier-Nodier » passa les dernières années de sa vie. Depuis longtemps déjà, le grand sommeil de la mort l'avait prise, et des souvenirs seuls m'accueillaient en ce pèlerinage. Mais la piété filiale est ingénieuse dans l'art de faire revivre une chère mémoire. En écoutant celles qui portent son nom, je croyais l'écouter elle-même. Un rayon de soleil, filtrant à travers les volets demi-clos, éclairait à la fois et le portrait de l'auteur de Trilby par Paulin Guérin, et la fine aquarelle d'Achille Devéria, intitulée pour tout le monde : Dix heures du soir, et pour les initiés : Portrait de Marie Nodier. Ainsi elle m'apparaissait, à moi qui n'aurais pu la connaître que vieillie et ridée, avec tout le feu de son regard, toute la fraîcheur de ses vingt ans, dans cette attitude un peu précieuse que se donnaient volontiers les femmes de son époque. Telle je l'évoquais, assise à son piano, dans le salon de l'Arsenal, entourée d'un essaim de jeunes gloires. « Je suis sûre que vous aussi, vous l'auriez aimé ». Ces mots qu'elle adressait, trente ans plus tôt, au fils de l'un des derniers témoins du vieux temps, en lui montrant le grand portrait sus-

pendu au mur, il me semblait que le petit-fils allait les entendre à son tour, redits par cette voix qui avait charmé tant d'oreilles de poètes.

* * *

En feuilletant certains volumes et certains périodiques[1] parus entre 1830 et 1840, on apercevrait plus d'une fois la signature de Madame Ménessier-Nodier, au bas de quelque poésie ou de quelque nouvelle. Mais ce qui serait presque introuvable, c'est un petit album paru à Paris, chez Troupenas, éditeur, rue Saint-Marc-Feydeau, en 1831, sous ce titre : *Mélodies romantiques* par Madame Jules Ménessier, née Charles Nodier. Il ne figura jamais aux vitrines des libraires. Les exemplaires, peu nombreux, furent distribués aux amis, aux hôtes de l'Arsenal.

Quand bien même cette date de 1831 ne serait pas inscrite à la première page, on hésiterait difficilement sur l'âge à donner à ce petit recueil. Un papier de teinte vieillote, — un titre qui s'étale sur les murs à demi écroulés d'une chapelle

1. *Le Perce-neige*, choix de morceaux de poésie moderne: Paris, Herdeloff et Campé, 1836. — *Les Heures du soir*, livre des jeunes femmes, 1833. — *Livre rose*, causeries des jeunes femmes, 1833. — *Keepsake Paris-Londres*, 1838, etc.

gothique envahie par les ronces, — comme épigraphe, deux vers de Joachim Du Bellay :

J'offre ces violettes,
Ces lys, ces rosettes.

Voilà des caractères qui sont bien d'un temps, d'une époque déterminée, des traits sur l'authenticité desquels on ne se trompe guère.

Au reste, les poésies dont le texte inspira la musicienne ne sont-elles pas signées Victor Hugo, Desbordes-Valmore, Amable Tastu, Jules de Rességuier, Emile Barateau, Ulrich Guttinguer, et les lithographies qui servent de vignettes à chacune d'elles, Eugène Devéria, Louis Boulanger, Tony Johannot, Gué, Camille Roqueplan ? D'Eugène Devéria, voici la *Veille de Noël*, hymne de Mme Amable Tastu, une fileuse assise auprès d'un berceau où dort un enfant, dans une mansarde. — *Le Bal*, élégie de Mme Desbordes-Valmore, deux jeunes femmes en toilette de soirée, l'une assise sur un divan, cachant son visage dans ses mains, pour pleurer, l'autre écoutant, debout, — *La Captive*, orientale de Victor Hugo, une odalisque contemplant, rêveuse, une guitare en main, un clair de lune sur la mer. Nul autre crayon que celui de Tony Johannot ne pouvait rendre avec le degré voulu d'horreur tragique *la*

Mort du Bandit, de Casimir Delavigne. Sa facture tourmentée se reconnaît dans ce sinistre paysage nocturne, au milieu duquel un homme, drapé dans un vaste manteau, contemple tristement, une torche à la main, le cadavre de son camarade, appuyé contre un chêne. A Louis Boulanger revenaient de droit *Lazzara*, *l'Absente*, *la Ville prise*, de Victor Hugo. Quel autre aurait su traduire comme lui, en images si vivantes qu'on les prendrait pour le reflet même de la pensée du poète, les visions évoquées dans ses vers ?

Nos oreilles, habituées à des harmonies plus savantes, à des rythmes plus compliqués, à des mélodies plus ciselées, trouveraient un peu simple, aujourd'hui, cette musique d'autrefois. Ceux qui l'écoutaient jadis l'aimèrent pour la fraîcheur et la sincérité de son inspiration, pour la force ou la grâce qu'elle ajoutait tour à tour à des vers connus et admirés. « Je ne sais », écrivait l'un d'eux[1], « si, dans l'impression de cette musique ainsi entendue pour la première fois, chantée avec un accent métallique et singulier, qui ne va peut-être qu'à cela, accompagnée de même, l'illusion entrait pour beaucoup (et il resterait à

1. Victor Pavie : *Feuilleton des Affiches d'Angers*, du 9 janvier 1831.

prouver que l'illusion ne fût pas la plus vraie des vérités), mais elle a déposé dans l'âme de tous ceux par où elle a passé quelque chose de ce frais parfum que secoue en mai l'aubépine, ou qui s'exhale en vapeur près des prés verts. »

*
* *

La bonté de Charles Nodier, la grâce enchanteresse de ses causeries revivent dans les pages d'un volume qui porte ce titre : *Charles Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie*, par Madame Ménessier-Nodier [1]. Les heures délicieuses vécues à l'Arsenal sont évoquées avec un charme incomparable par cette plume que le cœur guide autant que le cerveau. Et si vivant est ce rappel du passé, si fraîches sont ces impressions, qu'on se sent à les lire inondé et comme imprégné d'une rosée de jeunesse. « La femme qui a écrit ce livre charmant se dit une vieille femme... Elle se trompe. Cet esprit a toujours sa grâce et sa jeunesse. Cette âme n'a pas d'âge. Contre ces intelligences d'élite, la vie est aussi impuissante que la mort [2]. »

Les années passent, laissant tomber sur la tête

1. Paris, Didier, 1867.
2. Paul Foucher : *Les Coulisses du passé.*

de celle qui fut Marie Nodier leur lourd fardeau d'épreuves et de chagrins. L'aïeule aux cheveux blancs retrouve son sourire de jeune fille, chaque fois qu'elle se tourne vers le cher et glorieux passé. C'est sur ce point de l'horizon qu'elle aime à ramener les regards des amis d'autrefois qui sont demeurés ses correspondants fidèles.

« De toute nécessité », écrit-elle à l'un d'eux, le 12 mai 1864, « il me faut votre photographie qui manque grandement à ma collection des amis de l'Arsenal. Bien d'autres y manquent, hélas ! dont ceux qui restent se souviennent. Votre envoi si amical est une réminiscence du passé[1]. »

Plus tard encore, sous le coup d'un deuil récent, elle écrit : « La mémoire toujours gardée de ce riant passé qui fut le mien continue à me servir de force et de consolation dans la cruelle épreuve que nous avons à subir. »

Parfois elle se rajeunit au point de retrouver sa verve de jadis pour ciseler une jolie page de critique littéraire, pour improviser quelque sonnet :

12 février 1869[2].

Mon cœur ne s'éteint pas comme mes yeux, très cher ami, et vous savez, sans que j'y insiste, à quel

1. Lettre à Victor Pavie *inédite*.

2. Lettre à Victor Pavie *inédite*.

point il est touché et reconnaissant de la fidélité de votre souvenir. J'ai lu avec bonheur ces pages si bien de vous, et qui ne peuvent mieux faire, qui me sont parvenues en même temps que votre affectueuse lettre, puis ces autres pages qui sont de vous encore, puisque c'est votre fils qui les a pensées et écrites. Si, en effet, le style est l'homme, celui-là doit être charmant à connaître, et je m'en veux d'être une étrangère pour lui, quand il était dans toutes les règles qu'il fût bercé par ma main. Félicitez-le de ma part, c'est, dès à présent, un écrivain.

Permettra-t-il à mon grand âge et à ma vaste tendresse, une toute petite et unique observation qui s'adresse d'ailleurs beaucoup plus au goût de l'époque qu'à lui-même. Le *moi* est odieux, dit Pascal, et je n'en disconviens pas. Concevez-vous cependant quelque chose de plus fatal que cette personnalité collective marquée par le pluriel illimité dont on abuse si fort aujourd'hui ?

Théophile Gautier s'est fait le propagateur ardent de cette forme malavisée, et il n'est pas rare de rencontrer dans ses articles des phrases dans le genre de celle-ci : Nous eûmes l'envie d'aller fumer notre cigare au grand air, nous mîmes donc notre paletot et notre chapeau, et, après nous être assuré que nous avions notre mouchoir dans notre poche.... etc... Là-dessus, quel que soit le charme du récit, on grince des dents et on jette le journal bien loin. Le narrateur ne s'est pas aperçu qu'en voulant éviter à tout prix de mettre en scène sa propre individualité, il n'arrive qu'à la rendre solennelle jusqu'à la niaiserie, et à troubler le lecteur, qui cherche à se

rendre compte de ce que peut bien être un groupe qui n'a à son usage qu'un chapeau, un paletot et un mouchoir de poche. Il n'y a rien de pareil « dans l'espèce ». Dieu merci ! Et c'est précisément parce que la courte page de mise en scène de votre cher G... réunit toutes les conditions d'une exposition bien faite, qu'il me plairait mieux de la lui voir accepter plus franchement pour son compte. Au reste, il peut se donner le plaisir de trouver que je radote, je ne l'en aimerai pas moins...

15 novembre 1872 [1].

. . . . . .

J'ai de plus un adorable fils, receveur des finances à Romorantin et qui serait l'exacte reproduction de son grand-père, si l'on n'éprouvait pas quelque difficulté à se représenter Charles Nodier aux prises avec des fonctions aussi contraires à sa nature. Pendant que je suis sur le chapitre de mes richesses, ce n'est pas le cas d'oublier les deux fillettes qui sont le charme, la paix, l'intérêt présent de notre vie...

A ce propos, vous m'envoyez un sonnet enchanteur et je me demande si, en vous en adressant deux mauvais en échange, vous serez assez désintéressé pour accepter cette drôle de monnaie. Je serais plus tranquille en vous faisant apprécier les modèles de ces croquis mal venus, mais puisque c'est impossible, va pour la triste copie ! Je suis comme ces barbouilleurs qui ne savent pas un mot de peinture, et qui « attrapent » assez bien la ressemblance.....

---

1. Lettre à Victor Pavie *(inédite)*.

Les voici, ces deux sonnets[1], calomniés par leur auteur. Ils ne manquent point de grâce, en dépit d'une allure familière qu'il ne faudrait peut-être pas prendre pour de la négligence.

THÈCLE.

Per amica silentia lunæ.

La lune me disait. — car elle est mon amie : —
Pourrais-tu m'expliquer quel charme j'ai pour toi ?
Le soleil éblouit, le soleil est un roi,
Et moi, regarde donc, j'ai l'air d'être endormie.

Je veille cependant, je souris à la vie,
Mais le travail fécond se passe bien de moi.
Je ne fais rien mûrir, et sans causer d'émoi,
Je peux naître, grandir, m'éteindre à mon envie.

Alors j'ai répondu : Si tes rayons sont doux,
Si tu n'exiges pas qu'on te parle à genoux,
Dans ta sérénité ta grandeur se devine.

Tu ne fais rien mûrir ; seulement, dans le cœur
Pénètre lentement l'irrésistible ardeur
De ta clarté pensive, à la flamme divine.

MARIE.

Il était une fois une charmante fille,
Un peu, — comment dirai-je ? — éprise d'idéal.
Par ce temps sec et froid, vrai, ce n'est pas un mal
De garder sur la planche une étoile qui brille.

1. *Inédits.*

Toujours prête, d'ailleurs, à l'esprit qui babille,
A la gaîté qui chante, au rire matinal ;
Pour usage établi, qui n'a rien de banal,
Ouvrant son cœur tout grand, comme on ouvre une grille.

Elle aimait fort Chopin, Mendelssohn et Mozart,
La peinture et les vers. Un beau jour, le hasard
Encagea cet oiseau dans un bureau de poste.

Mais Dieu ne lui fit pas le devoir déplaisant.
Et sage, elle posa son rêve, en se disant :
Le marchand de tabac veut un timbre, à mon poste !

Ce serait esquisser de façon par trop incomplète le portrait de madame Ménessier-Nodier que s'en tenir aux seules qualités de l'esprit et ne point essayer de montrer quelle fut l'élévation de ses sentiments, la beauté de son âme. A lire ce billet, écrit à l'époque où tous les poètes célébraient à l'envi son talent de musicienne, il semble qu'elle l'ait compté elle-même pour bien peu de chose, ce talent, tant ces quelques lignes débordent de modestie et d'humilité sincère :

Monsieur [1].

Nous sommes bien profondément touchés de la bienveillance toute particulière dont vous venez de m'honorer en parlant d'un misérable recueil de chansons, dont les paroles font à grand'peine passer la musique. Votre suffrage, Monsieur, est d'un bien grand prix à mes yeux,

1. Lettre à Victor Pavie, 1831 *inédite*.

je suis heureuse et fière de l'avoir obtenu. Celui-là, et quelques autres que je garde silencieusement au fond de mon cœur, me donneront la force de subir bien des mortifications, auxquelles mon ignorance, et peut-être aussi mon inaptitude m'exposent. Je crois parfaitement inutile de vous parler de la reconnaissance de ceux qui m'entourent, et je me sens, d'ailleurs, incapable de vous l'exprimer. Si la soirée que vous avez passée à notre vieil Arsenal ne s'est pas gravée trop ennuyeusement dans votre mémoire, je vous demanderai d'en faire encore le voyage, vous promettant de ne pas faire payer à vos oreilles un tribut aussi déplaisant que la première fois.

Votre très humble servante,

Marie Ménessier-Nodier.

Cette âme devait puiser, comme toutes celles qui sont vraiment grandes, une force nouvelle dans l'épreuve et le malheur...

... Vous ne m'oubliez pas, et nous pensons tendrement à vous, écrit-elle le 7 octobre 1876[1] ; nos deuils se ressemblent et nos peines sont les mêmes. Nos consolations nous viennent du seul lieu où elles habitent, et si tant est qu'il nous reste encore un peu de force, c'est à la même source que nous allons la puiser.

... C'est à peine si j'ose vous dire, mon ami bien cher, qu'en lisant, — non pour la première fois, hélas !

1. Lettre à Victor Pavie, 1830 *(inédite)*.

— le cruel récit de vos intarissables douleurs, le sentiment qui me domine, c'est l'admiration.

Quel exemple vous donnez, et quelle famille de grands chrétiens vous êtes ! On sent, en effet, à votre toute-puissante résignation, que cette main qui vous frappe vous bénit en même temps, et qu'elle vous rend en soumission et en courage le bonheur qu'elle semble vous retirer. Je dis : qu'elle semble, car la vie présente est si peu de chose, et il est si certain que tous ceux que nous perdons nous seront rendus ! Il ne s'agit que d'attendre un moment, et pendant cette heure d'attente, notre pensée quitte si peu ceux que nous avons aimés sur la terre[1] !...

Aux heures où le regret des années disparues se fait le plus amer, ce cœur si noble sait encore trouver, dans l'amertume même, un prétexte pour s'élever au-dessus des souffrances humaines et des consolations terrestres qui ne les peuvent guérir. Témoin cette lettre écrite au lendemain de la mort de Victor Hugo :

Mon cher ami,

Je savais bien, par ce que j'ai ressenti moi-même, quelle cruelle impression vous ferait éprouver le récit de la *pompe sinistre* dont vous me parlez ! Quelqu'un qui m'aurait dit, il y a seulement trente ans, qu'aucun de ceux qui ont du sang de mon père dans les veines n'eût porté un dernier adieu à ce Victor tant aimé et

1. Lettre à Victor Pavie, non datée, 1881 ou 1882 (*inédite*).

tant admiré parmi nous, je l'aurais cru atteint de ce mal qui n'avait encore frappé qu'Eugène Hugo, et qui depuis s'est étendu sur toute la maison, sans épargner le plus grand. Nous vivions absolument séparés, malgré le lien qui aurait dû y conduire plus particulièrement ma fille Marie, la filleule du *Maître*, comme on l'appelait dans ce triste cénacle. Jugez-en.

[Un jour de l'année dernière où ce maître si complètement esclave recevait, en présence de ses gardiens, une amie à moi, que j'aime pour elle-même et aussi en souvenir de son père, Alcide de Beauchesne (l'auteur d'un beau livre intitulé *Louis XVII*), elle lui rappelait, comme les ayant appris de celui auquel sa piété filiale a voué une sorte de culte, quelques faits, quelques mots de l'ancienne intimité, bien précieusement gardés dans sa mémoire. Alors lui, tout attendri, et prenant sa tête entre ses mains, a murmuré : « O mon passé, mon passé ! » J'appuie sur *murmuré* parce que, un peu plus tard, la visiteuse, sans penser à mal, s'étant permis de nommer la Providence, les chaises des surveillants se sont rapprochées, indiquant par là l'intention de mettre fin à ce redoutable entretien.] Tout cela est amèrement triste, n'est-ce pas ? Mais nous sommes à l'âge où cette teinte de deuil s'étend sur tout ce qu'on touche. Il n'est peut-être pas mal que ce soit ainsi. Et puis on a ses enfants et ses petits-enfants, on a de plus le bon Dieu qui nous aide à descendre, comme vous dites si bien, et surtout à monter, comme vous dites encore mieux[1] ...

1. Lettre à Victor Pavie *(inédite)*, sauf la partie entre [] citée dans *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires*.

Cette circonstance rappelée par Madame Ménessier-Nodier n'est pas la seule dans laquelle les souvenirs du passé aient ému l'âme du grand poète. Encore étourdi par un coup douloureux qui venait de le frapper, il répondait par ces quelques mots aux consolations que Victor Pavie lui adressait d'Angers :

J'ai le cœur navré ; je sens que vous m'aimez toujours un peu. J'entends votre voix comme la voix de mon passé et de ma jeunesse, doux et sombre appel : je suis vieux : j'irai bientôt où est cette grande âme qui vient de partir.

A vous *ex imo*,

Victor Hugo.

Ce *riant passé* qui fut le leur, aucun ne l'oublie, parmi tous ces poètes dont plus d'un pourtant est comblé par le présent d'honneurs et de gloire. Chaque fois qu'ils se tournent vers lui, c'est pour lui donner un soupir de regret, un regard attendri :

Oui, nous avons ensemble à peu près commencé
A songer ce grand songe où le monde est bercé.
J'ai perdu des procès très chers, et j'en appelle,

Mais en vous écoutant, tout regret a cessé.
Meure mon triste cœur, quand ma pauvre cervelle
Ne saura plus sentir le charme du passé !

Ces vers, par lesquels Musset terminait un des sonnets dont j'ai parlé déjà, chacun d'eux pourrait les dire en son nom personnel. Car c'est un écho semblable que fait rendre à leur âme toute allusion aux chers et vivants souvenirs de leurs années de jeunesse.

VICTOR HUGO

RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS

VICTOR HUGO

RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS

Nous aurions peine à nous figurer aujourd'hui qu'un événement littéraire de quelque importance puisse se produire à Paris sans éveiller de suite l'attention de la province, et faire naître immédiatement un écho jusque dans les coins les plus reculés du pays. A mesure que se sont multipliés et perfectionnés les moyens de communication, la centralisation politique et administrative s'est fortifiée, l'unification s'est faite dans les usages et les mœurs. Les mêmes causes ont déterminé, dans l'ordre intellectuel, des effets analogues. Condensées dans un article, ou développées en un volume, les idées ont vite fait aujourd'hui leur tour de France, et il n'y a plus guère que les

caricaturistes n'ayant jamais quitté le boulevard pour imaginer entre Parisiens et provinciaux de ces dissemblances dont l'énormité réjouissait nos pères.

Quelques années avant 1830, alors que la « croisade romantique » battait son plein, un abîme existait encore entre Paris et la province. Aux yeux des calmes lettrés dont l'esprit avait été trop soumis à l'influence des Delille, des Laharpe et des Népomucène Lemercier, les allures révolutionnaires de la jeune école semblaient dangereuses. La province, en général, se montrait hostile au mouvement dont Paris avait donné le signal et ne témoignait que de la méfiance à tous ceux qui s'y mêlaient de près ou de loin. Qu'on juge de l'impression que put ressentir un jeune homme de vingt ans, déraciné de sa ville natale, pour aller « tomber tout à coup, là-bas, en plein cénacle », et devenir l'un des amis les plus chers de tout ce qu'il y avait de brillant et de bientôt illustre dans cette ardente pléiade. Peut-être semblera-t-il curieux de la retrouver aujourd'hui, à tant d'années de distance, telle qu'il la traduisit lui-même dans une lettre intime, au lendemain de sa première visite à Victor Hugo — visite qui devait inaugurer une longue et inaltérable amitié :

Paris, 8 juillet 1827.

Mon cher papa,

Je ne puis résister plus longtemps au désir de t'écrire, et quoiqu'il soit bientôt onze heures du soir, je ne puis ajourner l'expression des sentiments qui m'oppressent, parce que je ne suis pas encore au bout, et que je les considère comme un compte à régler souvent, de peur qu'il ne s'embrouille.

Si des impressions comme celles d'hier se renouvelaient souvent pour moi, je n'y pourrais résister longtemps, car je me suis couché, ce soir-là, épuisé et anéanti, de cet anéantissement stupide, dernière expression d'une grande agitation mentale. Je vais te raconter si je peux, terre à terre, cette fameuse matinée, que je raconterai plus d'une fois à mes enfants, et dont je commence par vous importuner les premiers.

Samedi matin, 7 juillet 1827, midi sonnait, lorsque mes jambes vacillantes franchissaient le long corridor de la rue Notre-Dame-des-Champs. Une domestique portait une petite enfant sur les bras. Je m'adressai à elle : elle m'introduisit dans le salon de son maître. J'entendis mon nom répété dans une chambre voisine [1] et la réponse fut l'apparition du poète. Je me précipitai dans ses bras. Ici une lacune d'environ cinq minutes, pendant lesquelles je parlai sans me comprendre, sanglotant d'enthousiasme et riant de grosses larmes. Ce fut au bout de ce temps que je me trouvai

1. Le nom de Victor Pavie était déjà connu de Victor Hugo. Un échange de lettres pleines de cordialité avait précédé cette première entrevue, et le père de V. Pavie avait devancé son fils rue Notre-Dame-des-Champs.

assis sur un sopha, foulant un des coussins de toute l'énergie d'un bras dont la main se trouvait serrée dans une des mains du noble poète. Mme Hugo entra. Il me présenta à sa femme, qui me salua avec un air de connaissance, puis s'assit dans l'appartement. Le costume négligé du matin ne dérobait point à mes regards les traits charmants sur lesquels je croyais lire encore ces odes admirables, expression du plus pur amour que jamais le rêve d'un ange ait pu souffler au génie. Bien entendu que l'agitation qui commençait à se calmer se réveilla tout entière à son aspect. Mes yeux commençaient à circuler autour de la salle, et s'arrêtèrent successivement devant trois portraits de la jolie tête qui posait devant moi, un tableau du Caravage, de la plus grande beauté, des tableaux délicieux de Devéria, une ronde du sabbat admirable, par Boulanger, etc.

Point de Nodier. Il partait ce jour-là même avec Taylor pour la Bretagne. La conversation s'engagea alors sur cet illustre ami qu'il se proposait de me faire connaître : la belle âme, disait-il, l'homme étonnant ! Il s'épancha sur lui comme sur un frère (j'étouffais de chagrin). La conversation roula enfin sur la peinture, et, en particulier, sur Delacroix. Je n'avais point encore vu M. David[1]. Il avait un rendez-vous avec lui à deux heures, à l'Institut. Ils devaient visiter ensemble les architectures en relief des différents peuples. Il me proposa de l'accompagner, puis me demanda la permission d'aller faire sa barbe (opération de trois quarts d'heure au moins). Je restai dans le salon face à face

1. David d'Angers, le sculpteur, que le père de V. Pavie avait conduit chez Victor Hugo et qui s'était lié de suite avec le poète.

avec l'héroïne de ces invocations sublimes connues sur la terre par ces titres : *à toi*, *encore à toi*, *et son nom*. « Vous avez un père qui paraît vous aimer bien tendrement, Monsieur. » Cette phrase avait été la première de son mari, ce fut aussi la sienne. Puis nous parlâmes de *Han d'Islande*, de *Bug-Jargal*, sur lesquels elle me donnait des détails. Elle me parla de Soumet, Guiraud, Lamartine, de Vigny, Lamennais, amis intimes du poète, tout cela avec une petite voix douce et tant soit peu indolente qui ne déplaisait point. Enfin, le poète reparut avec ce même aspect qui s'était si profondément gravé dans ma mémoire, depuis la vision de l'Institut. Je saluai M^me^ Hugo, qui voulut me retenir à dîner. « Ce sera donc pour demain. » J'allais chez M. L.... J'acceptai pour lundi.

Il me prit le bras et nous partîmes. Nous avions à peine fait cent pas qu'un ami lui serra la main. Il venait pour le voir. « Je vais trouver David, dit-il, venez avec nous », et moi d'enrager de l'adjonction d'un tiers si importun. Nous parlions tout à l'heure de vous, mon ami, avec bien de l'enthousiasme, dit le poète en me désignant. « Vous voyez M. Delacroix », dit-il, en se retournant vers moi. Cette circonstance si imprévue me mit hors de moi. « Monsieur, lui dis-je, en me précipitant sur lui comme un assassin et en serrant cette main qui traça des chefs-d'œuvre, permettez-moi de vous exprimer ici l'admiration que j'ai conçue pour votre beau talent. C'est la première fois que je vous vois, mais ce n'est pas d'aujourd'hui que votre nom frappe mes oreilles. » Le pauvre Delacroix me regardait avec des yeux effarés, comme un homme

qui s'apercevrait de la méprise d'un autre, et moi, j'allais toujours mon train sans pouvoir m'arrêter, et je fis part aux deux illustres amis du hasard étonnant qui étalait, dès le premier jour, devant mes yeux les deux pendants de la régénération moderne. Je te rappelai à son souvenir, ce ne fut pas difficile. Je lui fis part aussi de la disposition où tu étais de lui écrire. Hugo lui dit qu'il avait déjà eu l'idée de me présenter à lui, et il m'invita avec instance à visiter son atelier quand je le voudrais. Nous attendîmes David à la bibliothèque de l'Institut et je m'amusai, en attendant, à voir entrer et sortir une file de peintres, de sculpteurs et d'architectes : Ramey, Vaudoyer, Hersent, Lethière, et jusqu'au père Houdon qui, penché attentivement sur un volume, lisait ou croyait lire, n'importe. L'excellent M. Pingard nous indiqua la salle que nous cherchions. M. David était déjà des nôtres, je l'avais embrassé tendrement. La salle était fermée, comme de raison. La partie fut remise au dimanche (aujourd'hui) à dix heures, et nous retournâmes bras dessus, bras dessous. Nous rencontrâmes, à la porte de l'Institut, M. Poucqueville, qui nous fit voir de belles gravures et causa près d'un quart d'heure avec ces messieurs, et nous continuâmes notre chemin.

» Je restai bientôt seul avec Hugo, que je reconduisis jusque chez lui. Il me réinvita à dîner inutilement et je partis. Le lendemain matin, il se trouva au rendez-vous chez M. David. Delacroix était à la campagne, etc., le papier manque.

Victor Pavie.

Aucun de ceux qui fréquentaient alors la maison de la rue Notre-Dame-des-Champs ne pouvait échapper au charme subtil qui les groupait autour du jeune maître et les soumettait à son irrésistible ascendant. Chaque soirée passée à ce foyer était pour V. Pavie l'occasion d'une rencontre heureuse. Devant lui « se profilaient, dans toute la primeur de leur type, les jeunes maîtres de l'art nouveau, avec le relief nerveux et l'éclat métallique d'une monnaie sortie du balancier. Il vit Hugo consul, au centre de son état-major, préluder sereinement à l'empire; de Vigny, solitaire au sommet de sa blanche tour, pointer son télescope vers les régions sidérales; Sainte-Beuve appliquer son bistouri de carabin aux plaies cachées de l'homme et aux infirmités de la nature; de Musset, plus tapageur et plus aventureux qu'un page, faire jaillir des pavés, à tout coup d'éperon, une strophe pour étincelle. Il vit bondir les sylphes sous la baguette de Nodier, et, de loin, passer et repasser, des vallons aux glaciers, du lac à l'Océan, l'ombre rêveuse de Lamartine[1]. »

Tous ceux dont le nom faisait alors quelque

---

1. V. Pavie : *Œuvres choisies*, t. II. *Le Dernier Homme des champs.*

bruit dans le monde des lettres et des arts avaient leur place marquée dans le salon de la rue Notre-Dame-des-Champs. C'était Planche, venant « chauffer ses longues jambes avec une familiarité cavalière au foyer » du poète; Lamartine, lisant ses premières *Harmonies* devant un auditoire fasciné : « Oh! le timbre de sa voix! s'écriait David d'Angers au sortir de cette lecture, son œil rêveur et ce front sur lequel les reflets de la lampe semblaient se changer en ceux de l'astre qu'il évoquait! Quel buste je lui destine! Il l'a bien gagné; il l'aura! » Et les deux Deschamps, Nodier, Dumas, A de Vigny, avant la représentation d'*Othello*; Paul Foucher, le beau-frère du poète, l'auteur malheureux d'*Amy Robsart*, et tant d'autres, dont les noms ne sont plus familiers aujourd'hui qu'à de rares fervents de cette époque. Parmi les peintres, Delacroix, les Devéria, Boulanger, ce dernier le plus oublié peut-être, mais le plus fidèle de tous, « le peintre de la maison et le confident de la famille ».

Il régnait, entre tous ces poètes et ces artistes, non pas une simple confraternité d'école, mais une véritable amitié, une intimité douce à laquelle présidait sereinement la maîtresse du logis. Nul ne prévoyait alors les brouilles, les séparations, les ruptures qui viendraient dénouer tant de liens.

Celui qui devait rester jusqu'aux derniers jours l'ami de tous ne pouvait soupçonner la mort prochaine

D'une amitié si grande, et dont tous parleront,

lorsqu'il écrivait le 11 juillet 1827 :

Mon cher ami,

La journée de lundi a été encore pour moi une de ces journées si pleines d'impressions que l'esprit confus qui les repasse, incapable d'en retrouver le fil, est obligé de les transcrire pêle-mêle et sans suite. — Tâche de t'y retrouver, si tu peux.

Ce fut Mme Hugo qui m'ouvrit la porte. Elle était assez triste ; sa mère est malade, à la campagne, et dans un état très inquiétant. Elle appela son mari qui vint me serrer la main. « Nous aurons Sainte-Beuve à dîner, me dit-il, c'est peut-être lui qui entre maintenant ». En effet, arrive une espèce d'écolier, petit, voûté, la lèvre inférieure très avancée, les cheveux roux, le teint analogue, qui nous salue d'un air empêtré. Je m'étais fait une tout autre idée du tranchant et intrépide rédacteur du *Globe*. Sa conversation chancelante, ses phrases assez mal faites, sa modestie hésitante achevèrent de me dérouter complètement. Je lui fis mes compliments en lui disant bonjour, et nous causâmes tous trois ensemble. Hugo se mit alors à évoquer ses sylphes et ses gnomes, à nous raconter de vieilles histoires du moyen âge, éminemment poétiques, dénichées je ne sais où, et qu'il pourrait traiter par la suite. Un nouveau personnage entra : c'était son beau-père, qui se mit à m'entre-

tenir assez au long de la ville d'Angers, où son père était né. Lui-même est de Nantes. Il était près de six heures lorsque nous nous mîmes à table. On supposerait difficilement comment un poète si inspiré, si fantastique, si étrange dans ses ravissements poétiques, peut descendre sans la moindre contrainte à la vie domestique la plus naïve, la plus privée. Ce contraste, qui peut étonner au premier coup d'œil, n'est point sans charme pour celui qui retrouve partout la nature dans ses modifications diverses. J'eus l'avantage inappréciable de recevoir de temps à autre des coups de pieds de Mlle Hugo, qui siégeait près de moi. Pour celui qui envisagerait le génie d'un homme dans son adresse à découper un gigot de mouton, le pauvre poète jouerait un triste rôle ; car il s'est montré, dans cette opération, fort au-dessous de ses *Odes*, et même de ses *Ballades*. Il versa une assez grande quantité de sauce sur la table pour s'attirer les risées de sa femme et les plaisanteries de son beau-père. Nous passâmes, après le dîner, dans *la Chambre au lys d'or*. Un poète *assez obscur*, M. Émile Deschamps, entra.

La conversation se partagea alors en deux parts, Hugo et lui, Sainte-Beuve et moi. Je saisis avec avidité l'occasion de lui déclarer avec franchise combien la doctrine du *Globe*, sauf le talent admirable de sa rédaction, me paraissait amère et désolante. Il la trouvait au contraire large et consolante, tout en convenant qu'elle admettait toutes les croyances possibles, et jusqu'à l'athéisme dans son sein. Quant à lui ajoutait-il, ses idées philosophiques ne s'élevaient même pas jusque-là. Il se contentait tout bonnement d'un matérialisme tranquille, sans

s'inquiéter d'un avenir qui lui paraissait très douteux. Mais tout cela dit avec une modestie et une aménité que je ne pouvais allier avec le ton sardonique et tranchant qui éclate dans ses pages. Il me parla de M. P... qui se mariait ces jours-ci, et de M. D..., à qui sa rédaction dans le *Globe* avait valu une destitution. Je lui demandai la permission d'aller le voir. Il me donna son adresse et parut très sensible à cette demande. Il a vingt-trois ans.

La conversation redevint générale, mais soumise toutefois, sans qu'il y parût, à l'ascendant irrésistible de Hugo, à sa doctrine lumineuse, énoncée avec un organe enchanteur. On passa toute l'Académie en revue, et dix heures un quart sonnaient quand nous prîmes congé de Hugo, Sainte-Beuve et moi. Je lui rappelai les articles insérés dans *Le Globe* sur le poète qu'il avait si admirablement compris. Je le reconduisis jusqu'à sa demeure, dont il me montra la porte, et ma journée finit là. Hugo m'invita avec instance, en me disant adieu, à venir lui demander souvent à déjeuner.

Victor Pavie.

De cette amitié que Victor Pavie avait presque vue naître, il ne restait, quelques années plus tard, que des ruines. Comme il avait été le témoin des jours heureux, Victor Pavie fut aussi le confident des heures de tristesse. Pour celui qu'il appelait « le gardien de la chapelle ardente de ses souvenirs », Sainte-Beuve n'avait pour ainsi dire pas de secrets. Comme il le dit dans une de

ses lettres, il se tournait tout naturellement vers lui, « lorsqu'il se sentait violemment porté au bien ».

Aussi, mieux que tout autre, Victor Pavie put-il suivre longtemps, toujours, la trace imprimée dans l'âme de Sainte-Beuve par le coup douloureux qui l'avait frappée.

Il suffirait, d'ailleurs, pour sentir combien la blessure demeura saignante, de relire cette pièce des *Pensées d'août*, écrite certain soir, au retour d'un enterrement où le hasard avait réuni dans une même voiture les deux amis d'autrefois. Elle se termine par ces vers :

Quand, par ce ciel funèbre et d'avare lumière,
Le pied sur cette fosse où l'on descend demain,
Nous pûmes, jusqu'au bout, sans nous saisir la main,
Voir tomber de la pelle une terre dernière,
Quand chacun, tout fini, s'en alla de son bord,
Oh ! dites ! du cercueil de cette jeune femme,
Ou du sentiment mort, abîmé dans notre âme,
Lequel était plus mort ?

Plus d'un ami des premières années aurait pu, cherchant au fond de son cœur, y trouver, comme Sainte-Beuve, « un sentiment mort ». Il y avait eu des défections dans l'armée romantique. Qui, des soldats ou du chef, pouvait en être responsable ? Il ne nous appartient pas de le rechercher ici. Mais ce que l'on peut affirmer, c'est que nul

n'a jamais pu se rappeler sans émotion ni regret les heures d'enthousiasme passées rue Notre-Dame-des-Champs, « au sein de cette frémissante jeunesse, amie, ennemie d'un seul bloc, et du même pas s'élançant à la commune conquête[1] ». Il n'en est pas un, obscur ou glorieux, pour lequel ces années vécues dans l'intimité de ce foyer n'aient compté comme le plus beau temps de la vie. Y être admis, c'était, pour une jeune intelligence avide de jouissances artistiques, vivre dans une fête continuelle :

... La soirée[2] de cette mémorable journée se passait chez Victor Hugo où j'étais invité à dîner avec Boulanger, M. Foucher le père, et le père d'Aluzon... Sainte-Beuve, De Musset et Paul sont venus après. On s'est assis, et Paul nous a donné lecture d'un étincelant drame en trois actes intitulé *la Goule*. (J'ai bien du mal à t'écrire. Il est dix heures et demie. Ces messieurs[3] arrivent de l'*Odéon*, où ils viennent de siffler *l'Espion* tombé à plat.) Comme je te le dis, cette *Goule* est une œuvre pleine de chaleur et de vie : quant au succès, je ne sais plus quoi lui prédire, depuis que la *Coupe des fiançailles* vient d'être refusée à la Porte-Saint-Martin. Il avait toutes sortes de malheurs ce jour-là. L'indolent Nodier lui avait fait faux bond, le seul sur lequel il pouvait

1. Victor Pavie, *Les Revenants :* Charles Nodier.

2. Lettre de Victor Pavie à son frère, 6 décembre 1828 *(inédite)*.

3. Trois Angevins qui partagent la chambre de Victor Pavie.

compter. Le reste était prévenu par cet imbécile de Frédérick, qui avait lu la pièce, et qui, je ne sais par quelle manie, en avait parlé au Conseil comme d'une absurdité. Mme Dorval s'y intéressait beaucoup, mais n'y pouvait rien. En définitive, son drame a été apprécié, et malgré l'acharnement de Victor Ducange, il a obtenu quelques voix, et son entrée. Quelques jours avant, un très bel et très poétique opéra qu'il avait fait pour Zimmermann *Melmoth* ou *l'Homme errant* venait d'être refusé par l'Administration de l'Académie royale, sous prétexte qu'on ne voulait plus de féeries. (Ces messieurs se couchent.)

Ensuite Victor Hugo nous a lu des *Orientales* inouïes et doublement inouïes. Il en fait à mesure, il ne peut s'en *décaucher*. Dans Normaal la Rousse, il y a :

> L'orfraie aux paupières vermeilles,
> Le ..... et le singe méchant
> Sifflent comme un essaim d'abeilles,
> L'éléphant aux larges oreilles
> Casse les bambous en marchant.

Et, dans une ode à Fabvier :

> Des sabres auxquels manque une trempe de sang,
> Des pistolets gorgés de balles...

Pas un vers plus faible que cela. Il en est assommant.

Ensuite on a lu des vers de Lamartine adressés à Hugo en réponse aux siens. Grand Dieu ! que c'était beau ! Quelle béatitude d'entendre quelque chose de nouveau de Lamartine depuis cinq ans, et toujours lui, incontestablement lui, de plus rajeuni par la sculpture

des vers et par la curiosité des rimes. Sainte-Beuve a terminé par des vers à Lamartine. Il est bon de te dire que Sainte-Beuve se place immédiatement après les trois colosses. (Ces messieurs dorment.)

. . . . . .

Mardi dernier[1], j'ai dîné chez Victor avec Mérimée. Dans la soirée, le jeune Listz (un musicien) lui a été présenté. Nous avons beaucoup causé ensemble...

Ces esprits hantés de hautes préoccupations d'art et de poésie ont aussi leurs heures de gaieté :

Hier mardi[2], j'ai dîné chez Victor Hugo avec M. David. Ce pauvre M. David fait pitié de la main droite qu'il s'est foulée, il y a huit jours, en tombant sur la glace : il ne peut travailler. Heureusement il mange et cause bien, et débute dans le calembourg avec quelque succès. *Le Dernier Jour d'un condamné* vient de paraître et fait un tapage d'enfer. En bien comme en mal, en enthousiasme comme en malédiction, les journaux radotent de ce nom-là. C'est un tapage à ne pas s'entendre.

Un tapage d'une autre sorte fait parfois écho aux nouvelles littéraires que le jeune habitué de la rue Notre-Dame-des-Champs transmet, de Paris, aux siens :

J'ai vu ce matin[3] Victor Hugo à son turbulent dé-

1. Lettre de Victor Pavie à son père, 9 mai 1829 *inédite*.
2. Lettre de Victor Pavie à son père, 3 février 1829 *inédite*.
3. Lettre de Victor Pavie à son père, 14 novembre 1829 *inédite*

jeuner de famille. A travers des glapissements perpétuels de femme et d'enfants sur les sept tons de la gamme, j'ai cru distinguer ces mots : *Hernani* sera joué dans trois mois, échappé à grande lutte de toutes les mutilations littéraires, plumé politiquement seulement.

Les années passées rue Notre-Dame-des-Champs sont, pour le poète, les années heureuses, pendant lesquelles chaque triomphe lui paraît d'autant plus doux que son éclat rejaillit sur les êtres chers qui l'entourent à son foyer, et qu'à l'ivresse naissante de la gloire, ni pour lui-même ni pour les siens, nulle amertume ne vient se mêler.

VICTOR HUGO PLACE ROYALE

VICTOR HUGO PLACE ROYALE

Par quelle chance inouïe cette pittoresque et charmante place des Vosges, à laquelle ingénieurs et hygiénistes doivent s'accorder à reconnaître mille tares, a-t-elle pu échapper jusqu'aujourd'hui à la condamnation des amateurs de belles percées et de maisons neuves? Ils la connaissent mal sans doute : quel souci les attirerait en ce lieu où l'on ne passe guère sans éprouver la tentation de rêver et de se souvenir? Les destins aidant, puisse la pauvre place bénéficier longtemps de cette ignorance relative : car on lui pardonnerait difficilement ce tort très grave d'avoir conservé, en dépit de quelques badigeons malheureux, sa physionomie et son caractère d'autrefois.

Victor Hugo habita, de 1833 à 1848, l'une de ces maisons à longs toits, à façade de briques rouges, prenant le jour par de larges fenêtres. Parmi les différentes demeures occupées par le poète dans Paris, il n'en était pas une qui pût, mieux que celle-là, se prêter à l'installation d'un musée dédié à sa mémoire. La place Royale est devenue place des Vosges. Le monde élégant ne la fréquente plus. Mais à cela s'est bornée à peu près la transformation, et, si l'âme du poète revient errer dans les lieux qui lui furent jadis familiers, elle doit donner la préférence à ces galeries sous lesquelles on s'étonne de ne point voir apparaître, à quelque détour, comme au temps de Corneille, les silhouettes d'Alidor ou d'Angélique, de Dorante ou de Phylis.

Le reliquaire était façonné à souhait pour enfermer tant de souvenirs pieusement recueillis. Et puis, les années que le maître vécut dans cette demeure, ne sont-ce pas les années où sa vraie gloire de poète jette ses plus éclatants rayons? Avant 1833 ont paru les *Odes et Ballades*, *Han d'Islande*, *Bug-Jargal*, *Cromwell*, *les Orientales*, *le Dernier Jour d'un condamné*, *Hernani*, *Marion de Lorme*, *Notre-Dame de Paris*, *les Feuilles d'automne*, *le Roi s'amuse*. De 1833 à 1848, ce sont *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Angelo*, *les Chants du crépuscule*, *les*

Voix intérieures, *Ruy Blas*, *les Rayons et les Ombres*, *le Rhin*, *les Burgraves*.

Aux amis qui se groupaient rue Notre-Dame-des-Champs et rue Jean-Goujon, ont succédé, place Royale, des disciples plus obscurs, mais plus admiratifs, des courtisans. Victor Pavie raconte quelque part, dans ses souvenirs, la soirée au cours de laquelle David d'Angers amena chez Victor Hugo le grand poète polonais Mickiewicz, « soirée beaucoup plus fameuse, dit-il, par l'importance des personnages que par la solennité de l'entrevue ». L'accueil fait à l'exilé de Wilna est plus protecteur que cordial : c'est celui d'un souverain qui consent à recevoir un hôte, illustre sans doute, mais séparé de lui par une infranchissable distance. Et Victor Pavie, malgré sa bienveillante amitié, ne peut s'empêcher de conclure que « les choses, rue Notre-Dame-des-Champs, ne se fussent point produites ainsi ».

Cette atmosphère d'encens dont on l'entoure n'est point pour déplaire au maître du logis, qui exerce avec une sereine majesté sa royauté littéraire. Un de ceux qui fréquentaient alors la maison du poète écrivait longtemps après[1] :

1. Théodore Pavie : *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires*.

Souvent je me reporte aux années de bonheur et de gloire, au temps où Victor Hugo habitait ce bel appartement de la place Royale, tout rempli de souvenirs historiques, où nous passions de si douces soirées. Le cénacle s'était en partie dissous, de nouveaux visages remplaçaient les anciens : Théophile Gautier, caché sous le pseudonyme d'Albertus, Petrus Borel, Jehan Duseigneur, qui plus tard se nomma tout simplement Jean, etc... Après le dîner, durant les beaux jours, on ouvrait la fenêtre à deux battants, et le poète, dans tout l'éclat de sa renommée, portant haut sa belle tête que David allait couronner de lauriers, paraissait sur le balcon. Il y avait toujours, sur la place, un certain nombre de curieux, provinciaux, parisiens et étrangers, qui guettaient ce moment, et tournaient à la fois leurs regards vers Hugo, qu'entourait un cortège d'amis. Je me retirais alors au second plan, pour que ce public en quête de célébrités n'égarât pas ses regards sur un inconnu. Et quand je pense à ces belles soirées, je me sens saisi de douleur à la pensée que tout cela est évanoui...

Encore une fois, c'est l'époque du triomphe. Pour employer un bien vilain mot, qui n'avait point cours alors, le poète est « arrivé ». Et, comme il ne souffre guère dans son voisinage immédiat d'autres célébrités littéraires dont il pense que l'éclat pourrait, non pas éclipser le sien, mais le faire paraître plus pâle, il attire et retient de préférence autour de lui les artistes. A part Théo-

phile Gautier, dont la réputation d'écrivain ne s'établira d'ailleurs que plus tard, les habitués de la place Royale sont peintres, sculpteurs, graveurs, architectes. Ils se nomment Petrus Borel, Bouchardy, Jehan Duseigneur, Jules Vabre, Célestin Nanteuil, Achille et Eugène Devéria, Louis Boulanger, David d'Angers. Théophile Gautier a tracé, même des moins connus d'entre eux, d'étincelants portraits. Il a dit comment cette « jeunesse volcanique », éprise d'étoffes éclatantes et somptueuses, de pourpoints extravagants, fière de porter « des moustaches en crocs et une barbe en pointe, effroi du bourgeois glabre », s'étonnait de la mise correcte du maître, de son menton soigneusement rasé et de son petit col rabattu.

Vouloir se distinguer du vulgaire, du « philistin », comme on l'appelait, par cette recherche dans la mise extérieure, ce n'était en somme que gaminerie de jeunesse. Victor Hugo, qui n'a jamais connu ces enfantillages, n'éprouve nul besoin de faire en cette matière quelque concession au goût de ses turbulents disciples. L'existence qu'on mène place Royale est presque toujours très simple, et le poète sait fort bien descendre des hauteurs sereines vers lesquelles l'entraîne sa pensée pour goûter les charmes de la vie familiale. Nous trouverions dans les lettres du même témoin cité tout

à l'heure plus d'un détail sur ces soirées intimes au cours desquelles, parfois, on n'effleure pas la moindre question d'art ou de littérature :

J'ai passé la soirée d'hier chez les Hugo[1]. Paul y avait dîné ; c'était une de ces scènes de famille comme il y en avait tant autrefois, pas un mot amer ne fut prononcé. La mère raccommodait des bas. Paul fredonnait. Enfin, nous nous mîmes à causer littérature, à passer en revue toute la vraie langue française, depuis le XVe jusqu'au IXe siècle. Je ne me rappelle pas avoir passé une plus délicieuse soirée. *Toto* est le premier en latin.

La *Didine*[2] est bien belle ; la *Dédé*, toute jolie déjà, joue à la poupée avec une petite amie de campagne, à laquelle le poète fait des niches à la Gringoire. Étonnante maison, plus vivante que les *légendes du Rhin !* Le soir, quand vient l'heure de s'aller coucher, *Charles* tout endormi embrasse son père, sa mère, puis tous ceux qui sont présents, même ceux qui sont là pour la première fois.

. . . . . .

... Ils avaient, ce soir-là, trois dames de province, sans un seul Albertus, sans le moindre Francis Wey, et la conversation pareille à une conversation de Baugé : salles d'asile, curé, première communion, feuilleton d'Eugène Sue, choses édifiantes, plates et peu poéti-

1. Lettre de Théodore Pavie, qui habite à ce moment Paris, à son frère Victor Pavie, habitant Angers, février 1837 (*inédite*).

2. Lettre de Théodore Pavie à son frère. *Didine* et *Dédé* sont les deux filles du poète, Léopoldine et Adèle.

ques. Cette conversation était, comme d'ordinaire, percée en maints endroits par des questions intermittentes de Mme Hugo, sur ta femme, sur tes enfants, sur le père, sur toi. Tu sais, dans les *spectacles marins*, un gros vaisseau passe sur une mer agitée où rien ne motive sa présence : on le suit de l'œil et, tout à coup, *psicht... boum !* Le feu de la lumière et le canon. Ainsi les soirs où Mme Hugo, trônant devant son feu, accueillante et distraite, rêvant et non rêveuse, se laisse aller à la pente de ses idées, *Toto*, boutonné jusqu'au menton dans une ample lévite d'où sort sa tête amaigrie, trop semblable à celle du grand-père Foucher ; enfin, on le croit sauvé ! Le fait est qu'il est plus vif, plus étonnant que jamais, identique à son père par le geste et l'accent. Il sera poète, celui-là ; Sainte-Beuve a raison de dire : *c'est le plus compromis !* Le père avait les cheveux frisés au fer, un jabot ; il racontait les dix-huit blessures reçues par son oncle Louis Hugo dans le cimetière d'Eylau ; ce jour-là, Murat chargeait les Cosaques avec sa cravache...[1]

La maison est fort belle. David d'Angers écrit le 20 janvier 1833 :

... J'ai été faire visite à Hugo, place Royale. Les appartements sont d'une grandeur et d'une beauté très remarquables ; puis, toutes les maisons qui entourent cette place ont appartenu à des personnages historiques. Mais ils avaient de vastes cheminées dans lesquelles on mettait des arbres ! Actuellement, on a de petites che-

1. Lettre de 1842 de Théodore Pavie à Victor Pavie. *Toto* désigne François-Victor Hugo, le fils aîné du poète.

minées, et ces vastes pièces sont des magasins à bons rhumes de cerveau...

Caressé par la gloire et les honneurs, entouré de chères affections, Victor Hugo coule dans cette demeure des jours heureux. Puis soudain la maison devient silencieuse. La Providence a voulu rappeler aux habitants de ce foyer que tout bonheur humain est fragile. Devant le terrible drame qui lui ravit du même coup sa fille et son gendre, le poète se tait, accablé.

... La maison de la place Royale est triste, silencieuse, écrit David d'Angers. La nuit, cependant, on doit entendre les éclats de voix de la pauvre mère, qui a continuellement entre ses mains la chevelure de la noyée : dans le jour, Hugo tient embrassés ses enfants assis sur ses genoux...

Mme Hugo écrit à Victor Pavie ces quelques mots illisibles et remplis de larmes :

Mon pauvre Victor, ma fille avait prié le jour de sa première communion pour que Dieu vous envoyât des enfants : Dieu a exaucé ses prières. Maintenant, priez, priez notre Maître, afin que je sois réunie aussitôt ma mort à mes enfants : le mari de ma fille est mon fils ! Le Seigneur n'a pas voulu les séparer même une seconde. Eh bien, mon ami, demandez-lui cela : votre prière sera exaucée aussi, j'en suis sûre. C'est ce que vous pouvez pour votre malheureuse amie, et c'est tout.

Vicomtesse A. Victor Hugo.

Quand on a vécu dans une maison de telles heures, quand on a passé entre ses murs des instants tour à tour si doux et si lugubres, on ne peut la quitter comme on quitte un séjour indifférent. Devant l'émeute qui gronde sous ses fenêtres aux journées de Juin 1848, la famille du poète a dû battre en retraite. Mme Victor Hugo écrit à Victor Pavie le 26 juillet :

Monsieur et bien cher ami[1], nous nous sommes vus la dernière fois après de si terribles choses que les individus disparaissent et que, même entre amis les plus fidèles et les plus anciens, tout sentiment semblait atténué, ou tout au moins on était si certain de cet inaltérable attachement qu'il semblait inutile de le témoigner, dans un moment où toute question est en jeu, hors cette même affection. C'est l'impression qui m'est restée de votre visite à la place Royale. Hélas ! nous l'avons quittée. Nous demeurons rue d'Isly, n° 5, à la Madeleine. Ah ! quel bond ! Plus d'arbres, plus de fontaine, plus de souvenirs ! J'en suis venue, cher Monsieur, c'est ce qui est affreux, à éviter le souvenir, à éviter la souffrance. Ma maladie a cruellement éprouvé mon cerveau. Je tâche de rassurer ma conscience en me disant que jusqu'ici je n'ai pas été responsable. Je demande que la mémoire me revienne.

. . . . . .

Ces dix-sept années sont, pour les enfants,

1. Lettre *inédite*.

presque toute l'existence. Elles sont aussi, pour Victor Hugo, les plus glorieuses, peut-être, de sa longue carrière. David d'Angers peut couronner son buste de lauriers, sans que personne soit tenté de juger hyperbolique un tel hommage. Il est, dès cette époque, incontestablement le plus grand poète de son siècle. Mais, surtout, il n'est que poète : le contact de nul labeur moins noble ne l'a encore effleuré. Ce titre de « pair lyrique de France », que lui donnait ironiquement *le National*, au lendemain de sa nomination à la Chambre Haute, lequel de ses admirateurs hésiterait à l'en saluer comme du plus glorieux auquel il ait droit? Et cette maison de la place Royale, où il a définitivement conquis ce titre, n'était-elle pas le lieu qu'il convenait de choisir pour y élever le monument consacré à son souvenir?

UN VOYAGE A WEIMAR EN 1829

UN VOYAGE A WEIMAR EN 1829

C'est pour nous, Français du vingtième siècle, épris de tourisme, et moins rebelles aux idiomes étrangers qu'on ne veut bien le dire, un déplacement d'assez mince importance qu'un voyage à Weimar. C'était en 1829, un événement digne de compter dans la vie d'un jeune lettré, fervent de la poésie nouvelle, fort amoureux de toutes les sources auxquelles cette poésie prétendait puiser ses inspirations.

Par delà les remparts et les fossés qui faisaient si distante cette Allemagne pourtant si proche dans l'espace, on devinait, plutôt qu'on ne le percevait nettement, un mouvement d'idées et une floraison d'art d'autant plus attirants qu'ils demeuraient encore mystérieux. Quelques audi-

tions de Beethoven aux matinées du Conservatoire, la traduction de Gœthe par Gérard de Nerval, l'illustration du *Faust* par Delacroix, l'incarnation du héros sur deux scènes parisiennes par des acteurs qui s'appelaient Bouffé et Frédérick Lemaître, des noms de philosophes cités avec respect du haut des chaires d'enseignement mettaient en appétit les imaginations. Mais surtout l'Allemagne rêveuse et sentimentale révélée depuis quelque vingt ans par madame de Staël, l'Allemagne de *Faust*, de Samiel et de Mélusine, apparaissait avec ses légendes séculaires, ses sapins noirs, ses vieilles villes, ses burgs et ses clochers gothiques, comme le berceau du romantisme. Et, dans cette Allemagne, parée de tout le prestige de l'inconnu, brillait comme un sanctuaire la ville ducale de Weimar, la patrie de Gœthe, d'où le poète, « du fond de son cabinet d'étude, entouré de tableaux et de statues, riche, heureux et tranquille, regardait venir à nous son œuvre de ténèbres avec un sourire paternel[1] ».

Un beau matin de juillet 1829, l'un de ces jeunes lettrés qui rêvaient d'Allemagne romantique vit entrer dans sa chambre d'étudiant provincial campé à Paris le sculpteur David d'Angers,

1. A. de Musset : *Confession d'un enfant du siècle*.

qui lui dit sans lui laisser le temps de réfléchir : « Je vais à Weimar, faire le buste de Gœthe. Je t'emmène. » L'amitié fraternelle qui unissait le sculpteur au père de l'étudiant justifiait la brusquerie affectueuse de cet enlèvement. Le père d'ailleurs, du fond de son Anjou, consentait et autorisait. Il ne restait plus à l'étudiant qu'à partir, après avoir traduit son enthousiasme par ces remerciements presque lyriques[1] :

... Il est bien vrai qu'un voyage en Allemagne, dans la patrie de Faust et de Gœthe, où ont été bercés dans l'intervalle mon Lessing, mon Schiller, mon Bürger, l'Allemagne aux sapins noirs et aux clochers aigus, que c'était ma rêverie, mais ma rêverie vague et informe, l'embryon d'une idée qui aurait pu parler et se mouvoir un jour d'ici à longtemps.

Allemagne de rêve, en effet. Figure de rêve aussi que celle du Gœthe imaginé par nos romantiques français. De la même plume n'a-t-il pas écrit *Gœtz de Berlichingen* et *Iphigénie*, *Werther* et les *Élégies romaines* ? S'il s'est épris de Shakespeare et d'Ossian, s'il a goûté, sous l'influence de Herder, l'Orient, le moyen âge, et les vieilles chansons populaires de l'Alsace, longtemps avant, il a parcouru la Sicile, l'*Odyssée* à la main. Il a aimé notre dix-huitième siècle, avant de traiter,

1. Lettre de Victor Pavie à son père, 30 juillet 1829 *(inédite)*.

un peu dédaigneusement sa littérature de *vieille et distinguée*. Malgré la modernité du sujet, *Hermann et Dorothée* est un poème d'une forme tout antique. *Gœtz de Berlichingen à la main de fer* date de 1773. Ce tableau si vivant de la fin du régime féodal, de la vie sociale bouleversée par les luttes des derniers chevaliers contre les rois et les empereurs ligués avec la bourgeoisie des communes, est un produit de la période *Sturm und Drang*, et le poète a fait, depuis, assez bon marché de cette œuvre de jeunesse. Il a jugé sévèrement Mme de Staël et Chateaubriand dont le génie est, à ses yeux, « purement d'art et de forme », et plus durement encore l'attirail de diableries, de sorcelleries, de vampires, d'escrocs et de galériens bruyamment agité par le romantisme français encore enfant.

Mais tout cela, nos voyageurs ou ne le savent point ou l'oublient. Le patriarche de Weimar, fondateur, sur son sol, d'une littérature nationale par sa source et son inspiration, peut donner la main aux novateurs qui l'admirent. Il veut que la poésie jaillisse de la réalité, que le poète puise ses sujets dans la vie.

« Ce qui ne m'arrivait pas, dit-il[1], ce qui ne

1. *Entretiens de Gœthe et d'Eckermann.*

me brûlait pas les ongles, ce qui ne me tourmentait pas, je ne le mettais pas en vers, je ne l'exprimais pas. Je n'ai fait de poésies d'amour que lorsque j'aimais. »

...« Le monde est si grand et si riche, la vie si variée, que jamais les sujets pour des poésies ne manqueront. »

Ces idées ne sont-elles pas chères aussi à ses frères d'Outre-Rhin? D'ailleurs, depuis 1827 — et peut-être nos voyageurs ignorent-ils combien cette conversion est de fraîche date — il estime que « les Français se développent et valent la peine d'être étudiés », leur « révolution » littéraire, trop tapageuse à son gré, ayant eu cet heureux effet de leur apprendre à trouver la poésie partout, à ne plus exclure tel ou tel sujet comme « antipoétique ». Qu'il le veuille ou non, il est des leurs, il leur appartient.

* * *

De l'étudiant en rupture d'amphithéâtre, ou de l'artiste arraché au labeur de l'atelier, lequel, chemin faisant, fut pour l'autre le plus joyeux compagnon, lequel fut le plus vivement fasciné par le but final, le plus entièrement conquis par la splendeur des étapes? Je ne saurais le dire,

tant on devine en interrogeant leurs souvenirs une même gaieté, un enthousiasme commun.

Sur la route, il y a Mayence, Cologne, Strasbourg. « Cologne est une ville passablement gothique, une ville de clochers et de créneaux, c'est t'indiquer assez si j'y suis à l'aise et si j'y respire à mon gré[1]. »

Les quarante-huit lieues sur le Rhin, de Mayence à Cologne, ne sont « qu'une suite d'enchantements *qui se tiennent par la main*, des rives à perte de vue, vertes et fermées, surchargées d'un bout à l'autre des ruines colossales de châteaux forts de la plus fantastique architecture, et dont quelques-uns subsistent presque entiers[2] ». Cologne les ravit « avec ses trente clochers, par-dessus la tête desquels émerge l'immense clocher de la cathédrale, leur mère à tous. Il est impossible de s'imaginer comment des hommes ont pu bâtir une ville pareille. Pas une seule pierre blanche qui puisse vous réveiller de l'illusion enivrante où vous êtes plongés. Les esprits qui hantaient ces villes s'y reconnaîtraient encore et ne trouveraient aujourd'hui que les hommes de changés[3]. »

1. Lettre de Victor Pavie à son père, 18 août 1829 (*inédite*).
2. Lettre de Victor Pavie à son père, 18 août 1829 (*inédite*).
3. Lettre de Victor Pavie à son père, 18 août 1829 (*inédite*).

A Strasbourg, ils saluent au passage « le papa Aumacht, naïf et délicieux bonhomme, rebouteux de saints fracassés, et dont l'austère figure, qu'on dirait ébauchée dans quelque souche de Nuremberg, veille depuis un siècle, le ciseau à la main, au salut de la cathédrale ; Kirstein, ce grand chasseur et ciseleur, qui, revenant chaque soir, le fusil sur le dos, des fourrés de la Forêt Noire, redit sur l'or ou l'argent l'agonie des vieux cerfs, les aboiements de la meute, et comment le sanglier s'est élancé de sa bauge pour éventrer les chiens à la barbe des veneurs[1] ».

L'aîné des deux voyageurs ne sait pas un mot d'allemand. Quant au plus jeune, un professeur parisien a bien tenté de l'initier aux sublimités de la langue de Lessing, de Schiller et de Gœthe, mais nullement à la pratique de celle que parlent les postillons et les hôteliers. De là, bien des incidents qu'il faudra prendre, de gré ou de force, avec bonne humeur.

Un beau matin qu'ils occupent tous deux la même chambre, en je ne sais quelle auberge de petite ville ou de bourgade, le premier réveillé éclate de rire à la vue de son compagnon enfoui sous l'édredon, d'où émergent seulement les

1. Victor Pavie : *Le Pêcheur de Strasbourg (inédit)*.

pieds, les mains et la tête. Un rire semblable lui répond. Dans ce pays qui ignore l'usage des draps et des couvertures, l'édredon tient lieu de tout. On garde l'apparence d'un homme quand on s'endort, ramassé sous la plume, pour prendre au réveil l'aspect d'une gigantesque tortue renversée sur le dos.

Une autre nuit, aventure de diligence. « Nous vivons, grâce au génie de ces lieux, grâce aux vertus de cet air, plus agissant sur nous que sur les fibres indigènes, dans une sphère passablement fantastique. Cela a commencé à Gotha, dans le *schnell-post*, où hallucinés tous deux par la fanfare nocturne du postillon, qui sonnait l'attelage, nous chevauchâmes en esprit si bien et si avant sur les traces d'Obéron, aux trousses de Titania, par les bruyères semées de kobolds et de follets, que nous nous éveillâmes tout en sueur le lendemain, sous remise et sous clef, les deux brancards en haut, pareils à deux infortunés vivants surpris dans un cimetière au réveil d'une léthargie. Qui eut une fière peur? Qui recula d'épouvante à l'aspect de nos têtes effarées et tendues par l'ouverture de la portière? Ce fut le geôlier de cette nécropole, lequel nous raconta avec un impassible sang-froid comme quoi, nos compagnons ayant changé de voiture, celle qui

nous devait conduire, chargée de tous nos bagages, était partie depuis quatre heures pour Weimar, celle que nous habitions, considérée comme vide, avait été remisée pour jusqu'au lendemain, jour de correspondance pour Erfürt[1]. »

A Weimar, à l'hôtel de l'Éléphant, « c'est un homme à tête plate qui s'en vient chaque matin crier *kaffee, kaffee*, à nos oreilles assourdies, pour qui évidemment tout l'univers figure sur l'imposant plateau où sa cafetière se prélasse, qui, à tout coup de sonnette, à tout geste, à tout signe, répond *kaffee, kaffee*, secoue sa tête plate et s'en va. C'est un guide, maître gnome, qui sort de je ne sais où, et dont le doigt s'abaisse avec une célérité fabuleuse vers ceci ou cela, avant que le plus érudit d'entre nous balbutie seulement l'interrogation nécessaire. Il y a aussi un homme, c'est-à-dire un *Monsieur*, conseiller, directeur ou chambellan, docte figure jaillie de l'encrier d'Hoffman, et qu'au retapage du chapeau, à l'échancrure du gilet, au collet de chemise affleurant son oreille, nous prîmes durant trois jours pour le ressemeleur de nos bottes, sans qu'il s'en soit douté, et sans que nul indice trahît son

1. Victor Pavie. *Le Pêcheur de Strasbourg (inédit)*.

Honneur, son *Excellence* ou sa *Grâce*, à travers une série de quiproquos sans nombre d'où nous voilà sortis de ce matin seulement ...Mais n'en rions pas trop haut : on le dit lié avec Gœthe (pour lequel il aura posé à son insu) et, en cette qualité, apte à faire abaisser devant nous le pont-levis de la citadelle. »

Ce n'est point chose si aisée, en effet, que de franchir le seuil du poète, le pinceau ou l'ébauchoir à la main. « Gœthe a horreur du laid à l'égal de la mort, dont il est à ses yeux comme le pressentiment, le symbole menaçant et terrible. Personnifiée en lui et adaptée à son image, cette impression redouble. Et les reproductions tant pittoresques que plastiques dont il est affligé depuis soixante ans l'ont mis de telle humeur contre les portraitistes, qu'avoir fait fléchir devant soi la rigueur d'une consigne en quelque sorte inhérente aux murs de sa maison peut s'appeler une victoire sérieuse[1]. » Peu s'en est fallu que cette victoire échappât aux deux voyageurs. Le statuaire avait bien en poche un paquet de lettres pour Weimar. Mais un hasard malheureux voulut que leurs destinataires fussent absents.

---

1. Victor Pavie : *Le Pêcheur de Strasbourg* inédit.

Une ardente inquiétude le prit[1]. Une fièvre de voyage perdu nous étrilla sans pitié pendant quelques heures, jusqu'à ce qu'il se fût décidé à écrire une lettre à Gœthe, pour obtenir, sans parler du motif essentiel, le bonheur de lui remettre en personne les lettres de l'abbé Grégoire, de Cousin et de quelques autres dont il était chargé. Il était environ trois heures et voilà qu'à cinq heures M. David était attendu.

Nous vîmes Gœthe... L'émotion, comme tu le penses, fut à son comble, et le tremblement convulsif. Il s'avança vers nous, droit, complet, vénérable, du fond d'un appartement auquel nous tournions le dos, pour entrer dans l'appartement désigné. Le petit portrait de ma collection est bête, mais ressemblant quant au visage, sauf l'expression sublime du regard. M. David parla, lui remit les lettres, trois médaillons en plâtre, Rossini, Cousin et Delacroix, puis sa biographie avec de beaux vers à Gœthe, que Paul[2] avait écrits dedans, et enfin pour te faire plaisir, car j'ai pensé à toi, mon cher papa, une ode que j'ai barbouillée à la hâte, tant en diligence que dans cette matinée de préoccupation et d'angoisse. Il mit tout cela de côté, nous tira quelques médailles du moyen âge, dont il a une riche collection, puis nous fit asseoir, et nous entretint de la littérature française, qu'il connaît aussi bien que nous. Puis il nous dit adieu et nous fit conduire à l'étage supérieur, chez madame de Gœthe, sa bru, qui préparait avec sa sœur la fête anniversaire du grand vieil-

1. Lettre de Victor Pavie à son père, 24 août 1829 *(inédite)*.

2. Paul Foucher.

lard. Elle nous reçut avec une affabilité toute française, nous parla avec une habitude consommée de nos grands poètes modernes, particulièrement de Lamartine et de Victor Hugo qui avaient mis récemment tout Berlin en émoi, sur la nouvelle absurde qu'ils y étaient, et qu'on avait vu leur nom inscrit sur le livre de la ville. Son mari entra. Nous causâmes encore quelques minutes et nous partîmes, invités pour le lendemain à six heures à prendre le thé chez eux. Ils ont promis à M. David de le seconder de tout leur pouvoir dans son grand dessein, dont il avait touché un mot devant Goethe, qui n'avait pas froncé le sourcil trop bas. Ainsi il y a grande espérance. Toutefois, n'en dis encore rien. Si quelque obstacle arrivait !...

Qu'on en veuille faire honneur à cette intervention féminine ou à toute autre cause, toujours est-il que les deux Français ne tardaient pas à recevoir de leur hôte l'accueil le plus amical. De longues causeries s'engagent, tandis que le sculpteur fixe dans l'argile les traits majestueux de son modèle.

C'est un océan[1] que la science de Gœthe. Il a tout vu, tout lu, connaît tout. Je le vois tous les jours. Le buste est colossal et plus long à faire que de coutume. Il vient souvent poser, moins par nécessité que par plaisir, et pour causer d'art, et d'art antique surtout, avec M. David qu'il aime beaucoup, dont il admire les

1. Lettre de Victor Pavie à son frère, 3 août 1829 (*inédite*).

médaillons, et avec qui, de très réservé le premier jour (et tant de visites oiseuses expliquent cette première disposition), il devient de jour en jour plus épanché et plus ouvert. Ses appartements sont pleins de plâtres antiques et tapissés de croquis des grands maîtres et de médailles du moyen âge, sur lesquelles il revient sans cesse avec un ardent amour. Il est bien au courant de nos poètes. Nous avons parlé ensemble de Lamartine, de Vigny, surtout Mérimée, qu'il regarde à grand titre comme une des fortes têtes du temps, et Victor Hugo, dont il a lu et étudié avec une profonde attention le *Cromwell*...

Prompt à s'accommoder d'une atmosphère nouvelle, pour peu qu'elle soit féconde en effluves d'art et de beauté, David travaille tout à son aise et sans trouble :

« L'œuvre s'avance[1] ; la terre fume. Les amis vont et viennent, se ruant sur le statuaire et l'étreignant. Car ici, ce n'est pas tout à fait comme chez nous : on ne sent pas le besoin de sceller hermétiquement son admiration dans son âme, en face d'un homme *comme soi*, et que cela pourrait gâter. Dans ce pays naïf, on presse les mains de l'artiste, on l'embrasse, et l'on retourne ému à son logis. »

Son jeune compagnon, lui, se sent oppressé.

1. Victor Pavie : *Le Pêcheur de Strasbourg* (*inédit*).

Ce colosse « dont le regard morne et immobile le foudroie » lui apparaît comme « l'ombre d'un homme mort du temps de Wieland ou de Schiller ». Il s'émeut à l'aspect de cette « forte tête relevée d'un front proéminent, et portée comme avec respect sur ses robustes épaules », au son des paroles proférées par « cette lèvre dédaigneuse qui se détend comme un arc dont la corde a tremblé [1] ».

« Hier, comme il s'approchait, écrit-il [2], et que j'étais assis, et que mon oreille portait tout près de sa poitrine, j'écoutai: pas plus de palpitation que dans la poitrine creuse du Commandeur. S'il allait se dissoudre et se pulvériser à nos pieds, surpris dans l'illusion de son éternité ricaneuse, brisé dans les ressorts de ce fatal mécanisme dont le Dieu qu'il a rayé du monde possède le mouvement et le secret! »

Aussi éprouve-t-il le besoin de fuir parfois, pour errer dans Weimar, où d'ailleurs il se perd, « chose indispensable, dans une ville sans ponts ni coteaux, d'où Luther a déraciné les clochers et Karl-Auguste les bastilles », ou pour « rêver de Mayenne et de Loire », accoudé à la fenêtre de sa chambre.

1. Victor Pavie : *Le Pêcheur de Strasbourg (inédit)*.
2. Victor Pavie : *Le Pêcheur de Strasbourg (inédit)*.

*
* *

Le 28 août de cette année 1829, l'Allemagne tout entière fêtait le quatre-vingtième anniversaire de la naissance du poète. Dès la veille, les étudiants d'Iéna, interrompant leurs vacances, débarquent par escouades sur la place principale de Weimar. Ils s'installent autour des jardins du Grand-Duc, buvant, fumant, dégainant, jouant au loto, tandis que les fiancés se promènent enlacés le long des sentiers, le long des « cheintres », pour parler « angevin ».

« Tel un jour de dimanche[1], en sa naïve sérénité, apparut le monde à Faust, morose et taciturne, appuyé sur l'épaule de Wagner. L'immuable vieillard s'est laissé entrevoir tout à l'heure de l'autre bord de l'Ilm à travers une touffe de coudriers, sortant d'une maisonnette que le Grand-Duc a distraite pour lui de ses domaines, mais si humble et si petite, et lui si colossal par sa haute stature rehaussée de toute sa gloire, que je ne saurais comprendre qu'il y ait jamais pu tenir. »

Le soir, on chante au piano des chansons en

1. Victor Pavie : *Le Pêcheur de Strasbourg* inédit.

l'honneur du héros de la fête, on lit des sonnets, mais surtout on sable le champagne, et nul ne trouve plus d'attraits à cette partie du programme que le propre fils du poète, « un fils[1] d'une quarantaine d'années environ, d'une nullité prononcée, buvant comme une petite botte, visant au bourgeon et à la trogne avec le plus grand succès ». Sous les yeux des deux Français passent et repassent les Allemandes aux tresses blondes, Rubens aux vives couleurs, à la taille large et puissante, à l'expression naïve et candide. Et les affinités perçues « entre les causeurs, les danseurs, les buveurs, les fumeurs de la kermesse et les types angevins » connus d'eux, « évocations chimériques à travers la diversité de race, d'âge et de condition », provoquent chez le sculpteur comme chez son compagnon une joie d'enfant.

Mais les émotions chères à Otto de Gœthe ne sont point celles que nos voyageurs goûtent le plus. Déjà, quelques jours plus tôt, le hasard leur a ménagé une rencontre heureuse.

« Cherche[2], dans ma collection de portraits, celui d'un nommé Mickiewicz, poète polonais, dont je n'ai jamais rien lu, mais dont l'expression me plaisait singulièrement, la tête penchée, et le

1. Lettre de Victor Pavie à son frère, 3 août 1829 *inédite*.
2. Lettre de Victor Pavie à son père, 24 août 1829 *inédite*.

menton caché dans son manteau. A dîner, un étranger (tu as deviné déjà, mais c'est égal), assis avec un de ses amis, se mêla à notre conversation, se dit Polonais et répondit à quelques-unes de nos questions sur la littérature polonaise qui végète là-bas avec sève et jeunesse. Je lui parlai vaguement de cet homme dont je ne pus jamais prononcer le nom. Il sortit, et son ami resta, nous dit que ce monsieur était une des gloires poétiques de la Pologne, et finit par nommer l'original du portrait. Ils logent tous les deux à l'hôtel. Ils se rendent à Rome. Ils attendent ici l'anniversaire de Gœthe. M. David a déjà préparé sa cire pour emporter de Weimar un souvenir de plus. »

Ce Polonais exilé, qui de sa vie n'a foulé le sol de la France, leur a dit, « avec une délicatesse d'expression à désespérer un puriste », ses strophes enflammées du Pharis. Avec lui ils ont fait l'ascension de la colline d'Iéna, et sont redescendus, « ivres de cet orgueil dont le plus humble Français ne peut surmonter la fumée » pour assister à la première représentation du *Faust* sur le théâtre Grand-Ducal.

De tous côtés cette semaine[1], sur tous les théâtres

1. Lettre de Victor Pavie à son père, 30 août 1829 *inédite*.

d'Allemagne, on a joué *Faust, pour la première fois*, mercredi à Dresde, jeudi à Francfort, sa ville natale, vendredi à Leipzig, samedi à Weimar. Nous y étions. J'y ai été ému à cause de la solennité de l'époque, parce que nous étions dans la ville de Gœthe, parce que sa famille était présente. Mais, du reste, la pièce était terriblement mutilée et, de toutes manières, l'impression de la Porte-Saint-Martin aurait tué celle-ci. La scène de l'évocation lointaine des bruits du monde et du chant de Pâques, et du son des cloches, et la scène du *Dies iræ*, qui n'étaient pas représentées à Paris, m'ont produit beaucoup d'effet. Le costume de Méphistophélès, tout rouge, avec l'ironique plume recourbée sur la tête, était d'un très joli goût. Du jeu spirituel, leste et malin de l'acteur, à l'ironie bizarre, insolente, toute fantastique et parfois de mauvais goût de Frédérick, il y avait la différence de la finesse à la puissance. Quant à la jolie petite actrice qui remplissait de son mieux le rôle de Marguerite, ce n'est ni elle ni d'autres qui rendront jamais l'expression déchirante d'enivrement et de remords, l'organe inouï, la beauté lugubre et pâle de madame Dorval...

Plus que l'interprétation, assez médiocre semble-t-il, les circonstances de temps et de lieu étaient de nature à émouvoir profondément le sculpteur et son jeune ami. Gœthe, au reste, s'était désintéressé de la mise en scène de son œuvre au point de ne faire aux répétitions que des apparitions très brèves et très rares. Mais l'aspect de la salle offre aux yeux des deux étran-

gers un intérêt au moins aussi grand que les péripéties du drame qui se déroulent sur les planches. « Ils ont tous leur volume à la main [1], plus religieux sur leurs bancs que des catéchumènes, ces candides frères cadets de Sand, la terreur des bourgeois, ces pourfendeurs de royaume et d'empire aux trois couleurs noire, rouge et or. L'œil cloué sur leur texte, dont rien ne les distrait, pas même la blonde Marguerite, ils poursuivent le mystère des vérités ardues sous le voile des personnages, doublé du masque des acteurs. Le silence croît ici, en proportion directe du tapage, du tumulte et des convulsions chez nous : plus cela est beau, plus ils se taisent. — Et le moins ému de tous, debout au fond d'une loge, le vieux poète se tenait immobile et silencieux, ourdissant le reste de sa toile, couvant en son recoin le dernier mot de cette œuvre insigne dont l'ironie profonde n'a pas encore donné son secret. »

Le lendemain soir, à l'heure du thé, grand défilé chez Gœthe, dans le salon rempli de cadeaux princiers reçus de toutes parts. Mickiewicz y figure avec sa « belle tête rêveuse », et le maître de chapelle de la Cour, Hummel, « visage expressif,

1. Victor Pavie : *Le Pêcheur de Strasbourg inédit*.

à la physionomie aussi vive que son encolure est épaisse, et sous la chevelure duquel s'insurge un front ample et osseux ». On s'embrasse, on manifeste son enthousiasme avec une exubérance qui est une revanche sur le long recueillement silencieux de la veille. Et David, gardant pour lui les visiteurs préoccupés d'art et de poésie, cède à son compagnon, avec une lueur d'espièglerie visible au coin de son œil bleu, les « questionneurs plus ou moins soporifiques sur les embellissements de Paris ou le commerce de la France ».

* * *

Quelques jours plus tard, les deux amis prenaient congé de leur hôte. David avait-il réussi, par la puissance de son art, à réconcilier Gœthe avec les faiseurs d'images ? Je ne sais. Mais, sous l'influence des longues causeries quotidiennes, l'âme du poète et celle du sculpteur s'étaient si bien ouvertes l'une à l'autre, leur union s'était faite si intime, que Gœthe l'impassible, le maître en l'art de commander à ses émotions, ne pouvait retenir une larme, en pressant sur sa poitrine, avant de le quitter, cet ami de l'avant-dernière heure.

Après les obstacles qui s'étaient opposés à son

entrée dans la maison du poète, David avait vu surgir les difficultés nées de l'insuffisance des ressources matérielles offertes par la petite ville.

« Hier soir[1] nous nous sommes couchés dans une terrible inquiétude. Comme il n'y avait ici qu'un méchant mouleur auquel on n'osait se fier, David avait écrit avant-hier à un plâtrier d'Erfürt, qui avait répondu hier soir qu'il manquait en ce moment de plâtre, et qu'il ne pouvait se mettre à l'œuvre avant mercredi au plus tôt. Par bonheur, la personne obligeante qui avait écrit et nous avait rendu réponse vint nous réveiller hier, amenant un autre plâtrier d'Erfürt, mieux monté, qui a dû partir ce matin, et doit être de retour ce soir avec son plâtre. »

Nos voyageurs sont depuis longtemps rentrés en France. Le buste est achevé, mais ils ne l'ont point ramené avec eux, et son sort n'est pas à l'abri de la mauvaise chance qui semble le poursuivre. Il est impossible pendant deux longs mois de savoir ce qu'il est devenu : « Tant[2] du bureau de Weimar que de celui de Paris, point de réponse. S'est-il brisé en route ? Les commis de la douane l'ont-ils fracassé comme une boîte frauduleuse

1. Lettre de Victor Pavie à son père, 7 septembre 1829 *inédite*.

2. Lettre de Victor Pavie à son père, 14 novembre 1829 *inédite*.

pour y chercher de la dentelle? Ce sont mille conjectures qui n'aboutissent à rien. » Le 12 décembre seulement, on apprend qu'il est à Sarrebruck, « d'où on pourra l'extraire avec de l'argent ».

Enfin, arraché à des périls si divers, il put prendre place parmi tant de figures, ses rivales en gloire, plus étonnant qu'aucune autre par ses proportions colossales, par l'impression de suprême grandeur qu'il commande, image grandiose faite pour durer autant que le nom du modèle gravé par l'artiste sur son piédestal.

AMY ROBSART

AMY ROBSART

Tous les grains semés ne lèvent pas et, parmi ceux qui lèvent, tous ne résistent pas aux brûlures du soleil, aux rigueurs du froid, aux atteintes de la pluie ou du vent. La nature se charge d'éclaircir les semis, en tuant les brins trop chétifs, en laissant vivre seulement les plus forts et les plus vigoureux. A cette action de la nature sur les végétaux, on pourrait assimiler l'influence du temps sur le renom des œuvres littéraires. Avec les années, l'oubli se fait autour du plus grand nombre : quelques-unes seulement s'imposent et demeurent. Mais ces arrêts, lentement élaborés et rendus par les générations qui se succèdent, ne vont pas toujours sans quelque injustice. Car, si l'on peut réserver son admiration pleine et entière

pour les productions les plus saillantes d'une époque ou d'un genre, il n'est point défendu d'accorder quelque estime aux ouvrages de second plan, qui, pour être inférieurs aux grandes œuvres, n'en ont pas moins eu souvent le mérite de leur frayer la voie.

C'est ainsi que, des premiers essais du romantisme au théâtre, nous avons à peine retenu quelques noms, les plus grands, ou du moins les plus sonores. Le bruit fait autour de la première représentation d'*Hernani*, son apparition tumultueuse sur la scène, nous porteraient volontiers à considérer ce drame comme la première manifestation du genre nouveau qui devait succéder à la vieille tragédie, avant de céder la place, à son tour, au théâtre moderne. Et nous oublierions presque qu'*Hernani*, joué en 1830, avait été précédé par l'*Henri III* d'Alexandre Dumas ; qu'un an avant, *le More de Venise* avait, suivant le mot de son auteur, « escaladé la citadelle du théâtre français », et que, plus tôt encore, le 13 février 1828, l'Odéon avait ouvert le feu avec *Amy Robsart*.

Amy Robsart fut donc le premier drame romantique représenté sur une scène française. La pièce échoua lamentablement, et vraiment, à la relire aujourd'hui, on ne peut se dire de bonne foi

qu'elle eût mérité un sort meilleur. Le sujet, tiré du roman de Walter Scott intitulé *le Château de Kenilworth*, avait tenté, dès 1822, Soumet et Victor Hugo. Les deux poètes avaient essayé d'une collaboration ; mais, ne pouvant s'entendre sur quelques points de détail, chacun avait repris son manuscrit pour achever l'œuvre seul[1]. En 1828, paraît à l'Odéon, sans nom d'auteur, un drame intitulé *Amy Robsart*. A grand'peine, à la fin de la représentation, on nomme l'auteur, Paul Foucher. Les affiches posées pour la seconde représentation, qui n'eut point lieu, portent ce même nom. Mais aucun de ceux qu'intéresse encore aujourd'hui l'histoire de ces débuts du théâtre romantique ne veut voir dans cette signature autre chose qu'une signature de complaisance. L'auteur véritable d'*Amy Robsart* est, à leurs yeux, Victor Hugo, beau-frère de l'auteur malheureux. Au reste, Victor Hugo et Paul Foucher ont affirmé le fait, l'un et l'autre, dans leurs confidences postérieures[2]. Et *Amy Robsart* a été publié en 1890 parmi les œuvres inédites du grand poète.

1. Au moment même où cette étude paraissait dans la *Revue hebdomadaire*, l'histoire de la collaboration était très nettement exposée dans la *Revue des cours et conférences*, numéros de janvier, février, avril et mai 1903 par M. Gustave Allais, professeur à l'Université de Rennes.

2. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.* Paul Foucher, *les Coulisses du passé.*

Cependant, certains passages inédits de la correspondance de Paul Foucher, s'accordant mal avec ses assertions imprimées, permettent de se demander à nouveau si l'on se trouve en présence d'une certitude ou d'une légende.

Ce qu'on affirme aujourd'hui, on le disait déjà lorsque fut jouée la pièce. Mais il y avait doute encore. Les uns prétendaient que Victor Hugo seul était l'auteur, les autres, qu'il n'y était pour rien : enfin, une opinion moyenne admettait l'hypothèse d'une collaboration.

Le Figaro, dans son numéro du 14 février 1828, parlait d'un auteur unique qui n'était point Victor Hugo :

Le tumulte a pourtant empêché Provost de livrer au public le nom de l'auteur. C'est un très jeune homme qui donne des espérances. M. Victor Hugo n'est pour rien dans la composition de cet ouvrage. Ceci soit dit à l'adresse de ceux qui se réunissaient hier pour lui imputer l'œuvre nouvelle.

Le Globe du 20 février 1828, dans un article non signé, dont le ton paraît être celui d'un critique bien informé, parle des auteurs, et « du principal auteur, qui est, dit-on, fort jeune » :

En retirant leur ouvrage après la première épreuve, les nouveaux arrangeurs du *Château de Kenilworth* nous ont enlevé le droit d'être sévère, et nous nous retran-

cherions dans le silence, si nous ne devions mêler quelques éloges à nos critiques. Si nous avons bien saisi l'idée des auteurs, ils semblent avoir voulu se distinguer de leurs pâles devanciers en reproduisant avec plus d'éclat la spirituelle originalité du dialogue de sir Walter Scott. Cette intention était excellente, mais elle exigeait d'eux beaucoup de tact et de mesure. Ces deux qualités leur ont manqué. Cette pièce est devenue entre leurs mains comme un moyen de faire l'essai d'une nouvelle langue théâtrale. Au lieu d'un retour au naturel et à la vérité, on n'a vu dans l'étrangeté de leur diction qu'un arrogant défi porté à toutes les habitudes du public. D'ailleurs, la plupart de ces bizarreries de style n'étaient motivées ni par les situations, ni par les caractères. Dès lors la recherche gratuite de ces formes, exclusivement fantastiques et triviales, n'a semblé qu'un caprice de mauvais goût, et non pas une nécessité du drame. Ces métaphores tirées de trop loin, ces locutions prétentieusement bouffonnes, plaquées au hasard, et classées indistinctement dans chaque rôle, ont étonné d'abord, bientôt fatigué, et enfin soulevé contre elles la presque totalité de l'auditoire. Mais, cette part faite aux défauts, il est juste de reconnaître qu'il y a, dans plusieurs parties de cet ouvrage, beaucoup d'esprit et d'imagination. L'exposition nous a paru fort ingénieuse. Beaucoup de scènes se présentaient d'une manière charmante, et n'ont succombé que sur d'interminables longueurs. Enfin, il faut tenir compte aux auteurs d'un rôle entier, plein de hardiesse et de gaieté, celui de Flibertigibbet, qui aurait amusé jusqu'à la fin, si son langage ne fût devenu peu à peu celui de tous

les personnages. Le principal auteur d'*Amy Robsart* est, dit-on, fort jeune. Nous lui conseillerons d'éviter à la fois, s'il se peut, le découragement et l'obstination. L'arrêt du public, quoique sévère, n'est que juste. Mais une pareille chute, à dix-huit ans, est presque de bon augure, ou du moins ne peut tirer à conséquence. Il y a de l'avenir dans de telles fautes. *Amy Robsart* est une pièce mal faite, et péniblement écrite, mais elle suppose dans son auteur de l'esprit, de la hardiesse, surtout une heureuse impuissance à balbutier des phrases communes. Nous ne savons guère de drames à grand succès à qui leurs prôneurs osassent donner la moitié de cet éloge.

Enfin, Victor Hugo, par une lettre datée du 14 février 1828, insérée dans le *Journal des Débats*, *le Figaro* et *le Moniteur*, venait, semble-t-il, mettre un terme aux discussions, en déclarant que « quelques mots, quelques fragments de scènes » étaient de lui.

Les années passent. On oublie et la pièce et le débat qu'elle a soulevé. Les premiers qui recommencent à en parler, après un long silence, sont précisément les deux auteurs présumés, et ils n'en parlent que pour démentir ce qu'ils avaient nettement affirmé autrefois. Dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, le grand poète est désigné comme le seul auteur d'*Amy Robsart*. Paul Foucher n'aurait fait que signer la pièce sans en

écrire une seule ligne. Dans les *Coulisses du passé*. Paul Foucher fait la même déclaration :

On sait que le véritable auteur me fit l'honneur (je sortais à peine du collège) de m'attribuer ce drame, pour lequel Eugène Delacroix, grand ami des romantiques, avait dessiné de très beaux costumes, et qui fut interprété par MM. Lockroy, Auguste, Provost, Thénard, Doligny (qui eut beaucoup de succès en Fliberti-gibbet), Mlle Charton (une belle Élisabeth), Mlle Anaïs Aubert, depuis sociétaire de la Comédie française. Il fut décidé, après la première représentation — je prends l'expression du plus poli des journaux classiques et bien pensants d'alors — « que cette bouffonnerie romantique ne salirait plus les planches du théâtre royal ». Si j'ai reparlé de cette chute célèbre, ce n'est pas par amour-propre d'auteur. Je ne fis que la signer, et Victor Hugo, qui a toutes les loyautés du courage, y mit son énergique contreseing devant les sifflets. — C'est pour un simple avis au public.

Toutes ces variations, ces déclarations contradictoires sont vraiment bien étranges.

La supercherie, la dissimulation, si elle a eu lieu réellement, suppose, de la part de Victor Hugo, un calcul assez habile, mais peu noble. Le poète, soucieux de sa réputation, de sa gloire naissante, ne veut point risquer de la compromettre par un essai qui pourrait être un échec. Il trouve fort commode de se servir d'un prête-nom. Paul Foucher signera la pièce. En cas de

chute, lui seul sera responsable ; en cas de succès, Victor Hugo se fera connaître comme le véritable auteur.

Mais comment admettre cette hypothèse, alors que la conduite du poète a été précisément tout autre ? La pièce tombe à la première représentation, au milieu des éclats de rire et des sifflets. Il faut la retirer de l'affiche. Cachons-nous donc derrière ce complaisant beau-frère, devrait se dire Victor Hugo, et laissons-le subir tout seul le désastre. Au lieu de raisonner ainsi, le poète s'empresse de déclarer par la voie des journaux qu'il n'est pas « absolument étranger » à l'œuvre, et que ce qui a été le plus sifflé est de lui. Il écrit au *Journal des Débats*, au *Figaro*, au *Moniteur* :

Monsieur le Rédacteur,

Puisque la réussite d'*Amy Robsart*, début d'un jeune poète dont le succès m'est plus cher que les miens, a éprouvé une si vive opposition, je m'empresse de déclarer que je ne suis pas absolument étranger à cet ouvrage. Il y a dans ce drame quelques mots, quelques fragments de scènes qui sont de moi, et je dois dire que ce sont peut-être ces passages qui ont été le plus sifflés.

Je vous prie, monsieur, de publier cette réclamation dans votre numéro de demain, et d'agréer, etc.

Victor Hugo.

P.-S. — L'auteur retire sa pièce.

Vraiment, est-ce la conduite, est-ce le langage d'un homme prudent qui veut rester dans la coulisse en cas d'échec, et se montrer seulement en cas de succès ?

Cependant, au moment même où se préparait la représentation d'*Amy Robsart*, et au lendemain de la chute, que disait Paul Foucher ? La correspondance qu'il devait, durant de longues années, entretenir avec Victor Pavie était dès lors amorcée. Leur enthousiasme commun pour les idées du *Cénacle*, leur admiration pour celui qui en était l'âme les avaient liés ensemble dès leurs premières rencontres. Et, Victor Pavie ayant quitté Paris pour quelque temps, il n'est point de nouvelle littéraire dont Paul Foucher n'informe son ami angevin. En janvier 1828, la représentation d'*Amy Robsart* se prépare. Paul Foucher avertit son correspondant et le tient au courant des bruits qui circulent déjà :

Dans quelques jours, écrit-il [1], on donne cette malencontreuse *Amy Robsart*, qui n'aura d'autre fruit pour moi que de me faire passer pour l'homme de paille ou le prête-nom de l'affaire. Il y a des gens qui ont du malheur. Toutefois, j'espère que la médiocrité de l'ouvrage détrompera le public, car je me trouve dans une si agréable situation que le talent que j'aurais en sup-

1. Lettre *inédite*.

posant qu'on m'en trouvât) tournerait encore à mon désavantage.

Au lendemain de l'échec, Victor Hugo écrit lui-même à Victor Pavie :

Vous savez la petite infortune advenue à Paul. C'est un petit malheur près d'un bien grand [1]. J'ai dû le couvrir de mon mieux dans cette occurrence. D'ailleurs c'est moi qui lui ai porté malheur. La plébécule cabalante qui a sifflé *Amy Robsart* croyait siffler *Cromwell* par contre-coup. C'est une malheureuse petite intrigue classique qui ne vaut pas du reste qu'on en parle.

Victor Pavie est un ami de la première heure, un compagnon fidèle et dévoué à qui l'on ne cache rien. Pourquoi voudrait-on le mystifier dans la circonstance ? Pourquoi prendrait-on pour le tromper cet accent plein d'abandon et de sincérité ? D'ailleurs le jugement porté par Paul Foucher sur l'ouvrage est sincère : il l'estime médiocre. Or, de tous ceux qui fréquentèrent le *Cénacle*, nul ne poussa plus loin que lui l'admiration, le culte fanatique du maître. Juger médiocre la moindre ligne tombée de la plume de son beau-frère lui aurait semblé criminel et presque sacrilège. Si les pages au bas desquelles il inscrivait son nom avaient été réellement l'œuvre de Victor Hugo,

1. La mort de son père.

Paul Foucher ne se fût point permis de les apprécier avec autant d'irrévérence.

La lettre écrite à Victor Pavie au lendemain de l'échec ne semble point être non plus celle d'un *homme de paille* où d'un *prête-nom*.

Paris, 3 mars 1828.

Pardon [1], si j'ose toutefois le demander, de mon retard, cher ami, mais l'épouvantable chute d'*Amy Robsart* m'a tellement consterné que j'en ai eu, pour ainsi dire, les bras et les jambes coupés. Ils ont sifflé en moi l'Histoire et Walter Scott indistinctement, et les journaux, à part quelques feuilles courageuses qui n'ont pas été au secours des vainqueurs, m'ont traité avec l'inimitié la plus implacable. Ils ont proscrit dans *Amy Robsart* le premier essai d'un genre qui, nonobstant leurs sifflets, expulse de jour en jour le vieux goût, et dont l'échec de *mon* ouvrage n'a fait que différer le triomphe. Ils ont proscrit en moi le beau-frère de Victor Hugo, ne pouvant proscrire Victor Hugo lui-même, comme ils l'espéraient. Qu'ils sachent du moins que leurs injures ne sont pas de ces choses que l'on craigne, et que mon beau-frère, qui m'aurait laissé toutes les louanges, n'a pas voulu que j'eusse à moi seul l'honneur d'être insulté par eux. Que n'êtes-vous ici, mon ami ! que ne puis-je vous lire mon ouvrage, et que vos consolations ne peuvent-elles me venger des cris des barbares ! Car il ne sera plus question d'*Amy Robsart*. Le directeur, quoique, le soir de la représentation, il fût dans le ferme

1. Lettre *inédite*.

dessein de rejouer la pièce en l'écourtant et en éteignant tout ce qu'il y avait de hardi et de sifflé, c'est-à-dire de mieux, le directeur, dis-je, poussé par une actrice qui est sa maîtresse, et qui n'a pas eu de succès dans l'ouvrage, n'a pas voulu la redonner, malgré tout ce qu'on lui a dit. Quant à l'imprimer, j'y penserais, si la pièce n'était tirée d'un roman : mais, comme Walter Scott est pour moitié dans *mon* drame, on aimera toujours mieux lire le roman. Quoi qu'il en soit, je ne me décourage pas, mais je sens qu'il faut au public des pièces bêtes comme lui, et nul[1] mieux que moi ne pourra le satisfaire sous ce rapport, si je le veux.

Dans toutes les lettres datées de cette année 1828, le nom d'*Amy Robsart* et les allusions à l'*épouvantable chute* reviennent à tout instant sous la plume de Paul Foucher.

Moi, je travaille pour gagner de l'argent[1]. Je fais des choses obscures, non seulement de fait, comme *Amy Robsart*, mais encore d'intention. Que voulez-vous? je ne suis pas découragé, mais désabusé. Je tenterai encore, mais je n'espérerai plus. Vous me parlez, je crois, du *Roméo et Juliette* de Deschamps et de Vigny. Oui, c'est une bien belle chose, que nous aurons le plaisir de voir refuser dans quelques jours ou siffler dans quelques mois à la Comédie française. Quelle calamité que Deschamps n'ait pas plus travaillé ! Mais vous-même, que faites-vous? Comment ne mourez-vous pas au fond de

1. Lettre du 27 mars 1828 (*inédite*).

votre ville, si vous n'y travaillez ? Faites un drame ou faites un recueil. Venez à Paris surtout, venez augmenter le nombre de ceux qui sentiront *ma* pièce et qui ont grand besoin d'être augmentés. Car vous avez vu comment les journaux m'ont traité, avec quelle rage ils se sont déchaînés contre moi ! J'ai eu peu de consolations dans ma chute, mais j'en ai eu quelques-unes de bien puissantes, et les vôtres sont de ce nombre. Toutefois, ne croyez pas que l'ouvrage ait été si maltraité que l'ont dit quelques journaux. L'ouvrage a non seulement été jusqu'à la fin, mais le quatrième acte (il n'est pas besoin de dire que c'est le plus faible) a été très applaudi, et le cinquième a bien commencé. Trois journaux ont dit que la pièce avait réussi avec opposition, et personne ne doutait du succès si on voulait affaiblir et écourter un peu la pièce à la seconde représentation. Le sort en a voulu autrement, n'en parlons plus...

Mais venez donc vite, si vous voulez voir le Salon. Il ne durera pas éternellement, et, si vous n'arrivez pas avant un mois, vous aurez grand risque de ne pas voir le *Sardanapale*, qui est tombé comme *Amy Robsart ;* mais la pauvre Anglaise ne se relèvera pas comme lui [1]...

Comment concilier les termes si formels de ces lettres avec les déclarations contraires consignées plus tard dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* et dans *les Coulisses du passé ?* Encore une fois, la supercherie supposerait un calcul que la

1. Lettre du 8 avril 1828 *(inédite)*.

conduite de Victor Hugo, après la chute, ne permet point d'admettre. Et l'on ne voit pas quel pouvait être l'intérêt des deux complices — si complices il y avait — à mystifier un confident aussi fidèle et aussi sûr que Victor Pavie.

Paul Foucher avait dix-huit ans lorsque fut joué *Amy Robsart :* il en avait soixante-trois lorsqu'il publia *les Coulisses du passé*. L'erreur est excusable lorsqu'elle porte sur des souvenirs vieux de près d'un demi-siècle. La collaboration de Victor Hugo à l'ouvrage paraît certaine. Elle est affirmée par sa lettre insérée, au lendemain de la première représentation, dans le *Journal des Débats*, *le Figaro* et *le Moniteur*. L'esquisse faite de concert avec Soumet a dû servir, et c'est de là, sans doute, que le poète a extrait les « quelques mots », les « quelques fragments de scènes », dont il avoue alors être l'auteur. Mais, à quarante-cinq ans de distance, Paul Foucher, volontiers modeste, a pu exagérer, de très bonne foi, le rôle de son collaborateur.

Il y a de nombreuses erreurs dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. En ce qui concerne *Amy Robsart*, M. Gustave Allais, dans l'article précédemment cité[1], en signale quelques-unes,

1. *Revue des cours et conférences* du 15 janvier 1903.

après M. Edmond Biré, qui « s'est donné la tâche peu aimable de les relever ». Il n'y a eu ni représentations tumultueuses, ni intervention du Gouvernement, mais bien une seule et unique représentation. Pourquoi donc, si l'on s'est trompé sur ces points précis, ne se serait-on pas trompé aussi bien sur le point de savoir quelle a été exactement la part des deux auteurs dans la collaboration?

De tous ceux qui fréquentèrent le *Cénacle* de 1830, nul peut-être ne reçut, dans sa formation, de celui qui en était l'âme, une empreinte aussi profonde que Paul Foucher. Lorsque parut *Amy Robsart*, sa grande jeunesse le soumettait encore plus naturellement qu'aucun autre à l'influence de son beau-frère. Il écrivit sans doute la pièce sous l'œil complaisant du maître, qui ne lui ménagea ni son aide ni ses conseils. Et lorsque l'occasion s'offrit d'en parler à nouveau, comme on parle d'un souvenir lointain, habitué qu'il était à l'humilité, à l'effacement, il s'abrita une fois de plus derrière le puissant génie qui l'avait toujours couvert de son ombre. Puisque l'obscurité naissant des assertions contradictoires que nous avons citées laisse quelque place au doute, ne vaut-il pas mieux conclure ainsi, préférant aux confidences faites après coup le témoignage des lettres contemporaines de l'événement même? Ce n'est point

diminuer la gloire d'un grand poète que lui refuser la paternité d'une œuvre indigne de lui. Ce n'est point faire injure à sa mémoire que vouloir l'estimer innocent d'une mesquine et inexplicable supercherie littéraire.

LA BATAILLE D'HERNANI

LA BATAILLE D'HERNANI

La bataille d'Hernani, telle est bien la désignation qu'il convient de laisser à cette soirée du 25 février 1830, soirée mémorable dans les annales du romantisme. Sous la plume de ceux qui jouèrent, en ce temps-là, leur rôle dans la lutte de l'art nouveau contre l'art ancien, les termes empruntés au langage militaire reviennent à tout instant. Il n'y a pas là seulement amour de la métaphore, recherche du mot pittoresque, habitudes de style particulières à l'école dont ils ont été et demeurent les adeptes. Ces mots viennent naturellement sous leur plume, parce qu'il n'en est point d'autres capables de mieux rendre la fougue, l'ardeur vraiment belliqueuse qui les

animait, eux et toute la jeunesse intellectuelle et artiste de 1830.

Quiconque vivait alors, si peu que ce fût, de la vie de l'esprit, se rangeait de lui-même dans l'un des deux camps, celui de l'insurrection, ou celui de la résistance. Et, de part et d'autre, on prenait, comme d'instinct, des attitudes de combattants. Tous les terrains accessibles à l'art semblaient autant de citadelles défendues par les partisans du vieux goût, battues en brèche par les attaques répétées de la jeune école. L'apparition d'un livre, d'un tableau, d'une pièce de théâtre était, presque toujours, le signal d'un nouvel assaut. Et si, du côté de la résistance, les troupes — peut-être parce qu'elles étaient moins jeunes — montraient plus de calme et de sang-froid, on n'en luttait pas moins de part et d'autre avec un entrain vraiment martial qui autorise le ton guerrier des récits et des souvenirs.

Théophile Gautier assistait à la bataille d'Hernani. Il a peint, en ce style dont chaque mot est une tache de couleur, l'aspect de la salle, l'entrée, vers deux heures de l'après-midi, de l'armée romantique, qui dîne sur le terrain, en chantant des ballades d'Hugo, des scies d'atelier. Il a tracé de Delphine Gay, applaudissant tout ce qui fait frémir les classiques, ce charmant portrait : « Robe

blanche, écharpe bleue, longues spirales de cheveux d'or, bras replié et bout du doigt appuyé sur la joue, dans l'attitude de l'attention admirative. » Il a montré les deux partis, se battant « autour d'un vers, d'un hémistiche, comme d'une redoute. » Et, racontant tout cela près de quarante ans après l'événement, il ajoute : « Nous ne rabattons rien de l'enthousiasme de notre jeunesse, et toutes les fois que retentit le son magique du cor, nous dressons l'oreille, comme un vieux cheval de bataille prêt à recommencer les anciens combats. »

Combien ce temps est loin du nôtre ! Et ne dirait-on pas que des siècles nous en séparent, alors qu'il y a seulement, entre nous et ceux qui vivaient alors, la durée d'une existence humaine. Une telle exubérance dans l'admiration littéraire, une telle persistance dans le souvenir d'un pur triomphe d'art paraîtraient aux sages et pratiques générations d'aujourd'hui démence ou puérilité.

Le romantisme n'en est plus, le 25 février 1830, à la période des essais. Il compte : on compte avec lui. Mais, pour transformer son succès grandissant en triomphe, il lui reste encore une conquête à faire, celle du théâtre. L'échec d'*Amy Robsart*, le drame de Paul Foucher, a été un désastre. *Le More de Venise*, d'Alfred de Vigny, l'*Henri III*

d'Alexandre Dumas ont eu peu de succès. Émile Deschamps et Vigny ont achevé, en collaboration, un *Roméo romantique* qui dort dans leur portefeuille, tandis que l'on a joué, à l'Odéon, le *Roméo classique* de M. Soulié. « Le théâtre français est dans la plus horrible détresse, écrit Paul Foucher, en juin 1828 [1], ce qui ne l'engage pas à donner un Roméo romantique. Nous venons d'en avoir un classique à l'Odéon, où l'on trouve un cinquième acte. Mais les quatre premiers ! » Et pourtant, le public est prêt depuis longtemps à saluer l'avènement au théâtre du genre nouveau : il est « devenu tellement romantique, qu'il ne tient pas compte du dénouement, et qu'il ne se porte pas plus à la tragédie de M. Soulié qu'aux tragédies ordinaires [2] ». Le moment est venu d'imprimer une direction décisive à ce courant déjà dessiné depuis deux ans. *Amy Robsart* n'était qu'une adaptation, *le More de Venise*, une imitation, presque une traduction. Alexandre Dumas manquait d'autorité. Que le chef de l'école se jette lui-même dans la mêlée, qu'il apporte, rehaussée du prestige de son nom, une œuvre originale, application resplendissante des théories nouvelles,

1. Lettre à Victor Pavie (*inédite*).
2. Lettre à Victor Pavie (*inédite*).

les dernières résistances seront vaincues. Voilà, du moins, ce que l'on pense dans le camp romantique.

On s'attend bien, sans doute, à ce qu'il y ait bataille, et l'on s'organise militairement. Chacun a son poste de combat. L'armée romantique, c'est l'armée des jeunes, étudiants d'aujourd'hui ou d'hier, échappés des amphithéâtres de droit et de médecine, peintres et sculpteurs accourus pour prêter main-forte à leurs frères d'armes du bataillon des lettres. Tout cela se démène, s'agite, manifeste tumultueusement son enthousiasme. Les longs cheveux, les moustaches et les barbes font contraste avec les visages bourgeoisement rasés. Les amples manteaux à haut col de velours, les gilets-pourpoints aux couleurs éclatantes, les chapeaux de forme excentrique tranchent sur la mise correcte des classiques. A tant de signes, ils pourraient se reconnaître. Par luxe de précaution, cependant, ils se murmurent à l'oreille le mot de passe mystérieux, le mot d'ordre : « Hierro. »

Les amis de l'auteur, les familiers et les intimes ont été investis chacun du commandement d'un groupe. Leur entrain enflammera les plus hésitants et les plus tièdes. On peut se convaincre de l'ardeur avec laquelle ils accomplirent leur tâche, en

lisant ces lignes écrites par l'un d'eux au lendemain même du combat [1] :

Victoire ! Victoire ! Bataille gagnée. Hernani est à nous. Il est vrai que, cette matinée-là, s'était levé un soleil d'Austerlitz : c'était un pressentiment pour la soirée. Les places laissées vacantes par les convives du banquet [2] avaient bien vite été comblées, et je me vis de suite à la tête de trente hommes des plus honorables et des plus spontanés claqueurs. L'entrée devait s'effectuer à trois heures, par une porte inusitée, affectée ce soir-là à cet usage, et j'avais donné à vingt d'entre eux rendez-vous ici à deux heures et demie, aux dix autres, galerie d'Orléans à trois heures moins le quart. Parti à l'heure dite avec les deux tiers de ma bande, je courais encore à trois heures, de long en large, dans la galerie d'Orléans, la tête en l'air, la fièvre au cerveau, à travers ce troupeau débandé, qui s'accrochait à moi, appareillant mes pelotons de cinq avec un regard de conjuré, au grand amusement des badauds qui traçaient autour de mes pas comme une banlieue ambulante. Au bout d'un bon quart d'heure, j'avais repris mes sens, je tenais en mains cette file fuyante, désormais organisée, et nous nous *étripions* en ordre le long des grilles de ladite porte — qui ne s'ouvrait pas. Enfin, à trois heures et demie, les deux battants donnent signe de vie, et décrivent, dans le concours de leur double effort, un

1. Lettre de Victor Pavie à son père, 26 février 1828.

2. Un banquet, dont la date était malencontreusement fixée ce jour-là, avait privé, au dernier moment, V. Pavie d'une partie de sa troupe.

hiatus d'environ deux pieds de large, qui me permet, à moi, de passer de face, et au père Goupil[1] de côté. Nous escaladons enfin l'escalier les premiers, N... et moi, un billet de quatre en mains, moins V... et M... qui restent accrochés à la batterie d'une carabine de grenadier. Autre désappointement. Il nous fallut redescendre, saisir par les cheveux les deux retardataires, et nous précipiter ensemble aux premiers bancs des secondes galeries, dont les vingt-six amis de la file restante décrivirent successivement le contour. A six heures, c'est-à-dire trois heures après, le coup d'œil était superbe, et il y avait quelque espoir de fête, dans ces attitudes bienveillantes et ces regards radieux. De temps à autre, on voyait surgir la ravissante tête de Mme Hugo, malade, avec un bandeau blanc sous le menton, qui la rendait un peu plus jolie que de coutume, s'il est possible.

A sept heures, la toile se lève, et, pendant dix minutes environ, Mlle Tousé cousait, se levait, puis recousait tour à tour, au milieu d'un murmure hostile que sa voix altérée ne pouvait subjuguer. Puis cela finit, et l'on vit bien que ce bruit qui se taisait était le râle *pulmonique* d'une opposition expirante, qui s'anéantissait pour toujours. La répétition générale de la veille m'avait à peu près garanti le succès de la pièce : je craignais quelque peu pour le premier acte, et maintenant, une fois la toile baissée sur lui, au milieu des bravos, mon violent crèvement de cœur se détendit, et je me dis : « Nous avons gagné. » Le second acte, j'en étais sûr. Il

1. Praticien du sculpteur David d'Angers, recrue de la dernière heure.

ronfle comme un tuyau d'orgue. Mes vingt-neuf amis me faisaient comme les plumes à la queue d'un paon. Ils s'étalaient en roue de ma gauche à ma droite et me secondaient de toute la puissance de leurs poumons, l'ampleur de leurs battoirs et le trépignement de leurs pieds. Au troisième acte, opposition de rigueur, et un sifflet à la plus belle scène, mais englouti à cent pieds dans la mer, sous des algues de bravos conjurés. Mon front ruisselait de sueur et mes vêtements étaient trempés comme ceux d'un naufragé. A chaque bond que je faisais sur ma banquette, le corps incliné vers l'abîme du parterre, deux mains officieuses et inconnues pesaient sur mes épaules et contremandaient mon élan. Le quatrième acte n'était pas une scène de ce monde; c'était plutôt une scène d'ombres jouée sur des tombeaux. Le monologue de Charles-Quint atterra toute la salle. Ce n'étaient plus des acclamations, c'était un brasier de Oh! comprimés et sourds. Ce quatrième acte est la réverbération la plus puissante du génie de Hugo. Un tonnerre d'applaudissements l'accueillit au baissé du rideau. J'avais lâché la bride sur le cou à tous mes amis. M..., V..., M..., D..., M..., L..., L..., les deux M.... V.... G.... et surtout A.... étaient comme des lions. M^me^ Hugo nous avait vus avant la pièce, cela nous donnait du cœur. Le siffleur qui avait brisé son sifflet sur le plus beau vers du quatrième acte lâcha sur le cinquième le mot *mélodrame*, qui n'eut pas plus de succès. Il n'y avait que l'entraînement de la passion qui pût produire quelque chose après le grandiose concentré du quatrième acte, et, de toute manière, cet effet dépassa l'attente. Le son du cor fut un navrement uni-

versel pour les quatre points de la salle; et quand Dona Sol fut retombée sur le corps d'Hernani, son fiancé, que la toile fut tombée pour toujours avec eux, un seul cri d'enthousiasme effréné partit de l'enceinte, jusqu'à ce que Firmin eût amené l'auteur de ce monumental et décisif chef-d'œuvre Tout le monde se leva et personne ne sortit. Hugo! l'auteur! l'auteur! bravo. Victor! Amenez! Amenez! Cela dura une demi-heure, moi rugissant par-dessus tous les rugissements connus, et souhaitant du fond de l'âme qu'il ne parût point. Mais n'arriva-t-il pas autre chose? Ne voilà-t-il pas que, d'un mouvement unanime, la salle entière pivote vers le charmant visage de femme encore pâle de la fièvre du matin et de la préoccupation du soir, et que les chapeaux et les mouchoirs s'agitent devant elle comme devant une reine. Je n'ai jamais eu si grande envie de pleurer que dans ce moment-là, et je maudissais ma place qui m'empêchait de me tourner vers elle, étant moi-même au-dessus.

Dans la rue de Richelieu on criait encore. Jamais, de notre vie de jeunes hommes, succès pareil n'avait eu lieu. Une mise en scène superbe. Le meilleur comédien est Michelot, qui ressemblait au Charles-Quint de Gros. Le plus inégal, mais le plus espagnol et le plus coloré, c'est Joanny. Firmin, rugissant, épileptique et grêle, l'antipode du vers de Hugo. Il fallait Beauvallet ou personne. Quant à M^lle^ Mars, elle avait réuni ce soir-là, sur son ancienne tête rajeunie, le pathétique de M^me^ Dorval et la candeur primitive de Miss Smithson. Ce serait folie à lier que de la comparer, dans quoi que ce soit, à ce qu'elle fut là-dedans.

Je voulais voir à toute force Victor, notre cher et grand Victor. J'errais tout seul dans la salle. Enfin, j'aperçois Paul[1], à qui je saute au cou. Nous courons çà et là dans le foyer des acteurs, et nous prenons parti d'aller l'attendre chez lui, où sa femme venait d'arriver déjà. Nous étions une quinzaine, Dumas, Devéria et Cie. Au bout d'une demi-heure, il arrive. Il se trouva que je l'attrappai le premier. Je n'osais y toucher avant sa femme. Je tremblais devant lui avec l'épilepsie de Firmin. Puis je me cramponnai à lui, et l'embrassai si dur que j'écrasai mon chapeau entre cet étau. (Il m'en reste encore deux autres.) Lui, comme de coutume, demandait si nous nous étions amusés, et enchanté que cela nous eût fait plaisir.

Ah! que je chantais drôlement ce matin en me levant! Ah! que j'ai de drôles de mains! Encore deux services de riguenr. Samedi, l'épiderme sera enlevé: elles saigneront. Rien de mieux.

Il me fallait citer cette page tout entière, sans la couper de froids et inutiles commentaires. On trouvera sans doute que la fièvre dont tremble encore celui qui l'a tracée, que le lyrisme dont elle déborde n'excusent point une certaine insouciance de l'équilibre des mots et de la cohérence des images. Mais, à ceux qui reviennent du combat, la figure noire de poudre et le sang bouillonnant dans les veines, peut-on demander

1. Paul Foucher.

d'aligner, pour en faire le récit, des phrases correctes et patiemment ciselées ? Tel qu'il est, avec ses heurts de métaphores, ses soubresauts de style, ce bulletin de victoire me semble peindre assez exactement l'état d'esprit de cette jeunesse dont l'enthousiasme entraînant a contribué, pour une bonne part, à assurer le triomphe de la première soirée.

L'ennemi, dont la déroute avait semblé complète, se ressaisit le lendemain et les jours suivants. Il faut bien le reconnaître, le public du 25 février était un public exceptionnellement favorable à l'œuvre nouvelle. Peu de places avaient été laissées libres, dans la salle, pour ceux qui n'étaient pas des amis de l'auteur, et nous avons vu comment le moindre sifflet était « englouti à cent pieds dans la mer, sous des algues de bravos conjurés ». Le plus fort de l'assaut passé, les rangs s'éclaircissent. Seuls, les plus fidèles et les plus intrépides continuent la lutte. Elle est chaude parfois. Qu'on en juge par ces quelques lignes, écrites le 28 février, sur les représentations du 26 et du 27 [1] :

... Des émotions de toutes sortes, toi, lui [2], Hernani.

1. Lettre de Victor Pavie à son père *inédite*.

2. Son frère, alors en mer.

Delanoue et son journal[1], le feuilleton[2], les premiers rayons de soleil qui font sur mes fibres l'effet d'une vielle organisée. Mon Dieu, je voudrais dormir ou être mort. Je suis harassé je n'en puis plus.

Il ne s'agit pas ici d'un plaisir. Il s'agit de l'avenir d'une pièce, de l'existence d'un homme : il s'agit de nous battre comme des lions. Hier, j'avais régénéré ma bande d'amis : j'étais au parterre. Il y a eu réaction pendant les trois premiers actes. Des murmures payés, toux affectées, ricanements de femmes ignobles, au point de renvoyer cette pauvre Mme Hugo, dans la loge de laquelle on riait, A*** et moi, il nous a fallu soulever tout le parterre, et protester, debout sur les banquettes, contre un infâme sifflet gagé. Il est vrai que jamais deux derniers actes au monde n'ont retenti comme ceux d'hier. Un acte qui fait pleurer à chaudes larmes l'indifférent et futile J*** ! Cela est fatigant, mais il faut se dévouer et concourir à cette grande et belle œuvre. Tu recevras sans faute l'article en question : ne te laisse pas prévenir, de grâce, par l'infâme et fourbe Gazette, qui a truqué les vers et mutilé les phrases.

Voici, datées du 8 mars, des impressions plus tristes encore [3] :

... Il est vrai, que depuis la soirée du 25, et surtout depuis ma dernière lettre, j'ai été en proie à bien des préoccupations et à bien des tracas. Les ennemis

1. *La Tribune romantique*, feuille éphémère.

2. Le *Feuilleton des Affiches d'Angers*.

3. Lettre de Victor Pavie à sa grand'mère *(inédite)*.

acharnés de Victor ne nous laissent pas de repos. Pendant les six premières représentations d'*Hernani*, je me suis fait un cas de conscience d'être sous les armes, moi et dix ou douze des amis de bonne volonté que je recrutais. La quatrième représentation a été des plus orageuses possible. C'était le moment désigné d'une ignoble et lâche réaction. Vendredi et samedi surtout, cela s'est mieux passé. Tranquillisé par cette dernière épreuve, et d'ailleurs fatigué, je profitais, lundi soir, de la venue de C**** et de la bonne volonté de N**** pour me reposer. Dans ma préoccupation, j'attends au lit, sans dormir, le résultat de la soirée : ils arrivent tous deux désolés, disant que des ricanements lardés de sifflets avaient accueilli la pièce d'un bout à l'autre. « Que tout cela ne sorte pas d'ici. » C'est une dégoutante cabale d'auteurs, d'acteurs et de directeurs, combinée. Les recettes sont superbes, mais la pièce, d'ailleurs mutilée de plus en plus par Hugo, perd horriblement aux interruptions multipliées qui la coupent par tronçons. Croiriez-vous que des vers tels que ceux-ci :

. . . . . Mais à ce qu'il paraît
Je ne chevauchais pas à travers la forêt.
. . . . . .
J'ai du sang : tu feras très bien de le verser,
D'essuyer ton épée, et de n'y plus penser.
. . . . . .
. . . C'est ici que la diète s'assemble.
. . . . . .
Aux rouilles du fourreau ne jugez point la lame
. . . . . .
Me suivre où je suivrai mon père, à l'échafaud.

et cent autres de cette sorte sont accueillis tantôt par

des risées, tantôt par des sifflets. Hugo ne s'en tourmente point, et, au surplus, c'est une grande gloire que d'être poursuivi avec cet acharnement-là. Mais cela nous, et surtout *me* fait faire de bien mauvais sang. Par exemple, ce qui me console, c'est le dévouement incroyable de tous mes amis, tant pour moi que par sentiment personnel, au succès de cette grande œuvre. C'est à qui viendra avec moi. L**** a toujours à ma disposition cinq hommes dévoués dont je me sers au besoin. Demain, nous y serons tous, et nous enlèverons la pièce. Du reste, ne t'inquiète pas, dans tout cela il n'est arrivé aucun malheur physique, et, quoi qu'en dise le boueux et fangeux *Corsaire*, les amis de Hugo ne sont armés ni de poignards ni de stylets...

Il était naturel que cette réaction se produisît après le triomphe, sans doute un peu préparé, du premier soir. Il était naturel aussi que ce retour offensif contre l'œuvre affligeât ceux qui « s'étaient battus comme des lions » pour la défendre. Les révolutions littéraires diffèrent peu, dans leur marche, des révolutions politiques. Dans l'enivrement de la lutte, on ne pense qu'à tout détruire, afin de tout rebâtir à neuf. Puis, lorsque les passions se calment, lorsque, de part et d'autre, on reprend son sang-froid, les uns s'avisent que tout, dans le passé, n'était pas condamnable, les autres que toute nouveauté n'est pas dangereuse. Le temps de cet apaisement n'était point encore

venu au lendemain de la représentation du 25 février 1830. Le romantisme était en pleine bataille, bientôt en pleine victoire. La plupart de ceux qui avaient assisté à l'avènement de l'école nouvelle assistèrent aussi à son déclin. Assagis, revenus de leurs intransigeances de jeunesse, ils firent, de bonne grâce, la part du cœur et celle de la raison, gardant leur prédilection aux œuvres contemporaines de leurs vingt ans, mais ne refusant plus à celles du passé l'admiration due aux chefs-d'œuvre qui demeurent toujours.

CHATTERTON ET ANGELO

CHATTERTON ET ANGELO

Le directeur de théâtre qui entreprit, en février 1907, de faire revivre pour quelques soirs *Chatterton* trouva certes un public capable de s'associer à l'hommage qu'il voulait rendre à la mémoire d'un de nos plus grands poètes. Mais, ces soirs-là, il y eut, j'imagine, parmi les spectateurs, comme le 12 février 1835, plus d'amis de l'auteur que d'indifférents ou de curieux. Cette simple histoire tragique d'un pauvre jeune poète n'est point de celles qui peuvent passionner nos contemporains. Et si Vigny était revenu au monde pour assister à la reprise de son œuvre, il aurait bien pu éprouver à l'avance moins d'appréhensions, sachant quelle salle choisie l'écouterait ; mais je doute qu'il eût pu dire ensuite du public ce qu'il en disait à

Brizeux, quelques jours après la première, dans une lettre du 21 février 1835 : « Je sentais presque seul qu'il était mûr pour les développements lyriques et philosophiques, *pour l'action toute morale*. Il n'y a rien désormais qu'il ne soit capable d'entendre, car j'ai tendu la corde jusqu'à faire croire à chaque instant qu'elle était prête à se briser. »

Le fragment de lettre suivant[1] peut donner une idée de l'état d'esprit de ce public de 1835. Il émane, non d'un lettré, non d'un habitué des groupes littéraires, à l'enthousiasme surchauffé d'avance par le contact de ceux qui vivent dans l'attente de l'événement, mais d'un jeune étudiant en droit, ayant quitté l'étude d'avoué, où il rédige tout le jour des actes de procédure, pour courir le soir prendre sa place au parterre.

... Vigny n'a pas oublié les vols littéraires, les critiques amères plus poignantes, plus douloureuses que le martyre du corps, car le martyre de la pensée est le plus effrayant supplice de l'imagination du poète et de l'artiste. Et qui n'a reconnu dans la place que le lord-maire donne à Chatterton quelque chose de cette situation gênante où Dumas se trouva dans les bureaux avant son apothéose, cette lutte de l'artiste contre le

1. Lettre d'un étudiant angevin à Victor Pavie (*inédite*).

bureaucrate, qui, sans les lauriers de *Henri III*, eût peut-être jeté Dumas dans le désespoir et la mort?

Les acteurs ont été admirables. Geffroy, dans Chatterton, a été redemandé après la pièce. Il a parfaitement compris et rempli son rôle. Mais Mme Dorval a toujours été Mme Dorval, je veux dire actrice dramatique, grande dans la détresse, souple dans les mouvements et puissante d'une parole brisée qu'elle jette comme des éclats de bombe sur les spectateurs, déchirante à faire mal quand elle se lamente et belle sans lascivité quand elle cherche à soumettre la salle à l'empire de ses charmes. Enfin, elle n'a pas cessé d'être la première et la seule de l'école dramatique moderne qui comprit bien et rendît bien ses rôles...

Les infortunes des poètes n'ont plus le don de nous émouvoir aussi violemment aujourd'hui. Les poètes, assagis, savent combien il est dangereux de s'obstiner à produire uniquement cette monnaie « qui n'a point cours sur la place », la pensée. Le plus souvent, ils sont poètes seulement à leurs heures. Et s'il en est dont l'infortune sollicite l'attention de la foule, on prend en pitié moins leur misère que leur maladresse.

Même en 1835, il ne se trouva point un public assez nombreux pour assurer à ce beau drame de la pensée le triomphe qu'avaient rêvé les amis de l'auteur, la reconstruction souhaitée par la *Revue des Deux Mondes* de « la tragédie vraie, poétique,

simple et humaine, sur les ruines du drame à spectacle. »

Tandis que se jouait *Chatterton*, on attendait avec impatience *Angelo*. Et le même étudiant qui avait assisté à la soirée du 12 février, traduisait, après la soirée du 28 avril, pour le même correspondant, ses impressions d'un ton autrement enthousiaste :

... Il est indispensable[1] de vous annoncer, mon cher ami, le triomphe complet et incontesté de la pièce de Victor Hugo. Jamais représentation ne fut pour moi plus solennelle et plus brillante. Pas un coup de sifflet n'a été donné. Mme Dorval a surpassé tout ce que la passion peut produire ou concevoir. C'était à s'en arracher les cheveux. Quand vous aurez le texte entre les mains, vous verrez ce que cette femme, que vous admirez comme elle le mérite, a pu faire dans le rôle qu'elle a. Mlle Mars a été sublime aussi dans une de ces situations que votre illustre ami invente avec tant de bonheur. — une courtisane, pure cependant. Beauvalet a été très beau dans le rôle du tyran de Padoue. Je ne puis revenir de toutes ces merveilles : c'est presque une autre représentation d'*Hernani*. »

Hugo avait eu la bonté de me délivrer un billet de loge. J'ai eu la 10/e, que j'ai remplie de mon mieux.

Ne manquez pas, mon cher ami, de dire en abrégé ce succès dans notre feuilleton[2]. Il me semble qu'à

1. Lettre d'un étudiant angevin à Victor Pavie, *inedita*.
2. Le *Feuilleton des Affiches d'Angers*.

compter de ce jour. Hugo gagne une popularité qu'il n'avait pas. Est-ce un bien ? Je l'ignore : mais la pièce a été comprise de style et d'ordonnance d'un bout à l'autre par tous...

Angelo pouvait être compris de tous, et non *Chatterton*. Le plaidoyer qu'Alfred de Vigny rêvait de faire entendre au monde, ceux-là seuls l'écoutèrent auprès de qui la cause était déjà gagnée. Mais le poète avait conscience qu'une œuvre digne de vivre peut se passer du succès et des applaudissements. Et, précisément à la date de 1835, il inscrivait dans son journal cette pensée : « Un acteur prend un drame comme une robe, le revêt, le chiffonne et le jette pour en mettre un autre. Mais cette robe dure plus que lui. » *Chatterton* dure : mais où sont les Dorval et les Geffroy, les Mars et les Beauvalet ?

LA TRISTESSE D'AME

DE SAINTE-BEUVE

LA TRISTESSE D'AME DE SAINTE-BEUVE

On croit peu, d'ordinaire, à la sincérité des confidences faites en vue de la postérité par ceux qui savent que leur nom ne périra point. Qu'ils aient confié eux-mêmes au public, dont ils attirent les regards, les secrets de leur être intime, ou qu'ils aient laissé le soin de surprendre ces secrets en quelque page de leur œuvre, en quelque coin moins vivement éclairé de leur vie, ils ne se livrent jamais qu'à demi. Nul ne dévoile volontiers ses imperfections ou ses tares, et — à moins d'être un modèle de vertu ou de cynisme, — plus un homme s'élève au-dessus de ses semblables, plus il éprouve le besoin de ne pas se montrer « par ses méchants côtés ». C'est une sorte de coquetterie de grand homme assez ana-

logue à celle d'une femme qui, se sachant jolie, ne veut se laisser voir que sous un jour et sous une parure favorables.

Il reste, pour les curieux, le témoignage des amis et la correspondance. Mais les amis, leur seul titre d'ami rend leur sincérité suspecte : le cœur est le moins véridique des témoins. Quant aux correspondances et au degré de confiance qu'on peut leur accorder, prenons sur ce point l'avis même de celui dont le nom est inscrit en tête de cette étude : « En général, il ne faut jamais croire aux correspondances que dans une certaine mesure, car on se modèle toujours à quelques égards sur la personne à laquelle on écrit. Tout homme d'esprit, d'esprit rompu et mobile, quand il prend la plume pour correspondre, est un peu comme Alcibiade, et revêt plus ou moins les nuances de la personne à laquelle il s'adresse[1]. »

Sainte-Beuve a-t-il songé, en écrivant ces lignes, qu'on pourrait un jour manifester envers lui la même méfiance ? Quel esprit fut, en effet — de son propre aveu — plus rompu et plus mobile que le sien, plus prompt à s'éprendre, pour un temps, des idées, des doctrines, des personnes, à

1. Sainte-Beuve : *Portraits littéraires : Benjamin Constant.*

s'attacher par les liens les plus intimes et les plus affectueux, quitte à dénouer ensuite ou à rompre brusquement ces liens quand il les sentait devenir trop étroits à son gré? C'est pour user de ses propres expressions, « en faisant ses réserves, et sans y adhérer », qu'il traversa les milieux les plus divers. En dépit de cette mobilité, plus voulue qu'instinctive, le cœur pourtant ne suivit pas toujours les caprices de l'esprit. Certaines amitiés restent immuables dans cette existence soumise à tant de fluctuations et de revirements. Certaines correspondances, entamées par l'écrivain à l'époque de sa jeunesse, se perpétuent jusqu'aux dernières années de sa vie. Et ses correspondants si fidèlement cultivés, qui s'appellent M. et M^me^ Juste Olivier, Victor Pavie, l'abbé Eustache Barbe, Collombet, sont précisément ceux pour lesquels le sénateur de l'empire, collaborateur athée et libre penseur du *Constitutionnel*, reste toujours plus ou moins l'habitué du salon de l'Abbaye-au-Bois, l'auteur des *Consolations* et de *Volupté*.

Sans doute, il y a bien, dans toute correspondance, comme dans toute conversation, réaction de celui qui écoute sur celui qui parle. Mais le choc en retour ne va point sans un choc initial. Un ami à qui l'on écrit est un confident. Et, tandis que nos pensées et nos sentiments se modi-

fient sans cesse, n'est-il pas naturel que nous choisissions au gré des diverses saisons de la vie, parfois au gré des heures, pour leur dire ce qui se passe au moment présent, dans notre cœur ou dans notre cerveau, ceux-là qui sont le plus capables de s'en réjouir ou de s'en attrister avec nous? Ainsi le reflet émané de celui à qui l'on s'adresse n'atteint ni par hasard, ni malgré lui-même, celui qui s'y est volontairement exposé. Ce sont des aspects divers d'un même moi, qu'on livre à des correspondants divers. Et de ce que ces aspects sont incomplets et dissemblables, on ne saurait conclure au défaut de sincérité de celui qui les livre, pas plus qu'on ne conteste la ressemblance de portraits différents d'une même personne saisie par un peintre dans des attitudes qui peuvent être variées à l'infini.

Il arrive aussi qu'on se soucie peu d'indiquer à des amis anciens, qui ne vivent plus à vos côtés, les étapes d'une évolution que, de loin, ils n'ont pu suivre, et que peut-être ils n'approuveraient pas. Lorsque surtout on a conscience d'avoir mérité leur affection dans le passé, une sorte de pudeur commande de se montrer toujours à leurs yeux avec le visage d'autrefois. Tel fut le cas de Sainte-Beuve, et voilà qui me semble expliquer dans une certaine mesure le ton de ses

lettres à l'abbé Barbe, à Collombet, aux Olivier, dont l'amitié, dit-il, est « une chose meilleure comme ayant racine dans son meilleur passé », le ton des lettres qu'on lira plus loin.

La première rencontre de Sainte-Beuve et de Victor Pavie s'est faite chez Victor Hugo en 1827. Sainte-Beuve a déserté les bancs de l'École de Médecine pour la salle de rédaction du *Globe*, où l'a introduit Dubois, son professeur de rhétorique. Dans ce journal, plus épris de politique et d'histoire que de poésie, le jeune écrivain a mené une vive campagne en faveur de « cette jeune école de poésie qu'André Chénier légua au dix-neuvième siècle du pied de l'échafaud, et dont Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Émile Deschamps et dix autres après eux, ont recueilli, décoré, agrandi le précieux héritage[1] ». Il a chanté les louanges de l'école et de son chef, il est poète lui aussi : sa place est marquée au *Cénacle*. L'atmosphère de l'amphithéâtre et des salles de dissection a teinté déjà de matérialisme la piété très vive de l'ancien élève de la pension Blériot. Autant que ce Joseph Delorme qui lui ressemble comme un frère, il souffre d'ailleurs du mal de son temps. Il a beaucoup feuilleté Wordsworth,

1. *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme.*

Coleridge et Sénancour. « Son intelligence avide, faute d'aliment extérieur, s'attaque à elle-même, et vit de sa propre substance, comme le malheureux affamé qui se dévore[1] ». Cependant, au milieu d'un « inconcevable chaos, où de monstrueuses imaginations, de fraîches réminiscences, des fantaisies criminelles, de grandes pensées avortées, de sages prévoyances suivies d'actions folles, des élans pieux après des blasphèmes jouent et s'agitent confusément sur un fond de désespoir[2] », on trouve encore des vestiges de

> Cette humble foi du cœur qu'un ange a suspendue
> En palme à nos berceaux.

Joseph Delorme parut en 1829. Il y a mieux que des vestiges dans les *Consolations*, qui datent de l'année suivante, et marquent le point culminant de ce que j'appellerais volontiers la phase mystique de la vie de Sainte-Beuve. « Après bien des excès de philosophie et de doute, écrit-il cette même année 1830 à l'abbé Barbe, j'en suis arrivé, j'espère, à croire qu'il n'y a de vrai repos ici-bas qu'en la religion, et la religion catholique orthodoxe, pratiquée avec intelligence et soumission. » Le ton du livre entier ne peut laisser au-

1. *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme.*
2. *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme.*

cun doute sur la sincérité de cet aveu. A une âme qui souffre, qui sait « à fond ce qui en est de la vie, et ce que peut saigner de sang un cœur mortel »[1], seule la religion catholique peut offrir des « remèdes appropriés à toutes les misère de l'âme, des formes divines et permanentes imposées au repentir, à la prière et au pardon, de doux et fréquents rappels à la vigilance, des trésors toujours abondants de charité et de grâce »[2]. Un violent chagrin a pétri ce cœur déjà torturé par le doute et les angoisses. Le poète est revenu s'asseoir « aux bords de cette Siloé céleste », la seule source intarissable qui guérisse et qui console, pour s'écrier, comme tant d'autres: « Dieu donc et toutes ses conséquences ; Dieu, l'immortalité, la rémunération et la peine; dès ici-bas le devoir et l'interprétation du visible par l'invisible ; ce sont les consolations les plus réelles après le malheur, et l'âme qui une fois y a pris goût peut bien souffrir encore, mais non plus retomber[3]. » Il n'a pu retenir ce cri de foi, car « une âme qui sent toutes ces choses n'a de complet soulagement que lorsqu'elle a éclaté en pièces et

1. Préface des *Consolations*.

2. Préface des *Consolations*.

3. Préface des *Consolations*.

qu'en elle la philosophie et la religion se sont embrassées avec sanglots[1] ». Un livre dont la préface est animée d'un pareil souffle, dont chaque pièce, dictée par la même inspiration, porte en épigraphe une phrase des *Confessions* de saint Augustin, un verset de l'*Imitation*, ou encore ce mot de l'abbé Gerbet : « Pour moi, je prête l'oreille aux sons que rendent les âmes saintes avec plus de respect qu'à la voix du génie », un tel livre pouvait-il ne laisser aucune trace dans la vie de celui qui l'avait conçu? Et n'était-il pas naturel que le poète vieilli éprouvât, au souvenir de ces pages tout imprégnées d'une sève qui ne circulait plus dans ses veines, quelque regret dont il lui plaisait de retrouver l'écho chez les fidèles témoins du passé?

*
* *

Sainte-Beuve passa les journées troublées de juillet 1830 chez son ami Ulrich Güttinguer, à Honfleur. Lorsqu'il revint à Paris — trop tard à son gré, car, dit-il, « son lot était de mourir d'une balle honorablement » — il trouva l'ancienne rédaction du *Globe* dispersée aux quatre coins des ministères et des assemblées publiques.

---

1. Préface des *Consolations*.

Cette désertion en masse et les intrigues qui en furent ou la suite ou le prélude ne pouvaient manquer de provoquer en lui quelque amertume. « Dubois s'est mal conduit, écrit-il[1] peu après son retour, et tous ont voulu éliminer du journal le brave Leroux qui tient bon, et à qui je prête ma plume depuis ce temps. Je ne sais jusqu'à quand cet état provisoire durera pour le journal et pour nous. » Et la lettre se termine par ce conseil un peu mélancolique : « Adieu, mon cher Pavie, travaillez, pensez, poétisez, quand la verve vous presse. Soyez toujours bon, pieux, enthousiaste des belles choses et indulgent pour votre ami Sainte-Beuve[2]. »

L'état provisoire dura plus peut-être que Sainte-Beuve ne l'avait prévu. *Le Globe* passe aux mains du P. Enfantin, devient le *Journal de la religion saint-simonienne*. Le futur auteur de *Port-Royal* reste à son poste, « jetant » pendant des mois « de l'âpre et sombre doctrine ».

J'ai enfin mis dimanche la main sur Sainte-Beuve, écrit Victor Pavie[3], et nous avons dîné ensemble. Il est d'une tristesse navrante, il m'a conté des choses qui

1. Lettre du 17 septembre 1830 à Victor Pavie. Fragment *inédit*.

2. *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires*.

3. Lettre à son père, 28 décembre 1830 (*inédite*).

m'ont fait bien de la peine. Il flotte entre le saint-simonisme et le catholicisme, et finira par endosser l'une ou l'autre de ces deux soutanes. Malheureusement, il n'y a guère d'équilibre pour lui au milieu de ces deux chances...

Mais ce voyage en terre saint-simonienne ne fut guère qu'une excursion. Autrement puissante et durable devait être sur cette âme de cire l'empreinte marquée par celui que ses disciples appelaient M. Féli. Il ne collabora sans doute jamais à *l'Avenir*, il n'alla jamais respirer l'atmosphère séductrice de la Chesnaye. Mais il lui suffit de quelques rencontres, il lui suffit d'entendre, à Juilly, entre Lacordaire et l'abbé Gerbet, cette voix qu'on a peine à se figurer enchanteresse, et qui pourtant l'était, pour tomber sous le charme. Il s'éprit, comme tant d'autres, de cette doctrine qui prétendait résoudre par l'amour les plus graves problèmes sociaux, placer, comme une digue entre les courants ennemis les plus violents, un Évangile rajeuni; il s'éprit, lui aussi, de ce Christ humanitaire, et peut-être trop humain, que David d'Angers représentait penché sur le globe terrestre pour écrire avec son sang la formule enivrante et décevante : Liberté, Égalité, Fraternité. Ses yeux suivent sans cesse les moindres mouvements de ce groupe auquel on sent

bien, en dépit de quelques critiques, que son cœur est attaché. Il n'est pas une lettre de cette époque adressée à son ami angevin qui ne renferme quelque allusion.

« Paris, 27 octobre 1831[1].

Mon cher Pavie,

J'ai attendu à vous écrire, voulant choisir une bonne passe, afin d'être calme et joyeux, mais il me faudrait trop longtemps tarder... Rien de bien nouveau ici. Hugo n'y est pas, et revient seulement lundi prochain, ce qui ne l'empêche pas de venir quelquefois un jour ou deux pour ses affaires. Je ne sais s'il a un nouvel ouvrage en train. Il est agité et préoccupé, peut-être à cause de ses procès. Lamartine va, je crois, décidément en Orient. Chateaubriand passe ici l'hiver et ne peut tenir davantage à bouder Paris contre son cœur. Le *Charles VII* de Dumas a réussi. Je ne l'ai pas vu encore. Il y a de grandes imitations de Hugo dans le style, mais toute l'entente de scène que possède Dumas. — Vous me demandez ce que je fais : matériellement parlant, peu. Ce roman que je dois faire et devant lequel je recule toujours n'est réellement pas commencé. Plus je suis apte désormais à écrire un roman, plus je redoute de l'aborder, parce que j'ai peur de le trop exprimer, et qu'il y a des gens qui épieraient jusqu'au moindre mot d'un roman de cœur écrit par moi. Ceci, mon ami, est une difficulté énorme. — Et puis j'aime mieux ne jeter les sentiments qui m'oppressent

1. Lettre *inédite*.

que dans des vers rares, sans suite, qui ne verront jamais le jour qu'en cas d'une catastrophe dont ils seraient l'apologie éplorée. J'en ai fait quelques-uns, j'en ai commencé des morceaux assez longs, c'est là ma secrète et intime pensée littéraire ; quant au reste, je ne m'occupe que des 250 francs qu'il me faut gagner de temps en temps, et que je tâche de mériter dans le meilleur style et avec les meilleures idées possibles. Je me suis laissé entraîner l'autre jour par Magnin chez Carrel, du *National*, et j'ai promis quelques articles : mais ce sera de bien loin en bien loin, et je ne pourrais pas, quand je le voudrais, me laisser reprendre par ce courant. — Vous ne pouvez pas vous faire d'idée combien, avec ma rêverie, quelque bout d'écriture, et quelques livres que je lis, mon temps est tout entier occupé et ma vie s'écoule à torrents. — Je voudrais que *l'Avenir* fût fait un peu autrement. Tel qu'il est, il n'est pas de ce monde, il frappe à faux, il gâte d'admirables élans par une exagération ingénue qui doit faire sourire les incrédules et les indifférents. C'est bon et beau comme protestation. C'est mal comme résultat, c'est puéril en tant que journal pratique par l'absence d'opinion sur toutes les questions vitales de paix et de guerre, d'impôt, etc. — Je vous suis tendrement reconnaissant, mon cher Pavie, de tout ce que vous me dites de votre amitié pour moi, mais je ne veux pas que l'effet de mes lettres ni de mes relations soit de vous dégoûter des autres : cela n'est pas sage...

... Il faut nous aimer mieux qu'aucuns, et vivre ensuite, et ne pas trop prendre en pitié ces banalités qui contiennent peut-être, à ceux qui les savent, des

secrets inouïs. L'effet légitime de l'expérience n'est pas seulement de guérir des illusions riantes, il consiste aussi à ne pas trop mépriser les apparences médiocres.

Mais attends, l'âge enlève
L'ivresse et le dégoût,

dit Lamartine. Ce n'est pas une morte indifférence, comme chez la plupart des hommes, que cette expérience produira chez vous, chrétien et homme de vie : c'est un sentiment du néant des choses par le fond et de leur infinie variété à quelques lignes de la surface, variété qui se ressemble assez, après tout, pour qu'on supporte fort également les différences de lieu et de temps, soutenu qu'on est par une foi supérieure et essentielle. Mais je crois vous apprendre ces choses, à vous qui les sentez mieux que moi.

Adieu, mes amitiés à tous nos amis d'Angers. A vous de cœur.

SAINTE-BEUVE.

Chacune des lettres de cette année et des années suivantes a son mot sur *l'Avenir*.

... M. de Lamennais [1] est venu ici passer quelques jours, je l'y ai vu ; il est admirable d'élévation et d'ardeur d'esprit, mais, hors lui et l'abbé Gerbet, son entourage est peu de chose... Les affaires pécuniaires de l'abbé de Lamennais sont toujours mauvaises, et il porte cela avec un courage chrétien...

... L'abbé de Lamennais [2] est ici. Il y a eu, dans

1. *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires.*
2. *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires.*

l'Avenir d'il y a sept ou huit jours, un bel article de Montalembert sur Novalis...

13 novembre 1831.

... *L'Avenir* [1] va cesser de paraître : les évêques empêchent leurs curés de lire et de s'abonner. M. de Lamennais part pour Rome avec Lacordaire et Montalembert, pour tâcher que le Pape s'explique, et pouvoir reprendre ensuite. Il est admirable de résolution et de résignation à la fois. Il voulait m'emmener avec lui. Hélas ! pourquoi ? Rome n'est plus dans Rome, et je ne m'écrierai jamais : *Italiam !* L'abbé Gerbet a publié un livre excellent et grand : *les Controverses chrétiennes*. Mais vous savez cela...

23 août 1832 [2].

... Tout ce qu'il y a de Lamennais est dispersé. M. de Lamennais rejoint la Belgique par l'Allemagne et Munich, où il verra Baader. M. Gerbet est à Bruxelles. M. Lacordaire est revenu de la campagne ici : j'espère qu'ils se rallieront cet hiver...

15 juillet 1833 [3].

Lacordaire a eu peu de succès réellement à Saint-Roch, quoique la première partie du sermon m'ait paru belle, mais il a manqué la dernière moitié : il était mal à l'aise. Le sujet était l'*Invention de la vraie Croix*, et Lerminier était dans les auditeurs. Il paraît, d'après ce que m'a dit M. Le Prévost, qu'il a pris une éclatante revanche au collège Stanislas, en prêchant sur l'Église...

---

1. *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires.*
2. *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires.*
3. *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires.*

P.-S. — L'abbé Gerbet est ici pour deux ou trois mois. Il va continuer d'exposer ses conférences. M. de Lamennais va bien.

Décembre 1836 [1].

... J'ai dîné l'autre jour chez M. Janvier avec MM. de Lamennais et Gerbet, c'est vous dire qu'ils sont ici...

Sainte-Beuve allant au sermon à Saint-Roch : qu'aurait pensé de ce Sainte-Beuve le prince Jérôme ? Qu'aurait-il dit de ce jugement sur Lamennais après la rupture avec Rome, que je trouve dans une lettre du 26 septembre 1835 [2] ?

... [Mme Sand et Lamennais sont] les dieux à la mode, les rois de la popularité. Un beau jour, le public, les loges, le parterre, tout ce qu'il y a de belles dames et de brutes énergiques se mettront à crier au beau milieu du drame qui se joue, et dont nous ferons tous partie, au beau milieu de cette tragico-comico farce sociale qui est *Robert Macaire* en grand, et les deux grands acteurs à la mode se présenteront par la main avec de profonds saluts, elle, en cheveux couronnés d'élégantes fleurs de bruyère écloses sous l'aiguille de Geneviève ; lui en redingote grise, seul débris de sa défroque de curé, et ils salueront, la main sur le cœur, cette foule hurlante et délirante, qui leur criera : *bis, ter, et allez de plus fort en plus fort !* Ils doivent pourtant être un peu tristes

1. *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires.*
2. *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires.*

pour le quart d'heure, surtout lui : les succès du grand agitateur O'Connel doivent l'empêcher de dormir et troubler ces ombrages de sa Chesnaye, que la paix de Dieu habiterait s'il était resté fidèle à la pensée intérieure. Oh ! que je hais ces rôles d'agitateur, de tragédien, de gladiateur, comme vous voudrez les appeler ! Elle, du moins, elle est cantatrice, et elle chante, c'est bien : mais vous, prêtre, mais vous, sage, qu'êtes-vous devenu ? C'est que vous n'étiez, au fond, ni prêtre, ni sage ! C'est que vous n'étiez qu'un artiste admirable, mais ambulant aussi : c'est que, si vous avez l'avantage, comme talent, de ne pas vieillir, vous avez l'inconvénient, comme esprit, de ne pas mûrir...

Il sait bien, lui, dont la foi chancelle, quelle paix réside en l'âme de ceux qui sont restés fidèles à la pensée intérieure. « Ils ont les saints mystères », comme il le dit à son ami angevin, dans une de ces formules religieuses qui se glissent souvent sous sa plume et sentent l'homme d'Église qu'il aurait été sans doute, disait-il parfois, en un autre siècle. Pour qui se rappelle *Volupté* et tant de pages où sont exposés, avec une précision que donne seule l'expérience, les effets du repentir, la douceur calmante du recueillement religieux, et la puissance de la foi sur une âme agitée par le doute et les remords, cette explosion d'austérité n'a rien qui surprenne. Port-Royal a déjà fasciné ce cœur « toujours repris, toujours flottant » qui,

s'il ne vient plus jusqu'au pied de l'autel, demeure toujours non loin de lui, à faible distance.

Adorant du dehors l'éclat du sanctuaire.

Des trésors qu'elle laisse fuir, cette âme connaît le prix, et ne songe point sans regrets qu'elle aurait pu, comme d'autres mieux avisés, les garder.

Août 1835 [1].

... L'état de mon âme, sans être malheureux est fort vague, loin du rocher, à la merci de chaque flot, selon le rayon ou la pluie qui se succèdent, éternelle et fatale mobilité qui se perpétue sous l'âge déjà mûr, qui se joue en oscillant (comme ces reflets dérisoires que les enfants jettent aux passants) sur un front déjà chauve.

Août 1835, ce vendredi [2].

Mon cher Pavie,

J'ai bien songé à vous écrire depuis que je suis arrivé ici, c'est-à-dire depuis dimanche. Les jours plus qu'agréables et véritablement heureux que j'ai passés près de vous et de votre famille me poursuivent d'un long souvenir. En vous quittant, nous nous sommes entretenus de vous jusqu'à Tours, car la nuit était bien belle. La lune, que je n'ai jamais vue si pure et si pleine, éclairait toute la Loire et nous n'avons presque cessé de jaser. Il était temps toutefois d'arriver à Tours : la chaleur augmentait, nous étions pressés énormément et

1. *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires.*

2. Lettre *inédite.*

fort las. M. Foucher et Mme Hugo [1] sont partis une demi-heure après leur arrivée à Tours, pour Blois, et moi, une heure après, pour Paris par Chartres. J'ai eu le temps, dans l'intervalle, de visiter la belle cathédrale de Tours, Saint-Gatien, je crois. Quant aux autres voyageurs, après une nuit passée à Blois, ils sont revenus lundi à Paris, et nous devons tous dîner samedi, demain, au conseil de guerre, chez Mme Asseline. Il y sera bu, je vous assure, à vos santés, et votre nom devra résonner de loin à vos oreilles. Je suis en train de me remettre au travail et d'apaiser les pensées voyageuses et poétiques que mon séjour là-bas avait suscitées. J'ai un mémoire à faire sur l'étude de la littérature trouvère que M. Guizot m'a demandé, et qui doit être achevé d'ici au premier janvier. Cela ajournera un peu l'exécution de Port-Royal. Quant aux vers, je tâcherai d'en glisser quelques-uns, chemin faisant, le dimanche. J'ai vu de Vigny depuis mon retour. Il y avait chez lui *cénacle*, Brizeux, Léon de Mailly, Chaudesaigues, petit nouveau poète, Chevalier, *idem*. — De Vigny achève enfin un livre de souvenirs militaires et mousquetaires tant promis. Adieu, cher Pavie, soyez heureux, présentez mes respectueux hommages à Mme Pavie, à votre excellent père, en le remerciant de toutes les bontés qu'il a eues pour moi. Mille amitiés à Théodore et à M. Salio. Dites à Théodore que j'espère que sa lettre a fait effet, et que j'ai promesse que son article va passer.

Encore mille amitiés et reconnaissance. Donnez-moi de vos nouvelles.

SAINTE-BEUVE.

1. Mme Hugo, accompagnée de son père, avait assisté, comme Sainte-Beuve, au mariage de Victor Pavie, en Anjou.

M. et Mme Ladame n'ont cessé de me faire des questions sur vous, sur Mme Pavie, sur toutes choses, et ils sont on ne peut plus satisfaits de toutes mes réponses.

Le 20 septembre 1837, Sainte-Beuve écrivait, au retour de Lausanne :

Mon cher Pavie, j'ai bien tardé à répondre à votre bonne lettre, et elle-même m'est arrivée assez tard, ne m'ayant pas atteint dans mes courses et décampements successifs. J'ai vu, en effet, de beaux lieux, le lac de Genève dans ses bords et dans son extrémité du côté du Valais. J'ai demeuré en ce dernier point dix jours, et j'ai vérifié tout ce que vous sentez si bien des peintures d'Oberman. J'ai vu aussi Thoun et son lac, et Brienz, et Lauterbrunnen, et la Jungfrau. J'ai vu encore Lucerne et le lac des Quatre-Cantons, à cette extrémité du Rutli et d'Altorf, ce que j'ai trouvé jusqu'ici de plus sublime. Me voilà à Paris, revenu pour peu, car je compte passer l'hiver à Lausanne (sept mois), y professer Port-Royal, de par l'Académie du lieu, afin d'être plus sûr que mon livre se fera. Ce sont des projets un peu sombres, comme vous voyez, ou du moins sérieux : ils n'attendent plus qu'une décision de là-bas, du Conseil d'État, qui peut m'arriver de jour en jour, et qui me fera repartir dans la quinzaine. Je publie, en attendant, les *Pensées d'août*. C'est dans trois ou quatre jours qu'a lieu la mise en vente. Soyez-y indulgent, et ne pensez pas trop que cela vaut moins que les *Consolations*. Je le sais de reste...

. . . . . .

Pour moi, cher Pavie, j'en viens à prendre la vie point à point, comme une tâche dont l'ensemble effraie.

Je vais donc machinalement. Port-Royal est en ce moment le point capital : j'y vais, je m'y veux borner, je m'en veux tirer. Après cela? J'ignore, et l'horizon n'est pas. Voilà les seules sécheresses que j'ai à répondre à vos bonnes effusions. J'ai vu Boulay-Paty : j'ai été très content de la fin de sa pièce, de sa Revue fantastique et ossianesque des fantômes de la Grande Armée. En somme, il a mérité le prix bien mieux que l'autre grand critique, qui n'est pas poète. — Mille amitiés à Théodore. Son voisinage, son trop rare bonjour du dimanche matin me manqueront bien. Mille respects affectueux à votre excellent père, et souvenirs à M. Salio, à Cosnier, à tout ce qui est d'Angers ; ç'a été mes derniers beaux jours. Adieu. Offrez à Mme Pavie mes plus dévoués hommages, et acceptez, cher Pavie, toutes mes tendresses.

Sainte-Beuve.

*
* *

Quelle amère tristesse on devine dans ces sécheresses, dans cette constatation que l'horizon n'est plus ! De l'atmosphère studieuse et recueillie dans laquelle il vit à Lausanne, des bonnes amitiés qui l'entourent et dont il aime les « instincts poétiques réduits au pied de la croix », Sainte-Beuve avoue qu'il ressent des « aspirations heureuses ». Mais il ajoute avec trop de clairvoyance : « Pourquoi ne sont-ce que des aspirations ? » Il y a, dans son existence, trop de vides, que « la littérature, cette

seule et ingrate paternité dont il dispose », ne peut combler. La renommée vient, alors qu'on rêvait la gloire, et la palme que l'on cueille n'est point le laurier poétique que l'on enviait. L'âme est vide d'espoir, la solitude du cœur se fait pesante, et les heureux sont ceux à qui l'on peut demander « de ces bonnes paroles de foi qu'on aime à trouver comme consolation au cœur des amis, même quand on n'en a pour soi que le désir et le regret [1] », ou ceux à qui l'on peut dire : « Vivez, cher ami, sous votre treille des Rangeardières, à l'ombre du mur de votre chaste maison de la rue Saint-Laud, dans le parterre de votre réséda domestique et l'adoration du Dieu des pères et des enfants : s'il y a vie, ce n'est que là [2] ». Les plaies s'avivent, à mesure que les années s'écoulent, et, parfois, le fiel déborde.

19 août 1845.

Cher Pavie, merci de votre bon et cordial souvenir. Il est vrai que je travaille pour m'étourdir. Mes pires moments sont ceux où le cerveau est vacant, où la pensée, n'ayant plus où se prendre, se tourne sur elle-même et se met à se dévorer. Hélas ! la solitude n'est pas bonne, surtout quand il n'y a plus là au dedans des

1. Lettre à M. et Mme Juste Olivier, 1838.

2. *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires.* Lettre de 1839.

pensées d'avenir pour l'animer. Et quel débris que nos souvenirs! Vous m'en touchez quelque chose, mon cher Pavie : je sais à peine plus que vous au sujet de celui autour duquel l'ironie de ma destinée n'a cessé de tourner. Je sais qu'il n'a pas quitté Paris, et qu'il travaille enfermé à je ne sais quelle œuvre dont il espère que l'éclat recouvrira l'autre. Je n'ai eu d'ailleurs aucune nouvelle directe, aucun signal de ce côté. Oui, vous avez raison sur *Apollonius* et *Virgile :* toutes ces gloires sont justes en gros, mais seulement d'une justesse approximative. L'humanité n'y regarde pas de si près. Dans sa course, elle ressemble à un voyageur pressé de partir et qui fourre dans ses malles tout ce qu'il peut, mais la malle est trop petite, et il laisse derrière lui bien des choses et sans trop de choix.

Vous faites bien de voyager, mon cher Pavie, d'employer les printemps et les automnes, de fertiliser la maturité de votre vie, et d'ensemencer l'enfance de votre fils. Tout cela est bien, voulu par la nature, et béni par Dieu. C'est notre vie, à nous, qui n'est qu'une excroissance. Nous écrivons, nous ne pensons pas. Nous ne vivons surtout pas. A vous toujours, cher ami, et à M^me^ Pavie, du cœur le plus respectueux.

SAINTE-BEUVE.

Mes respects, s'il vous plaît, à votre excellent père. — Amitiés à Théodore. — Dans la Bibliothèque Charpentier, en fait de traductions grecques, ce qui est de Pierron est bon. *Eschyle*, je crois, etc. — Au moment où j'achève ma lettre, j'apprends un affreux malheur. Le pauvre Labitte, notre collaborateur, notre excellent ami, vient

de mourir subitement, après deux jours de fièvre, en se retournant dans son lit. C'est à n'y pas croire !

Paris, ce 14 février, 1846 [1].

Cher ami,

[Je suis bien en retard : mais les affaires nous gagnent. L'amour, l'amitié, les muses sont comme des fleurs qu'on ne cultive que *tôt* ou *tard*, au matin ou au soir de la vie : le malheureux midi est une heure trop lourde, trop chargée : on est assez heureux de les sauver et de les abriter dans son cœur. Vous y êtes, cher Pavie, vous n'en sortirez jamais, vous et mes meilleurs souvenirs. Vous en êtes, là-bas, dans votre paisible Angers, à l'ombre de votre Saint-Maurice, vous en êtes le gardien et comme le chapelain fidèle.] Réservez-moi le trésor, tout indigne que j'en suis, en ces années du milieu. Nous en causerons un jour en cheveux blancs. C'est le soir et le matin qu'on retrouve la rosée et les larmes. — Je travaille, j'entasse, je ne finis pas. Ces tracas ont du moins pour profit d'empêcher qu'on ne se dévore soi-même. J'ai eu le regret de ne pas voir Oberman mourant : il était depuis quelque temps retiré à Sèvres ou à Saint-Cloud, il y est mort. Sa fille m'a écrit une lettre où elle m'exprime énergiquement l'état de son père dans ses dernières années. Sa vie était en quelque sorte frappée de *stupeur* : une âme entière et tous les organes enchaînés. Les moyens de communication étaient difficiles : il s'en entretenait d'autant plus constamment avec l'*Invisible*. Il y croyait, je ne sais sous

1. Les lignes placées entre [ ] ont été citées par M. René Bazin dans une notice sur Victor Pavie. Le reste de la lettre est *inédit*.

quelle forme, sous aucune, je pense, mais il y croyait. — Vigny a été reçu à l'Académie, en y portant plus de ridicules, de prétention, de fatuité et de sottise, pour tout dire, que vous ne pouvez l'imaginer d'après les récits tous menteurs des journaux qui dénaturent impudemment des faits qui se sont passés devant dix-huit cents personnes, toutes unanimes sur l'ennui, le faux et mille autres choses que les nerfs sentent mieux que les paroles ne les rendent. Depuis lors, il n'a pas voulu remettre les pieds à l'Académie, et il continue de jouer son rôle de comte de Trissotin. — O cénacle, cénacle, que de ruines! — A vous de cœur, cher Pavie, et mille respectueux hommages aux pieds de Mme Pavie.

SAINTE-BEUVE.

Tout n'est pas mort cependant de ce passé que recouvrent tant de ruines, si l'on en juge par les accents que certains deuils cruels arrachent à l'ami des jours anciens.

Paris, 5 mai 1846.

Mon bon et cher Pavie,

Quelle nouvelle m'écrivez-vous là[1] ? Est-il donc vrai que la vie n'est qu'un long et continuel naufrage ? On le dit sans cesse et l'on se trouve étonné chaque fois

1. Lettre *inédite*. Victor Pavie venait de perdre un enfant. Déjà le même malheur l'avait frappé quelques années plus tôt. Sainte-Beuve avait su trouver les paroles qu'il fallait dire à un « père qui croit à la vie prochaine ». Cette lettre est citée tout au long dans *Victor Pavie, sa jeunesse*, etc., ainsi qu'une autre de 1859 sur la mort du père de Victor Pavie, dans laquelle je relève cette phrase : « Pleurez donc, mais pleurez sans amertume, et que les saintes joies et les espérances que la religion donne aux croyants se mêlent pour les tempérer à vos bonnes douleurs ! »

que l'expérience vous le rappelle par des coups imprévus. Vous que je m'accoutumais si bien à me représenter comme heureux, et comme dépositaire du bonheur même de ceux qui n'en ont plus et qui n'en ont saisi que des instants; vous qui suiviez votre sentier fidèle à l'ombre de la haie et en vue de la croix, se peut-il que vous vous trouviez ainsi dépouillé de ce qui fait la fleur et l'espoir de la vie? Mais vous aimez du moins, vous priez, vous êtes riche encore. Les objets de votre amour et de vos pleurs ne sont que transportés, ils ne sauraient vous être ravis. Cher ami, je vous remercie d'avoir pensé à moi dans votre douleur, j'y prends une part aussi profonde que le doit l'ami qui connaît votre cœur. J'offre à Mme Pavie un muet serrement de main. Tout à vous, mon bon Pavie.

SAINTE-BEUVE.

Même à travers les épreuves dont leur vie est semée, les amis restés fidèles au passé ont gardé la meilleure part. Sainte-Beuve le comprend. Les honneurs, la gloire qui est enfin venue, ne l'empêchent point d'envier, peut-être, à de certains moments, le tranquille parfum du « réséda domestique », la treille à l'ombre de laquelle on « adore le Dieu des pères et des enfants ».

Paris, 18 janvier 1847.

Cher Pavie[1],

Votre lettre me fait un vrai plaisir. On aime à

1. Lettre *inédite*.

savoir que les amis tiennent toujours, même de loin, même à travers les distances et les années. Quelques notes connues suffisent pour rendre tout le chant qui est si cher et que, pourtant, l'on ne chante plus. Vous avez tenté, me dites-vous, *de réveiller votre âme antique en lisant Eschyle :* et moi, j'ai tenté, en lisant Théocrite, *de réveiller mon âme pastorale*, cette âme de l'âge d'or que tant de couches d'airain et de plomb recouvrent, et qui est enfouie au fond de notre passé. Que vous dire d'ailleurs du présent ? Nous avons fait manquer l'autre jour l'élection Leclerc : décidément, cet homme est plus universitaire que l'université même : c'est bien *rance*, comme dirait Amyot, pour l'Académie. Bref, sans nous être concertés, Hugo, Vigny, moi, et un ou deux autres, nous avons voté en *blanc*, et même il y a eu une voix qui s'est amusée à écrire successivement les noms de Béranger, d'Alfred de Musset et de Lamennais[1]. Voilà qui prouve, cher Pavie, que toute jeunesse n'est pas morte dans nos cœurs. On va tâcher maintenant que Musset se glisse à travers les deux champions, et *fasse coin* entre deux. On verra au dernier moment s'il en faut absolument passer par le Leclerc, mais au moins ce ne sera pas sans marchander et sans s'assurer une compensation pour la fois suivante. — Vous voyez donc par là que, sans être bien unis, nous ne nous nuisons pas, à l'Académie. Il y a des accords qui subsistent (indépendamment de toute récente relation) entre gens du même âge, du même nid et de la même couvée. On

1. En marge : « Il faut tout dire, c'est moi qui ai écrit Béranger et Musset, mais il y en a eu un autre qui s'est mis en frais, et qui a osé Lamennais. »

sent de même sur une foule de points, quoi qu'on en ait, et il faudrait bien de l'effort pour s'empêcher d'agir dans le même sens. — L'autre jour encore, j'ai dîné chez M. de Salvandy à côté de M. Ingres : je me suis mis du côté de sa *bonne oreille* (il est sourd de l'autre), et je l'ai fait causer durant tout un long dîner ministériel de Rome, de la Grèce, de la peinture d'Apelle et de toutes ces choses dont il parle comme un maître à la fois et comme un enfant. Voilà des nouvelles, cher Pavie : elles répondent à votre Eschyle. Venez-nous avec le printemps, non sans M^me^ Pavie. Venez-nous au complet, *non sine fistula*, comme dit Horace. Que le poète ne vienne jamais sans la muse du cœur et sans l'âme du foyer. A vous.

SAINTE-BEUVE.

Paris, 19 septembre 1847.

Cher ami[1],

J'aurais déjà répondu, si j'avais écouté ma pensée : mais notre plume ne suit plus si aisément qu'autrefois. Vous m'avez écrit de belles choses sur le livre de Lamartine : vos impressions sont celles d'un autre [*illisible*], et s'il avait fait le livre tout à fait au sérieux, votre jugement serait encore un jugement sévère. Qu'est-ce donc, si l'on pense qu'il a écrit pour agir surtout sur le peuple, pour lui montrer une *lanterne magique*, ainsi qu'il me le disait à la veille de la publication ? Il ne faut pas prendre Lamartine à la lettre,

1. Lettre *inédite*.

quand il parle de lui, soit qu'il se diminue, soit qu'il se vante. Pourtant il y a du vrai quand il dit qu'il n'a écrit que dans la vue d'un certain effet. Hélas ! hélas ! cette belle nature s'est corrompue, et il n'est pas pire corruption que celle des mystiques. Lamartine, il faut avoir le courage de le reconnaître, est devenu un charlatan. Il est vrai que c'est un charlatan qui a bu lui-même de sa fiole et qui s'est enivré. — J'ai passé deux mois de cet été à la campagne, cher ami, dans une vraie petite chaumière, mais à quatre minutes d'un beau château[1]. J'étais paysan tous les jours jusqu'à deux heures et ensuite j'allais causer et tâcher d'oublier ce qui s'est enfui. C'est dans ce loisir que j'ai écrit cet article [*illisible*], que vous aurez pu lire. Me voilà comme raccommodé avec la *Revue*. C'est peu glorieux, mais il y a longtemps déjà qu'il a fallu renoncer à la gloire. — Je lis toujours du grec de temps en temps, à petites doses ; ce que j'en veux avoir, ce n'est pas la connaissance, c'est la saveur. A cette fin, quelques pages, une petite idylle, une petite épigramme de temps à autre suffit. Je raffolais l'autre jour d'une petite épigramme de Crinagoras, mais je ne vous l'enverrai pas, elle s'évaporerait, je la garde comme une fleur entre deux feuillets pour vous la montrer à quelque prochain voyage. Nous avons eu ici une inquiétude qui aurait pu être bien sérieuse. M^me^ Hugo, en soignant le second de ses fils malade, a elle-même gagné une fièvre typhoïde, avec laquelle on l'a ramenée à la cam-

1. Le château du Marais, chez la marquise de La Briche, belle-mère du comte Molé.

pagne Heureusement elle est mieux, et, quoique cette maladie soit bien perfide, j'ose espérer qu'elle est comme en convalescence. Adieu, cher ami, aimez-moi toujours. Offrez mes affectueux et respectueux hommages à Mme Pavie, à votre excellent père, et croyez-moi tout à vous de cœur.

SAINTE-BEUVE.

Ne viendrez-vous pas voir les Raphaël qu'on expose à notre Panthéon ? Voilà un beau prétexte.

Paris, 13 mai 1848[1].

Cher Pavie,

Je suis honteusement en retard envers vous, envers votre frère, envers notre pauvre défunt et ses diableries. J'ai été plus occupé que je ne saurais dire de ces candidatures si inaccoutumées pour moi et de tout ce qu'elles entraînent de soins et de visites. Oh ! quel métier d'être éligible et de dépendre des voix mêmes amies ! Si j'y entre une fois, on ne m'y reprendra plus. J'ai eu mes amis Olivier à Paris jusqu'après la réception de votre lettre, de sorte que, même par ce seul obstacle, je n'aurais pu me donner le plaisir et la joie des noces de votre frère. Dites-le-lui bien, avec tous mes regrets et mes vœux pour son bonheur.

[Cher Pavie, la vie, en avançant, sans la famille, sans l'illusion de jeunesse et la folie que se font

1. Les lignes entre [ont été citées dans *Victor Pavie, sa jeunesse*, etc. Le reste est *inédit*.

plusieurs, vue comme elle est et sèchement, devient bien triste et je le sens en plein.

Tous les plaisirs des jours sont en leur matinée,

a dit ce triste Malherbe, qui le savait trop bien. Mille amitiés. Hommages et respects autour de vous, à Mme Pavie, tout particulièrement.

SAINTE-BEUVE.

Paris, ce 4 janvier 1848.

Mon cher Pavie[1],

Je reçois votre savant volume presque comme un sanglant reproche et avec confusion. Si vous étiez garçon, il y a bien longtemps que je vous aurais écrit : Venez dîner ensemble chez Pinson, coudes sur table. Je n'ose plus parler ainsi, et vous dérober pour si peu à la table domestique. Ma vie à moi est de plus en plus envahie et harcelée. J'aimerais autant, par moments, être cheval de fiacre. Je me dis que tout cela est provisoire, et, en attendant, on s'engage de plus en plus. — Le passé m'est cher, mais il ne l'est pas avec douceur. Je suis plutôt tenté de l'ensevelir avec un deuil moral et obstiné, et comme dans un abîme intérieur, sans que jamais il en puisse sortir. Croyez cela, cher Pavie, croyez tout, excepté à l'indifférence de la part de quelqu'un qui apprécie tant et vos talents et votre affection, et ces trésors en vous de délicatesse morale que d'autres, hélas ! ont dissipés. — A vous de

1. Cette lettre *inédite* est adressée, non à Victor Pavie, mais à son frère, Théodore Pavie, qui était, à cette époque, chargé de cours au Collège de France.

tout cœur et de tous mes vœux, et déposez, s'il vous plaît, mes hommages auprès de vous.

SAINTE-BEUVE.

Liège, 1er mai 1849[1].

...Quant à Paris et à la France que j'ai revue il y a quinze jours, à Pâques, j'en juge peu favorablement. Je ne sais de quel ministre éclairé vous voulez me parler. Je vois sous des [*illisible*] plus ou moins agréables, des gens au-dessous de leur tâche, sans vues, soumis à des caprices de partis, de coteries, et se démenant jusqu'à ce que d'autres les remplacent, lesquels sans doute ne vaudront pas mieux. — Cher Pavie, cultivons l'amitié, le souvenir, le silence, c'est de ce côté qu'est pour nous le dernier parfum de poésie. — J'offre mes respects à tous les vôtres, et à Mme Pavie en particulier. — A vous de cœur.

SAINTE-BEUVE.

* * *

Lorsqu'il publia, en 1862, l'édition définitive de ses poésies, Sainte-Beuve consacra à Victor Pavie, à-propos d'une pièce à lui dédiée, cette note, qu'on me permettra peut-être de rappeler ici, bien qu'elle ait été maintes fois citée : « Victor Pavie, d'Angers, un de nos plus jeunes amis du cénacle,

1. Lettre *inédite*.

resté le plus fidèle, en vieillissant, avec nos amitiés, à toutes les admirations, à tous les cultes de notre jeunesse ; quand tous ont changé, le même, conservé, perfectionné, exalté et enthousiaste, toujours la flamme au front, un cœur d'or. A le voir d'ici, à travers notre tourbillon et du milieu de notre dispersion profonde, je le compare à un chapelain pieux qui veille et qui attend ; je l'appelle le gardien de la chapelle ardente de nos souvenirs. » D'après l'accent ému de ces lignes, non moins que d'après le ton des lettres qu'on vient de lire, on devine de quel rayon de printemps s'illuminait la petite maison de la rue du Montparnasse, lorsque s'y trouvaient réunis — trop rarement à leur gré — les deux amis du cénacle. J'imagine l'accueil souriant de Sainte-Beuve, derrière son retranchement de livres et de manuscrits, la bonne causerie, sans amertume ni fiel, digne de celui que les camarades de la pension Blériot nommaient « le mouton ». Suivant sa coutume, Sainte-Beuve interroge plus qu'il ne parle ; il écoute « cette parole ardente qui fait tout de suite éclore l'œuf », comme il se plaît à la définir. On donne au cher passé un regret qui n'est point, quoi qu'on dise, sans douceur, aux soirées de l'hôtel Ladame et de la rue Notre-Dame-des-Champs, aux souvenirs poétiques des belles années.

Et parfois on remonte, au bras de ce compagnon, le « sentier à l'ombre de la haie et en vue de la croix » que lui n'a point quitté. Ici, comme au retour de Lausanne, il faut bien répéter : « Pourquoi ne sont-ce que des aspirations? »

La politique bientôt va prendre les moindres parcelles restées libres de cette vie déjà « envahie et harcelée ». Un regard plus attentivement jeté sur les événements de l'heure présente nous en avertit, dans cette lettre, datée du 19 janvier 1851 :

Mon cher ami [1].

J'ai reçu votre bonne lettre. Je suis si accablé de travail et si attaché à ma rame que je ne puis écrire à mes amis. Vous m'excuserez. J'ai hier seulement pu voir Théodore, mais nous avons causé pour dix. Je l'ai trouvé très en train au travail et en veine excellente. Je l'ai rassuré sur notre situation ici, laquelle pourtant s'aggrave extrêmement, par la note d'hier soir de la Chambre. Ces gens-là jouent à la Révolution en pleine paix. Malgré tout, l'atmosphère n'est pas encore échauffée ni électrique au point d'éclater : c'est bien pour cela qu'ils font les braves. — Adieu, cher Pavie, le travail pour moi est tout, excepté l'oubli de mes amis, et surtout d'un ami tel que vous.

SAINTE-BEUVE.

J'offre mes hommages à M^me^ Pavie, et mes respects à votre excellent père.

1. Lettre *inédite*.

Paris, 10 mai 1852.

Mon cher Pavie,

Ce n'est pas ma faute, croyez-le bien, si je n'ai pas répondu plus tôt à votre si bonne, si triste et si cordiale lettre d'il y a près de deux mois. Mais les semaines se suivent, s'enchaînent, et je suis dans un étau. Vous aurez compris tout cela. Dites bien à Mme Pavie combien je suis entré de loin dans toutes ses peines. Vous avez encore dans la vie ce qui soutient, ce qui console et ce qu'on a droit d'appeler le bonheur. Vous savez de moi par le journal plus que je ne puis vous en dire. Quand il passe tant de choses et tant de train d'idées à la minute dans un cerveau, il n'y a ni place ni temps pour des choses bien différentes. Le cœur se contente de mettre sous clé ses souvenirs et de se dire : *Je les conserve.* Voilà Théodore qui se décide enfin, et avec grande raison, à se mettre en avant pour l'Académie. Quand il en sera, il aura une patrie, et il aura jeté l'ancre. Je ne vous réponds pas sur la demande de Cosnier. Ménage, en tout autre temps, m'eût bien souri : mais ce n'est plus l'heure des *ana* et des *miscellanées*. Excusez-moi auprès de lui. Les éloges de Bernardin de Saint-Pierre vont finir d'être jugés cette semaine ; mais je n'ai pu suivre que très inexactement ces lectures. J'espère que votre ami aura surnagé... Adieu, mon cher Pavie, offrez mes hommages à Mme Pavie et à votre père, et ne vous dites point trop malheureux.

Sainte-Beuve.

Une lassitude de plus en plus grande perce désormais dans chacune des lettres qui continuent

de tenir l'ancien habitué du cénacle au courant des moindres événements littéraires[1]. Aux regrets anciens, des déceptions amères sont venues s'ajouter. L'âme de l'écrivain s'aigrit, sa chronique amicale s'en ressent, et les retours sur le passé deviennent de jour en jour plus mélancoliques.

Paris, 2 septembre 1861.

Mon cher ami[2],

Et d'abord excuses du retard : j'ai été dans mille embarras. Voici (pour commencer par les affaires) la lettre omise de Chapelain pour M. de Lens. Il peut en faire tout l'usage qu'il veut, ainsi que des autres. Elles ne sont bonnes qu'aux travailleurs, qui, s'occupant de points très spéciaux, y trouvent et y donnent de l'intérêt. — J'ai été heureux de vous voir en père de famille, mais primé par un fils parfait et sage, qui a de la prudence pour deux et pour trois. Je vous envie, ou plutôt je vous admire. Ma vie est de plus en plus à vau-l'eau. Je vis décidément comme les militaires. Nous sommes des soldats. Nous mourrons sous le harnois, heureux de n'être pas mis à la retraite. Je fais allusion à ma vie de journaliste, à laquelle je vais m'adonner de nouveau, lâchant le reste par suite de combinaisons qu'il serait trop long d'énumérer et d'expliquer ici. — Je vous serre

1. La plupart des lettres de cette époque ont été insérées dans *Victor Pavie, sa jeunesse*, etc.

2. Lettre *inédite*.

cordialement la main et à votre cher fils, et je mets aux pieds de Mme Pavie mes affectueux hommages.

SAINTE-BEUVE.

Paris, 9 octobre 1863.

Cher ami [1].

Je n'ai pas répondu, mais j'ai senti et tressailli. Nul mieux que vous n'avait pénétré cette fine et fière et ardente nature [2]. Vous me l'avez rendue en quelques traits. Je crois qu'on fera quelque recueil de ses lettres : elles le méritent. Ce serait une occasion naturelle pour moi de parler de lui, en l'abordant par le biais modeste qui me convient. Je tâcherais, en le prenant et l'entamant par un coin, de m'inspirer de toute sa flamme. — Après le passionné, voilà le froid et pâle talent aux veines bleues dans l'albâtre, voilà de Vigny, après Delacroix, qui disparaît. Le connaissiez-vous ? Aviez-vous gardé quelques relations avec lui ? Il avait eu de belles parties, mais il était devenu de plus en plus précieux et concerté en vieillissant. Musset l'appelait « le vieil ange », et il avait raison. Quand on est ange et qu'on en fait profession, il faudrait mourir jeune. — Adieu, cher ami, merci de votre souvenir : gardez-moi cette bonne et chaude amitié.

SAINTE-BEUVE.

Je présente mes hommages à Mme Pavie.

Quand de puissantes amitiés eurent fait entrer

1. Lettre *inédite*.

2. Il s'agit du peintre Eugène Delacroix qui venait de mourir.

au Sénat l'auteur des *Lundis*, vengeant ainsi l'injure faite au professeur du Collège de France, Victor Pavie applaudit de loin à ce nouvel honneur. Il reçut en échange ce simple mot, sur une carte. Nul autre ne saurait mieux clore cette correspondance entamée en des jours lointains, mais dont le souvenir — on le sent bien — est encore singulièrement vivant.

Merci, cher ami. Oui, la vie a des perspectives bizarres, des points de contraste qui jaillissent et s'entrechoquent comme des étincelles. Pour moi, je ferme les yeux, et je ne vois que le jour de votre premier bonheur, et cette table de noces radieuse et calme où j'étais assis. Respects à M^me^ Pavie.

Des *Consolations* aux derniers articles du *Constitutionnel* et aux discours du Sénat, que de chemin parcouru! Et que de contrastes, en effet! Le nouveau dignitaire de l'Empire prévoyait-il déjà jusqu'où l'entraînerait la recherche d'une popularité qui ne valait pas sa gloire? Était-ce cette prévision qui lui faisait fermer les yeux, pour retrouver, dans ses souvenirs d'autrefois, des images plus riantes? « Pauvre ami! Dieu lui avait donné l'âme d'un saint, et le voilà qui meurt comme un réprouvé! » Le témoin du passé pressentait-il, de son côté, la triste fin qui devait arracher ce cri

douloureux à son amitié, trop clairvoyante pour avoir pu se bercer d'une charitable illusion? Je ne sais. Mais quand un homme en possession des honneurs et de la renommée, que lui a valus tout une vie de labeur fertilisée par le talent, affirme ainsi ses préférences pour les jours envolés, à chaque ligne de ces lettres adressées à l'ami qui a gardé « dans la vie ce qui soutient, ce qui console, et ce qu'on a droit d'appeler le bonheur », on devine une tristesse d'autant plus amère que celui qui l'éprouve avait au dedans de lui-même les ressources nécessaires pour y échapper, et que, volontairement, il a laissé trop de « couches d'airain et de plomb » recouvrir son « âme de l'âge d'or » enfouie au fond du passé.

Il en est des richesses morales comme des biens matériels : on souffre d'autant plus d'en être privé que, les ayant tenus dans ses mains, on les a perdus par sa faute. S'il n'est « pire corruption que celle des mystiques », il n'est peut-être pire tristesse que celle d'

Un *mystique* mort jeune à qui l'homme survit.

SAINTE-BEUVE

ET

JOACHIM DU BELLAY

SAINTE-BEUVE ET JOACHIM DU BELLAY

Dès son début dans les lettres, Sainte-Beuve fut attiré par Joachim du Bellay. Il est de ces affinités intellectuelles qui rapprochent les esprits à la distance de plusieurs siècles. On les explique parfois moins facilement qu'on ne les constate. Mais si le critique moderne voulut accorder une place à part au doux Angevin dans son *Tableau de la littérature française au* XVI^e^ *siècle*, en parler avec un enthousiasme quelque peu combatif aux heures du « brillant matin, » y revenir plus tard, dans « l'après-midi de ses pensées » sur un ton plus radouci et plus mesuré, il y a d'autres causes à cette prédilection qu'un attrait purement fortuit.

La tentative faite, en son temps, par la Pléiade

pour rajeunir la littérature nationale, aussi bien dans sa forme que dans ses sources d'inspiration, n'était point sans analogie avec l'effort de l'école romantique. Il y avait plus d'une ressemblance entre la guerre entreprise contre les « rhétoriqueurs » au XVI^e^ siècle, et la campagne soutenue au XIX^e^ contre les classiques. Et parmi ces novateurs que les romantiques saluaient volontiers comme des ancêtres, Du Bellay avait, plus que tout autre, des droits aux sympathies de Sainte-Beuve. Avant l'apparition de *l'Olive*, on comptait à peine en France une douzaine de sonnets. Le sonnet était une rareté, et, à qui en publiait d'un seul coup tout un recueil, Vauquelin de la Fresnaie pouvait dire :

> Ce fut toi, Du Bellay, qui le premier en France
> D'Italie attiras les sonnets amoureux.
> Depuis, y séjournant, d'un goût plus savoureux,
> Le premier tu les as mis hors de leur enfance.

Or, Sainte-Beuve était poète à son « brillant matin »; il l'était encore en son midi; il le fut toujours. Et les « douces amusettes de poète » auxquelles sa muse revenait le plus volontiers, c'étaient précisément les sonnets. N'avait-il pas comme une obligation, comme une sorte de dette contractée envers celui qu'on pourrait appeler le parrain, sinon le père du sonnet français?

Si le poète de *l'Olive* avait des titres à la reconnaissance de Joseph Delorme, l'auteur de la *Défense et illustration de la Langue française* n'avait pas moins de droits à la déférence du critique des *Lundis*.

Les liens créés par l'atavisme sont souvent plus vigoureux que ceux qui naissent de l'hérédité et Sainte-Beuve pouvait, sans ingratitude pour la langue de Voltaire ou celle de Bossuet, saluer comme la véritable aïeule de la sienne cette prose du XVI^e^ siècle, faite d'un métal tout à la fois si malléable et si ferme.

* * *

A ces raisons, qui sont celles de toujours, qui eussent motivé en tous temps, et indépendamment de toute circonstance, l'attrait de Sainte-Beuve pour Du Bellay, d'autres vinrent s'ajouter, qui tiennent moins au penchant littéraire qu'à des sentiments d'ordre plus intime.

Sainte-Beuve écrivait, le 3 septembre 1839, à Victor Pavie :

... On vient de réimprimer à Paris, chez Techener, le *Discours sur la langue de Joachim Dubellay* : Oh! tâchez de faire votre ou plutôt notre Dubellay et d'arracher les documents à ce vieux grimaud. J'en ai parlé à votre père : parlez-lui en à son retour, il saura décou-

vrir le moyen d'arriver à ce savant avare. Je serai à vos ordres pour préface et tout. Dubellay, après Rome vue a plus de sens et de charme pour moi...

Victor Pavie, très épris de sa patrie angevine et de ses gloires, avait songé à publier une édition choisie des œuvres du poète de Liré.

Sainte-Beuve poussait l'attachement à une amitié déjà vieille de douze ans, jusqu'à partager sur plus d'un point ses amours de terroir, et Du Bellay devenait ainsi doublement pour lui « notre Dubellay ».

Et puis il avait vu Rome, il en avait goûté la grandeur, en y mêlant « à tout moment des regrets ». Il s'était « détourné sèchement de la Rome pontificale » comme s'il sentait « pour le moment » que « cela ne lui irait pas ». Mais il avait « lu Raphaël à toutes ses grandes pages », parcouru toutes « les petites églises et les couvents détournés, les basiliques où l'on n'entre qu'en sonnant, en passant par le cloître, et où l'on respire dès l'abord l'odeur du christianisme primitif, parmi des colonnes de jaspe encore et de vert antique, et avec des fenêtres ouvertes sur le grand ciel tout éclairé »[1]. Cette impression moitié décevante, moitié séductrice, le rapprochait encore de

1. Lettre à Victor Pavie du 5 juillet 1839.

Du Bellay qui, « tout en maudissant Rome et en ayant l'air de l'avoir prise en grippe, s'y attachait, s'y enracinait insensiblement, selon l'habitude de ceux qui n'y veulent que passer et qui s'y trouvent retenus »[1].

A son retour de Lausanne, en octobre 1839, Sainte-Beuve était prêt, — au moins d'intention, — à tenir la promesse spontanément faite d'écrire une préface pour l'édition projetée.

Cher Pavie[2].

J'ai bien tardé à répondre à chacune de vos demandes. J'ai été dans un vrai torrent d'occupations. Oui, nous ferons le Du Bellay. Remerciez bien M. Blordier des renseignements qu'il a bien voulu coordonner et dont je ferai mon profit. Tâchez à tout prix (même en le cajolant) d'obtenir de M. Grille ses paperasses : qu'il soit tranquille, nous le citerons avec honneur.

Il ne faut pas, selon moi, tout imprimer : je suis de l'avis de M. Pavie le père de Victor Pavie sur le format : in-8°, comme mon *Ronsard*, dans le temps. Cela fera un pendant. Il faudra faire un bon choix. L'illustration, un bon choix et mon introduction feront un honnête volume in-8°.

Quant au reste, cher ami, au choix d'un intermédiaire pour éditeur, je n'ai aucun avis là-dessus. Faites

1. *Tableau de la poésie française au XVIe siècle.*

2. Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie, du 17 octobre 1839 (*inédite*).

ce qui vous convient. Imprimez et publiez là-bas, déposez ici chez Techener. Ne comptez sur aucun profit : espérons que vous ne perdrez pas. Voilà toute la perspective comme je la vois à votre publication patriotique. Je serais trop heureux d'en être pour vouloir rien autre chose.

Étant plus occupé que je ne puis dire, j'attendrai, pour m'occuper de rien, que j'aie tout ce qu'on peut espérer de M. Grille. Alors, nous verrons à nous mettre au travail. Je fais toujours les choses au dernier moment, mais j'y mets tout mon feu.

Merci du volume de Théodore, qui m'est arrivé à mon grand plaisir.

Serrez pour moi la main à votre excellent père, offrez tous mes hommages à Mme Pavie et au petit génie du foyer ; a-t-on des nouvelles de Théodore ?

De cœur.

SAINTE-BEUVE.

Un mot dès que M. Grille aura parlé.

Ce M. Grille, dont il s'agit d' « obtenir les paperasses », est celui que la lettre de Sainte-Beuve citée plus haut traitait irrévérencieusement de « vieux grimaud » et de « savant avare ». Antiquaire érudit et collectionneur passionné, il avait fait de sa maison l'asile d'innombrables richesses d'art ou d'histoire dédaignées par leurs indifférents détenteurs. Mais ne pénétrait pas qui voulait dans le sanctuaire, et surtout n'usait pas qui voulait des trésors entassés. Les visiteurs désin-

téressés qui se présentaient en curieux ou en admirateurs étaient, d'ordinaire, les bienvenus : les chercheurs de documents étaient reçus avec la plus extrême méfiance, et fort souvent éconduits. M. Grille « n'avait qu'un défaut, c'était un resserrement singulier à l'endroit des communications historiques. On parlait de ses manuscrits et de ses textes comme de choses merveilleuses, entrevues par la serrure d'une porte dont nul que lui n'avait la clef[1] ».

Ni les cajoleries, ni la perspective d'être « cité avec honneur », ni le souci de la gloire de Du Bellay ne purent le fléchir. La seule ressource qui restât aux éditeurs était de rire de leur déconvenue.

Mon cher Pavie[2],

Tout cela est bien plaisant, en effet, et si nous ne faisons pas un jour une *nouvelle* de notre archiviste, je crois que nous n'en ferons rien du tout. L'accroc ne doit pas nous empêcher d'aller ; mais, pour l'édition au point de vue angevin, il y aura bien des lacunes. Il faudrait des notes à propos des amis à qui Du Bellay adresse ses sonnets. Enfin, tâchons de nous en tirer avec convenance et soin. Je vais relire mon Du Bellay. Il y a tant de mauvais vers et ennuyeux, que je crois qu'on pourra

1. Victor Pavie : *Les Revenants*.

2. Lettre de décembre 1839 *(inédite)*.

mettre la prose : c'est ce qu'il a fait de mieux, excepté quelques petites pièces. Soyons *très sévères* dans le choix des vers, et puisque l'édition ne sera pas complète, qu'elle soit au moins choisie. Relisez vous-même et notez au crayon ce qui vous paraîtra bon et digne d'accueil. Ma notice sera médiocrement érudite, mais j'y mêlerai des considérations neuves sur le rapport de plus en plus frappant entre cette tentative poétique de Ronsard et Du Bellay et la nôtre, hélas ! déjà presque aussi avortée. Relisez donc, cher ami, et, avec votre tact poétique, démêlez, et moi de mon côté ; mais, dussiez-vous ne mettre que trente sonnets ou petites pièces autour de sa belle prose, soyons sévères et faisons-lui honneur en évitant d'ennuyer ceux qui ne le liront que là.

On pourrait analyser dans le courant, par de petites notes ou arguments, ce qu'on ne mettrait pas en entier.

Mille souhaits lointains au mage d'Orient : à vous, mille souhaits au coin du feu et autour du berceau qu'a déjà quitté l'enfant. Respects à votre digne père et à votre chère compagne.

De cœur, cher Pavie.

SAINTE-BEUVE.

Pour répondre maintenant aux questions plus générales, je ne sais rien d'Hugo, que sa tentative à l'Académie. Cela a dû l'occuper, comme tout ce qui l'occupe, c'est-à-dire tout entier. Rien du reste : Lamennais toujours souffrant et pamphlétaire. Lamartine toujours publiciste et député. George Sand philosophe et....

Châteaubriand de plus en plus auguste et demi-dieu, moi rien du tout que votre ami.

On le voit — et Sainte-Beuve ne se fera pas faute de le faire remarquer dans sa notice, — ce n'est plus l'enthousiasme presque sans restrictions manifesté dans le *Tableau de la poésie française au XVI^e^ siècle*. Il s'agit avant tout de faire un choix sévère, car il y a « beaucoup de mauvais vers et ennuyeux ». L'affection du critique pour le vieux poète, restée entière, s'est modifiée à mesure que sa méthode évoluait, que la part était faite plus restreinte au sentiment, plus large à l'érudition. Des considérations, des rapprochements qui ne pouvaient venir à l'esprit, alors que l'on était en pleine bataille, se font jour et s'imposent, la lutte une fois apaisée.

Sainte-Beuve n'écrira point sa notice dans son cabinet de la Bibliothèque Mazarine, où l'on vient de l'installer, comme il l'eût fait dans sa petite chambre de la rue Notre-Dame-des-Champs ou de l'hôtel Ladame.

Cher Pavie [1],

J'ai déjà amassé bien des notes pour la notice sur Du Bellay. Je la ferai bientôt et même tout de suite, car je me sens en train. Quant au corps de l'édition, c'est à

1. Lettre du 21 septembre 1840 *(inédite)*.

vous de tout faire et de décider : votre goût décidera en se combinant avec les convenances du volume. Ainsi vous pourriez commencer votre impression du texte, en choisissant surtout une bonne édition, et en ayant sous les yeux une couple d'éditions, pour collationner au besoin. Du Bellay a fait beaucoup de vers latins et curieux, que j'ai. De plus j'ai de lui une grande Vie manuscrite de Colletet. Mon dossier va être complet. L'air de la Mazarine m'inspire.

Je vous demanderai peut-être, quand la notice sera faite, de l'insérer dans la *Revue des Deux Mondes*, en indiquant et annonçant votre publication. Commencez donc, cher Pavie, et avant un mois, j'espère que je serai prêt.

Faites le moins de notes possible, soyez aussi sobre que possible de tout, excepté des bons vers de Du Bellay. Un joli choix de lui qu'on lira, ce sera beaucoup.

Mille hommages à Mme Pavie, à votre excellent père. Je suis moins heureux au fond que je n'en ai l'air ; aussi je vous parle peu de moi.

A vous de cœur.

SAINTE-BEUVE.

Souvenirs à Théodore. Ma notice aura une pagination à part. Ainsi vous pouvez commencer : Au lecteur. Description de la Corne d'abondance, et toute votre liste.

Cher Pavie[1].

Encore moi, je fais ma notice et j'ai assez de drôleries nouvelles. Pour votre choix de Du Bellay, je voudrais

1. Lettre de septembre 1840 (*inédite*).

pourtant encore que vous eussiez sous les yeux le choix déjà fait, et assez bien, dans le recueil intitulé *Almanach poétique ou Almanach des Muses depuis l'origine de la poésie française* (Paris 1878) au tome IV, p. 41-204. Vous trouverez ce recueil assez aisément (il y a en tout une quarantaine de volumes in-12) soit à la Bibliothèque d'Angers, soit chez quelque bibliophile de chez vous.

Je voudrais que vous eussiez aussi sous les yeux le choix fait (par Fontenelle) dans le tome I du *Recueil des plus belles pièces des poètes français depuis Villon jusqu'à Ronsard* (Paris 1752). Il y a six petits volumes à ce recueil assez connu.

Ces choix déjà faits, quand ils l'ont bien été, aident toujours, et ils empêchent d'omettre quelques jolis vers qui autrement pourraient échapper. Je vous les indique au surplus par excès de précaution, et au cas où vous pourriez les avoir sous votre main : autrement, en lisant bien notre Du Bellay, vous vous en passerez !

Hommages à Madame Pavie, respect à votre excellent père, et tout à vous, cher Pavie,

SAINTE-BEUVE.

Mon cher ami [1].

J'achève mon Du Bellay demain ou après-demain. Voici ce que je voudrais : que vous me permissiez de l'essayer dans la *Revue des Deux Mondes;* j'indique en commençant que votre choix de Du Bellay est *sous presse* et que c'est à ce propos que mon travail est fait. Nous gagnerions à cette publication première de nous

1. Lettre du 3 octobre 1840 *inédite*.

bien entendre sur notre poète. Vous y verriez mes classifications, mes indications, et en tireriez le parti que vous voudriez pour le choix.

Et puis, si je me suis trop émancipé sur Rome (quoique j'aie pris garde), vous me le diriez.

La *douceur angevine*, dans ce joli sonnet, est-ce une locution du pays. Qu'est-ce que cette douceur? Cela tient-il à l'air qu'on respire, à l'accent? Donnez-moi votre sens, *et un peu vite*, s'il vous plaît.

Hommages à Mme Pavie, respects à votre excellent père.

A vous de cœur.

SAINTE-BEUVE.

L'éditeur ne pouvait refuser son assentiment, et l'article parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1840. Quant à son sens sur la *douceur angevine*, Sainte-Beuve l'a transmis à ses lecteurs dans la note suivante : « La locution de *douceur angevine*, qui termine le mémorable sonnet, peut paraître réclamer un petit commentaire quant à l'acception précise. J'interroge dans le pays et on me répond : Ce n'est point une locution proverbiale, ou du moins ce n'en est plus une: mais indépendamment de l'idée naturelle et générale *(dulces Argos)* qu'un lecteur pur et simple pourrait se contenter d'y trouver, cette expression n'est pas tout à fait dénuée d'une valeur relative et locale. Il existe, en effet, sur le compte des

Angevins une tradition de *facilité* puisée dans l'abondance de tous les biens de cette vie, dans la suavité de l'air et du sol. Le caractère du bon roi René en donne l'idée. *Andegavi molles*, disait le Romain. »

A mon tour, j'interroge, et l'on me répond, en relevant le caractère apocryphe du prétendu dicton latin : *Andegavi molles*, ainsi dit-on auraient été baptisés les Angevins par certain auteur dont personne, jusqu'à ce jour, n'a su dire le nom, ni découvrir l'œuvre. L'épithète serait assez exacte, à condition qu'on s'abstienne de la traduire, pour lui laisser le sens latin, complexe et large, qu'un équivalent français, tout seul, ne peut rendre. Souplesse et agilité de l'esprit, aptitude à garder la trace des impressions reçues, mélange harmonieusement équilibré d'activité et de nonchalance, prédisposition à aimer tout ce qui charme et enchante, tout ce qui rend la vie agréable et riante, telle est peut-être l'interprétation qu'on pourrait donner de ce dicton anonyme, le combinant en une paraphrase plus flatteuse que ne serait la traduction littérale, avec la « douceur angevine » chantée par Du Bellay. Quant à substituer simplement à l'adjectif latin le vocable français calqué sur lui, ne serait-ce pas commettre un contre-sens historique, qui ferait

tressaillir de colère, au fond de leur tombe, les ossements des Dumnacus, des Foulque Nerra, des Saint-Offange, des Cathelineau et des Bonchamp.

La notice est faite : elle paraîtra dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1840.

Cher Pavie [1],

Je m'empresse de vous récrire pour la question d'insertion. En effet, je comptais que l'article passerait le 15 : il est terminé, à moitié imprimé, et c'est jusqu'à présent, dans la disette d'été, le *seul* article qu'ait Buloz pour le 15. Je lui en avais promis un pour cette date, et tenant à faire Du Bellay, j'avais poussé et donné le pas à celui-ci. Il m'est impossible, à cette date avancée, d'en substituer un autre pour le 15, et, à moins qu'il ne puisse s'en passer (ce que je lui ai déjà dit hier soir) il lui serait très contrariant de n'avoir rien de moi dans son numéro. La disette d'articles (surtout littéraires) est au delà de ce que vous pouvez imaginer, avec le personnel en apparence nombreux de la Revue. Quant à l'influence qu'aurait cette insertion quinze jours plus tôt, souffrez que (virginité à part, et dans nos idées d'ici) je vous dise que, loin d'y voir inconvénient, je n'y vois qu'une manière de prospectus non volant, et une promesse, ou mieux une garantie pour l'édition que les annonces de simples prospectus n'ont pas. Je doute pourtant que dans l'état des affaires, et à la veille de la

1. Lettre du 8 octobre 1840 *inédite*.

guerre (trop inévitable, je le crains) vous trouviez un libraire de Paris autrement que pour une association nominale au frontispice.

Dans tous les cas, l'article de la Revue y aiderait plutôt. Reste Angers : mais ne pourriez-vous, tout en émettant quelques prospectus chez les citadins casaniers, distribuer la suite aux arrivants quinze jours plus tard ?

L'article de la Revue ne leur serait pas encore tombé entre les mains : il leur arriverait tout au plus en même temps que le prospectus qui pourrait, sans mentir (étant fait dès à présent) ne parler du travail que sous forme de promesse. En un mot, deux prospectus au lieu d'un, voilà tout ce que je vous propose.

Mille grâces pour la douceur angevine ; j'en profite pour illustrer mon commentaire.

A vous, à votre excellent père, à l'absent et à vos espérances. Je présente mes hommages à M^me^ Pavie.

SAINTE-BEUVE

La notice parue, Sainte-Beuve n'estima point que son rôle fût terminé.

Elle devait être réimprimée en d'autres caractères pour paraître en tête du volume que préparait Victor Pavie. On pouvait se permettre, dans ce nouveau texte, en ce qui touchait la disposition typographique, l'orthographe même, certaines recherches d'archaïsme qui n'eussent point été de mise dans la sévère maison Buloz. Au reste, Sainte-Beuve ne songe point seulement à sa notice préface.

L'édition elle-même lui tient à cœur. De loin il couve amoureusement le livre qui va sortir des presses de celui qu'il appelle son « cher Henri Estienne ». Aussi ne ménage-t-il ni les recommandations ni les conseils.

Voici, mon cher Pavi [1], le numéro de la Revue avec l'article pour être imprimé. Tout bien considéré, je le laisse tel sans l'augmenter de notes assez futiles qui l'appesantiraient. Vous aurez à voir s'il est bon de changer l'orthographe dans les citations que je fais. Je m'y suis borné aux *o*. L'orthographe est très variable au XVI^e^ siècle, elle change d'une édition à l'autre, elle n'est pas la même en 1549 et en 1560. Il serait donc possible de maintenir cette orthographe suffisante dans les citations qui sont *au sein* de l'article, et qui prennent plus ou moins le reflet des bords.

Si vous jugez convenable pourtant *d'envieillir* cette orthographe, veuillez le faire tout d'abord, afin que je puisse juger sur l'épreuve si cela va.

Envoyez-moi l'épreuve, je vous en prie, après qu'on aura lu en première. L'essentiel est d'éviter les *bourdons*. Prenez-y garde dans votre réimpression de *l'Illustration*. Les trois quarts des classiques réimprimés sont pleins de bourdons, parce qu'on ne lit pas l'épreuve, tandis qu'un autre suit exactement sur le vrai texte. Une foule de petits mots sautent, dont on ne s'aperçoit pas. Il n'y a que cette manière (je l'ai éprouvée) d'éviter les bourdons : lire à deux et en suivant mot à mot.

---

1. Lettre de décembre 1840 *inédite*.

Pardon, cher Henri Estienne, de mes avis et scrupules : mais tout se tient. La littérature se perd parce que l'imprimerie elle-même se relâche et *vice versa*.

A vous tous de tout cœur.

SAINTE-BEUVE.

Voici les épreuves[1], mon cher Pavie. Il y a assez de corrections et essentielles. J'aimerais mieux revoir, si c'était possible, et, dans ce cas, il faudrait me renvoyer cette première épreuve pour qu'il me fût plus facile de vérifier. Sinon, il faudrait que vous-même prissiez la peine de bien vérifier, car je ne me fie qu'à l'œil du maître.

Dans les citations latines, on ne met plus (vous le savez) aucun accent : ainsi ne les rétablissez pas.

J'ai trouvé à l'endroit de Rome (page XXI) un mot noté *ingrédients*[2]. Je l'ai pourtant laissé, parce que les phrases qui suivent et qui précèdent en disent beaucoup plus et plus nettement, et parce que ce mot d'*ingrédients*, assez peu noble, rend sourdement ma pensée. J'ai l'air de mal choisir mon terme, et je dis ce que je veux dire. Le mot d'*éléments*, si on le voulait substituer serait lourd, et aurait d'ailleurs besoin d'être accompagné d'une épithète qualificative, qui en dirait plus que mes *ingrédients*. Voyez, du reste, si cela vous choque absolument trop, et dites-le-moi.

---

1. Lettre de janvier 1841 *inédite*.

2. Le passage auquel il est fait allusion ici est le passage suivant de la notice : « La Rome des Borgia, des Médicis et des Farnèse avait accumulé toutes sortes d'ingrédients qui ne faisaient que continuer leur jeu avec moins de grandeur. »

Enfin tout est prêt, et le livre pourrait paraître, si des retards d'une autre nature ne venaient encore entraver l'ardeur des éditeurs. Sainte-Beuve a promis une préface, David d'Angers a promis un portrait. Or, M. Grille, l'antiquaire peu prêteur, a dans ses collections un certain portrait qui tente le crayon du sculpteur... Que de négociations, que d'habiletés diplomatiques durent être employées pour obtenir de lui la communication de ce portrait d'abord, puis l'autorisation de s'en servir pour le dessin destiné à figurer en tête de l'édition, sachant ce que nous savons, il nous est facile de le deviner. Au reste, on lit assez bien cette histoire à travers les lignes des lettres de David.

Je suis entièrement[1] à ta disposition pour notre digne compatriote Du Bellay. Je dessinerai sa tête : ne pourrait-on pas l'entourer d'un cadre qui symbolisât le génie de notre poète ? Je crois qu'il faudrait faire graver le portrait, car une lithographie ne serait pas digne du monument typographique que tu veux élever. Mets-moi à même de commencer sans retard ; tu dois penser que je serai heureux de participer à ton œuvre avec mon crayon. Avise à l'entourage du portrait...

Je suis bien étonné que M. Grille ait enfin consenti à

1. Lettre de David à Victor Pavie, du 28 janvier 1841.

te prêter le portrait de Du Bellay : il ne faut pas alors lui laisser le temps de la réflexion ; prends garde.

Et la boutade suivante, que je relève dans une lettre de Victor Pavie à David, est bien un peu nuancée de rancune malicieuse.

M. Grille[1] (l'oncle) est malade. Quelle bonne fortune pour lui ! Pouvoir tirer le verrou sur soi, sur ses papiers, sur son musée et sur ses livres ! N'avoir plus rien à dire, et, chose plus douce encore, n'avoir plus rien à montrer !

David se mit sans doute à l'œuvre avec la fougue qu'il apportait à toute chose. Mais je ne sais pourquoi, lui, si prompt à concevoir et à exécuter, fit traîner plusieurs mois ce dessin, dont son crayon devait cependant tracer avec amour chaque trait. Puis le graveur, à son tour, usa de quelque lenteur. Enfin, aux derniers jours de janvier 1842, la planche fut prête. La figure du poète, souriant rêveusement sous sa couronne de lauriers, s'encadrait dans une sorte de large guirlande, où alternaient les sites angevins et les souvenirs du séjour à Rome. Le livre parut, sans que d'ailleurs on pût y faire figurer le portrait, dont le format dépassait le format du texte, et trente souscrip-

1. Lettre de Victor Pavie à David, du 7 février 1842.

teurs vinrent récompenser magnifiquement les soins de Sainte-Beuve, de David d'Angers et de Victor Pavie. Quelle folie aussi de s'associer, deux poètes et un sculpteur, pour *lancer*, même au cœur de son pays natal, une édition des œuvres d'un poète mort depuis trois cents ans !

SAINTE-BEUVE

ET

ALOYSIUS BERTRAND

SAINTE-BEUVE ET ALOYSIUS BERTRAND

La misère, la faim, la mort sur un lit d'hôpital sont des infortunes qui guettèrent de tous temps les poètes. Ils se trouvent être, dans l'âpre lutte pour l'existence, par l'effet du don fatal qu'ils reçurent en naissant, les plus faibles et les moins armés. Incapables de se défendre eux-mêmes contre les heurts du sort, ils ne sauraient compter davantage sur l'aide de ceux-là mêmes que charment le plus leurs soupirs, leurs rêveries ou leurs badinages. Car qui donc oserait leur confier une besogne sérieuse ? Le culte des Muses est exclusif et jaloux. Et se vouer à lui corps et âme, c'est, d'ordinaire, s'interdire de plus profanes mais de plus nourrissants labeurs.

Le pauvre Aloysius Bertrand fut un de ces

poètes qui « aimèrent la poésie jusqu'à en mourir ». Sainte-Beuve l'a dit, dans le touchant article[1] qu'il consacra, en 1842, à sa personne et à son œuvre, tout en faisant remarquer, du même coup, combien cette brève destinée avait été, plus profondément que d'autres, aussi infortunées en apparence, marquée, jusque dans la mort même, du sceau de toutes les infortunes. Obscur, oublié, depuis des années, des amis qui ont accueilli ses premiers essais, aussi bien qu'ignoré du public, il meurt, en 1841, alors que s'est éparpillé le groupe de ceux qui auraient pu, quelque dix ans plus tôt, se réunir autour de lui. « La mort même, on peut le dire, la mort, dans sa rigueur tardive, l'a trompé. Galloix, Farcy, Fontaney ont comme prélevé cette fraîcheur d'intérêt qui s'attache aux funérailles précoces; et, en allant mourir, hélas! sur le lit de Gilbert, après Hégésippe, Moreau, il a presque l'air d'un plagiaire[2]. »

Les poètes qui fréquentaient chez Nodier l'aperçurent, certain soir de 1828 ou 1829, dans le coin

---

1. Cet article parut dans la *Revue de Paris*, en août 1842, et fut inséré ensuite, d'abord sous forme de notice en tête de l'édition des *Études d'Aloysius Bertrand* publiée par Victor Pavie, à Angers, en 1842, puis au tome II des *Portraits littéraires*.

2. Sainte-Beuve : *Portraits littéraires*, t. II.

le plus obscur du salon de l'Arsenal, où il se cachait. Il arrivait de Dijon. Plusieurs avaient lu ses vers, ses chroniques, ses petits poèmes en prose, dans la feuille provinciale qui daignait les accueillir[1]. « Non tout à fait tel que lui-même s'est plu, dans son *Gaspard de la Nuit*, à se profiler par manière de caricature[2] », mais timide, presque sauvage, gauche, et de mine peu brillante, il se tenait à l'écart. Pourtant, comme on lisait ce soir-là, il lui fallut payer son écot. « Quand arriva son tour, il tira de sa poche, et lut — moins qu'il ne récita — une manière de ballade dans le goût pittoresque de l'école, ciselée comme une coupe, coloriée comme un vitrail de Bruges. Ceux qui survivent n'ont pas oublié après trente ans l'effet que produisait, sous le chevrotement de sa voix grêle, le retour périodique de ces deux vers :

L'on entendait le soir sonner les cloches
Du gothique couvent de Saint-Pierre de Loches.

La leçon récitée, il se dissimula tout honteux dans l'embrasure d'une fenêtre, où Sainte-Beuve

1. *Le Provincial*, journal dijonnais, qui parut deux fois par semaine pendant six mois à partir du 1er mai 1828.

2. Sainte-Beuve : *Portraits littéraires*, t. II.

le recueillit et le détermina. Nodier ne le revit plus, Boulanger pas davantage[1]. »

C'étaient bien des vers tels qu'on les aimait alors. Inspiration, rime, coupe et facture, rien ne leur manquait pour qu'ils fussent vraiment au goût du jour. Et, rentré à Dijon, l'humble poète provincial recevait de Victor Hugo ces lignes qui durent le combler de joie :

Je lis vos vers en cercle d'amis, comme je lis André Chénier, Lamartine ou Alfred de Vigny : il est impossible de posséder à un plus haut point les secrets de la facture. Notre Émile Deschamps s'avouerait égalé. Envoyez-moi souvent de la province de ces vers comme on en fait peu à Paris [2].

Mais, plus encore que des vers, certains — parmi lesquels Sainte-Beuve — raffolèrent des petits poèmes en prose, dans lesquels, au clair de lune, à l'ombre des clochers ou des castels gothiques, dans des décors de Hollande et d'Espagne, passaient, en une sarabande fantastique, les fous, les nains, les sorciers, les alchimistes et les hommes

1. Victor Pavie : *Les Revenants*.

2. J'emprunte ce fragment à une lettre de Bertrand lui-même qui le cite. La lettre de Bertrand était adressée au *Spectateur de la Côte-d'Or*, et parut dans le numéro du 6 août 1832 du *Patriote de la Côte-d'Or*. Elle contient d'intéressants détails autobiographiques.

d'armes bardés de fer, tout ce qu'il était de mode alors de chanter. *Le Maçon* était le titre d'une de ces fantaisies : le « maçon » fut bientôt le seul nom sous lequel Sainte-Beuve affectât de connaître le poète dijonnais.

Une nouvelle forme d'art se révélait dans cette prose fragmentée en courts versets presque aussi cadencés et rythmés que des strophes, où chaque mot n'était mis en place qu'après avoir subi l'épreuve d'une sorte de blutage, ayant pour effet de ne laisser passer que les seuls sonores et les seuls expressifs ; où nul vocable ne prenait que le rang auquel lui donnaient droit ses relations avec les voisins, sa parenté ou son ascendance.

A quels abus, après d'incontestables triomphes, devait conduire, érigée en système, puis en théorie littéraire, cette importance attribuée au prestige du mot, à la magie du verbe, nous le savons aujourd'hui. La prose de Bertrand contenait en germe le virus de « l'écriture artiste ». Mais qui donc l'aurait su découvrir alors ? On se laissait prendre au charme de la ciselure, fasciner par l'éclat des gemmes finement serties. Et l'orfèvre, lui, s'usait à ce travail sans cesse repris, duquel il ne pouvait songer à retirer aucun profit matériel sérieux, comme un ouvrier pourvu de son brevet de maîtrise, qui se serait obstiné à

refaire éternellement son chef-d'œuvre, en vue d'un chimérique concours.

*
* *

La première apparition de Bertrand à Paris coïncide avec la date de la mort du *Provincial*. Pendant trois ans, ce sont des allées et venues perpétuelles entre Dijon et Paris, jusqu'à ce que la terre natale le reprenne pour un temps. Un nouveau journal se fonde à Dijon, en 1831, *le Patriote de la Côte-d'Or*. Durant plusieurs mois, il lui fournit une collaboration politique qui n'est guère son fait, il lui donne quelques articles de critique. Puis, en 1832, il débarque à Paris, pour s'y installer d'une façon définitive, avec sa mère et sa sœur. A Dijon, c'était la misère ; à Paris, c'est la misère encore. Sa santé s'altère, de maigres collaborations à quelques petits journaux obscurs, un éphémère stage, en qualité de secrétaire, chez le baron Rœderer, ne peuvent lui procurer les ressources nécessaires pour assurer sa propre existence et celle des deux êtres aimés qui l'ont suivi. Il a recours aux amitiés fidèles qui l'entourent, il implore leur aide, et ce lui est une nouvelle souffrance, ajoutée à tant d'autres, que de se voir réduit à ce rôle de solliciteur et de

suppliant [1]. Un rayon de soleil vient pourtant, dans cette détresse, caresser une des plus chères espérances du pauvre poète. Par une chance inexplicable, le manuscrit qu'il a en poche depuis longtemps, et dont déjà, en 1828, il annonçait aux lecteurs du *Provincial* l'apparition prochaine, a trouvé un éditeur [2]. Renduel doit imprimer le livre à l'automne de 1837. Cinq cents exemplaires paraîtront sous le titre de : *Gaspard de la Nuit, fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot*, trois cents autres sous le titre de *Keepsake fantastique*. Un traité [3] a été signé. L'auteur a touché, pour le prix de son manuscrit, *cent cinquante francs*. Mais Renduel tarde à exécuter ses engagements. Bertrand est malade : sa misère augmente. Sainte-Beuve et David songent à négocier avec Renduel pour reprendre le manuscrit et en confier l'impression à Victor Pavie, d'Angers, qui accepte d'avance de l'éditer à ses frais. Théodore Pavie

1. Voir les lettres de Bertrand à Antoine de Latour et à David d'Angers dans *le Mercure de France* du 15 mai 1905 ; *les Derniers Jours d'Aloysius Bertrand*, par M. Léon Séché.

2. A la suite de trois fantaisies de Bertrand, publiées dans *le Provincial* du 12 septembre 1828, on lit : « Ces trois pièces font partie d'un recueil de compositions du même genre, que l'auteur se propose de publier très prochainement sous le titre de *Bambochades romantiques* ».

3. Voir ce traité dans l'article déjà cité de M. Léon Séché, auquel j'emprunte ces détails.

qui fut, dans la circonstance, l'intermédiaire entre Paris et Angers, écrit[1], le 4 janvier 1838 :

... Le poète pauvre et honteux est retrouvé. Bertrand est reparu, mais pour demander un secours à M. David, qui lui a vite envoyé de l'argent. J'ai offert de ta part l'impression de son livre, dont tu paraissais disposé à lui faire l'avance. Là-dessus, M. David m'a donné son adresse. Réponds-moi vite, et j'irai le trouver, non pas de la part de M. David, à cause du récent bienfait, qui ferait rougir le pauvre poète, mais de la part de Sainte-Beuve, comme ayant entendu dire, ce qui est vrai, que Renduel n'avait pas voulu se charger de son livre. Ainsi j'attends ta réponse, et je vais, dans sa pauvre mansarde, le trouver entre sa mère et sa sœur, et lui dire qu'il y a un moyen de faire paraître ses œuvres. C'est une aumône qui te ferait grand honneur. A tout prendre, la vente rembourserait, et ce n'est qu'une avance... (Je crains de m'être mal expliqué : c'est à M. David que j'ai parlé de l'offre d'imprimer, et non à Bertrand, que je n'ai pas vu)...

Un an se passe. Les négociations n'ont point encore abouti, car Théodore Pavie écrit[2] à nouveau le 10 janvier 1839 :

... Le Bertrand est, pour quinze jours encore, à la campagne. Pendant qu'une mère mal vêtue lavait quelques assiettes, au milieu d'une forte odeur de choux,

1. Lettre de Th. Pavie à son frère *inédite*.
2. Lettre de Th. Pavie à son père *(inédite)*.

j'étais reçu dans un petit, petit salon, par la sœur du poète, jeune fille aux grands yeux, aux manières fines, affables et distinguées. Je n'ai rien expliqué de mon objet, étourdi que j'étais de cette absence. Puis il m'est venu une idée : le Bertrand doit être ici, mais se cache peut-être de ses créanciers. La sœur semblait préoccupée de ma visite, et elle avait l'air de soupçonner que sans doute j'avais au cœur quelque bonne nouvelle, capable d'évoquer son frère du fond de quelque cabinet voisin. Bref, j'y vais retourner, et lever assez le coin du voile pour laisser deviner, et deviner moi-même. J'en suis sûr, Bertrand se cache, on paraissait dire qu'à la rigueur il se retrouverait...

En octobre 1840, Renduel détient toujours le manuscrit. Le poète a beau le relancer, multiplier les appels, l'avertir, en un pittoresque sonnet, qu'il est temps :

Mon compère, chacun en ce temps-ci vendange ;
Nous avons une vigne ! — eh ! bien vendangeons-nous ?

Renduel reste sourd, et rien ne s'annonce.

* * *

La phtisie qui, depuis longtemps, minait Bertrand, s'étant aggravée, il dut entrer, au commencement de mars 1841, à l'hôpital Necker. « Un pied et demi dans la fosse »[1], mais « tranquille

1. Lettre à David d'Angers, citée par M. Léon Séché dans *le Mercure de France* du 15 mai 1905.

et résigné, comme un malade en qui va s'éteignant la passion en même temps que la vie », c'est encore à ce livre couvé depuis tant d'années que vont ses dernières pensées. Les négociations entamées avec Renduel ont pris, ou vont prendre fin. Il le sait, il connaît son nouvel éditeur, et, dans une longue lettre adressée à David d'Angers, quelques jours avant sa mort, il règle tout en vue de l'édition future.

Son manuscrit est « un vrai fouillis ». Tout est provisoire et doit être revu, et, s'il vit encore huit jours, il repolira son œuvre une fois de plus. « Si je suis mort à cette époque, dit-il, je la lègue, et le livre tout entier à vous, mon bon ami, et au si bon Sainte-Beuve, *qui fera tous les retranchements, modifications qu'il croira convenables.* » Il faudra réduire le volume d'un tiers au moins. « M. Victor Pavie exige le retranchement de toute chose qui froisserait ses sentiments religieux. Il y aurait donc quelques pièces et quelques phrases à supprimer. »

Il n'est peut-être pas sans intérêt d'insister sur ces modifications et retranchements prescrits par Bertrand lui-même. Lorsqu'il réédita, en 1869, *Gaspard de la Nuit*, M. Asselineau, dans la préface de cette édition nouvelle, rendit justice en ces termes aux premiers éditeurs : « Sans la

générosité de M. Victor Pavie, qui a sauvé l'œuvre, sans le zèle de M. Sainte-Beuve, qui l'a consacrée, la littérature française compterait un beau livre de moins. » Et l'exemplaire offert à Victor Pavie, exemplaire que j'ai sous les yeux, porte cette dédicace manuscrite : « A M. Victor Pavie, comme à celui à qui la France doit Louis Bertrand ». Qu'on fasse telles réserves qu'on voudra sur cet enthousiasme sans doute excessif, il n'en est pas moins vrai que le nom de Bertrand méritait de ne point périr, et que, s'il fut sauvé de l'oubli, c'est bien par ceux à qui M. Asselineau en fait honneur. Certains admirateurs de Bertrand n'ont point manifesté à l'égard du poète-imprimeur angevin la même reconnaissance. L'éditeur, dit M. Léon Séché [1] — et il entend, par l'éditeur, le seul Victor Pavie — l'éditeur aurait abusé du « blanc-seing laissé par l'auteur ». Et sa conscience timorée lui aurait suggéré des « suppressions ridicules », dont on s'étonne que Sainte-Beuve se soit fait « le complice ».

La complicité, nous verrons plus loin de quel cœur léger Sainte-Beuve l'accepta. Quant au rôle

1. Voir, dans *le Mercure de France* du 15 mai 1905, l'article déjà cité.

du principal coupable, il était bien tracé d'avance, me semble-t-il, par Bertrand. Au sujet des suppressions à faire, la lettre testament dont on vient de lire quelques extraits ne contient-elle pas les instructions les plus précises? Au reste, *Gaspard de la Nuit* n'est qu'un choix, dans lequel l'auteur n'a jamais eu l'idée de faire figurer tout ce qu'il a produit.

Il y a d'ordinaire trois phases dans la destinée d'une réputation littéraire. Dans la première, période de prudence et d'essais, on tâte modestement le public. S'il y a succès, le lecteur, mis en goût par ce qu'on lui a offert, veut tout voir, tout connaître. Vient la troisième phase, qui est celle où, l'engouement disparu, on revise les jugements trop hâtifs, pour élaguer et choisir. M. Léon Séché n'est pas de ceux qui tiennent pour l'élagage et le choix. Il reste toujours à la seconde phase. Il a lu les vers gothiques, les ballades imitées de Walter Scott, les quelques chroniques ajoutées par M. Asselineau en appendice à *Gaspard de la Nuit*. Il a feuilleté *le Provincial*. Mais, surtout, il a lu des vers d'amour, et, là où Sainte-Beuve disait ne pas vouloir « sonder le secret de cette destinée de poète, et mettre la main sur la clef fuyante de son cœur », lui, souhaiterait d'ouvrir la porte toute grande. Si le

poète n'a pas jugé à propos de nous révéler le nom de celle qui l'inspira, pourquoi vouloir la connaître à tout prix ? Qu'elle se soit appelée Célestine, qu'elle ait habité Paris ou Dijon, qu'elle ait été la première, ou la seconde, ou la seule inspiratrice, que nous importe ? Ne nous apparaît-elle pas plus charmante, ainsi voilée de mystère, celle qui passait devant ses yeux

> Dans des songes éclos à l'heure
> De l'étoile et du ver luisant.

cette sœur des muses qui parle, à certains moments, au cœur de tous les poètes ?

*
* *

Quand Bertrand fut mort, le 29 avril 1841, que David d'Angers, après l'avoir enseveli, eut suivi presque seul son convoi, on songea plus que jamais à achever l'entreprise qui n'avait pu être menée à bien du vivant du pauvre poète. Au lendemain de la triste cérémonie, le grand sculpteur écrivit à Sainte-Beuve, à ce sujet, l'une des lettres les plus touchantes qui soient sorties de sa plume[1].

1. Cette lettre est citée *in extenso* par M. H. Jouin dans *David d'Angers*, t. II, p. 409-412.

Cependant il négociait toujours avec Renduel, et, le 1er août 1841, il pouvait écrire à Victor Pavie :

J'ai enfin le manuscrit de Bertrand. Renduel s'est mieux conduit que je ne le craignais. Il me l'a rendu pour le prix qu'il en avait donné. Émilie[1] est actuellement occupée à en faire une copie pour l'imprimeur, et Sainte-Beuve va écrire une notice. Voilà toujours un monument assuré à la mémoire de ce malheureux Bertrand.

Il est convenu que Victor Pavie fera l'édition à ses frais. L'éditeur parisien Labitte recevra peut-être un dépôt chez lui. Quand les frais seront retirés, le bénéfice qu'on peut espérer sera pour la vieille mère et la sœur, qui ne méritent peut-être pas tout l'intérêt qu'on leur porte. « Pauvre Bertrand ! écrit David, ses parents n'étaient nullement dignes de lui : il y a là un drame de famille bien honteux, et sur lequel il faut jeter un voile épais. »

C'est en septembre suivant que Sainte-Beuve annonça pour la première fois à Victor Pavie son intention de contribuer activement au succès de l'édition[2] :

1. Mme David d'Angers.

2. Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie de septembre 1841.

Nous sommes enfin en possession des manuscrits du pauvre Bertrand. J'ai lu cela. C'est en très bon ordre, quant à la partie que Renduel devait imprimer. C'est celle-là seule qu'il faudrait donner. David doit vous en écrire. Il faudra que vous lisiez auparavant, car il y a bien quelques diableries à la *Flamel*, mais cela tout fantastique et poétique. — Je ferai une petite notice pour mettre en tête.

L'imprimeur s'est mis à l'ouvrage. Mais le critique a compté sans les travaux « très opaques » qui l'accablent [1] :

Je n'ai pas eu le temps de tracer une seule ligne de cette notice, et ne le pourrai de quelque quinzaine encore. David, d'ailleurs, qui doit me donner des documents, tels que vieux papiers, vieux journaux, était absent, et l'est peut-être toujours. J'emploierai dans ma notice deux ou trois des plus jolies pièces de vers : *Reveuse et dont la main balance*, le *Sonnet à Renduel*.

Pour le reste, vous ferez ce que vous jugerez à propos, mais je crois que le moins sera le mieux...

Cher Pavie [2], je suis bien en tort et en retard pour cette notice. Mais je redeviens libre au 1er juillet et, dès ce moment-là, je vais m'occuper d'écrire vite cette notice, nécessairement assez courte. Aussitôt faite, je vous l'adresserai par M. Leclercq. Pardonnez-moi cette longue éclipse, qui a été remplie par des travaux très

1. Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 13 mai 1842.

2. Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 26 juin 1842 *[inédite]*.

opaques. Offrez mes tendres amitiés à votre frère, à votre père, et mes humbles hommages à Mme Pavie. Tout à vous,

SAINTE-BEUVE.

Le pauvre Toto, fils cadet de Victor Hugo, est bien malade, des suites d'une pleurésie, mais bien malade.

Enfin la notice est prête, et Sainte-Beuve annonce sa naissance. Mais la fatalité, le « guignon », qui poursuit Bertrand jusque dans la tombe, va s'acharner sur le malheureux livre, et retarder son apparition.

Cher Pavie[1], excuses encore pour ce dernier retard : j'ai mieux aimé vous envoyer la notice imprimée et corrigée, pour qu'il y ait plus de facilité de l'imprimer là-bas. Veuillez me renvoyer l'épreuve pour que je revoie : vous savez que ce sont mes superstitions. Aux endroits des citations, pour éviter les doubles emplois, nous indiquerons, après le titre, les pages du volume, du moins pour les trois derniers morceaux cités. Mais j'ai cru utile de les donner ici en échantillons. La notice passera à la *Revue de Paris*. Elle attendra un peu, si vous le désirez, sinon ce sera dans une huitaine. Vous remarquerez peut-être, dans les pièces que je cite, deux ou trois petites différences de texte. Je m'y suis arrêté d'après les brouillons d'ici. Adieu, cher ami, offrez à Mme Pavie mes humbles hommages, mes respects

1. Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 25 juillet 1842 *(inédite)*.

à votre excellent père, et à votre cher Théodore la continuation de tous mes vœux.

SAINTE-BEUVE.

L'enfant de Hugo est mieux, dit-on, mais d'un mieux toujours bien inquiétant.

Ce vendredi [1].

Mon cher Pavie, je me hâte de vous écrire, parce que j'ai oublié de vous dire d'abord que je quittais Paris le 2 ou le 3 août (ce sont mes vacances). Je vais à Troyes, pour y examiner des manuscrits, qu'on dit importants, sur Port-Royal et sur Pascal, et, comme ils sont nombreux, il se peut que je sois forcé d'y demeurer assez longtemps. Il faudrait donc tâcher que mon épreuve m'arrivât d'ici là, et il n'y a que juste le temps, et qu'elle m'arrivât déjà assez relue et corrigée pour que je puisse sans trop de scrupules y apposer le *bon à tirer*.

S'il n'y avait pas moyen, d'ici à cette courte date, et qu'il vous fût égal d'attendre, ce pourrait être à mon retour de Troyes. Mais je ne suis pas sûr du moment de mon retour, à cause de la quantité de paperasses à feuilleter.

Veuillez, de votre plus belle main, à la place des *guignons*, écrire *méchefs* [2], qui pare à l'inconvénient. Dans le cas où je ne pourrais recevoir l'épreuve avant

1. Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie, fin de juillet 1842 *inédite*.

2. Il s'agit de la phrase suivante de la notice : « Nous venons, ses œuvres en mains, protester enfin contre cette série de méchefs et de contre temps comblés par une terminaison si funeste. »

le 3, veuillez toujours me l'adresser à Paris : peut-être y serai-je encore, ou bien, en partant, je prendrai soin qu'on me l'adresse là-bas : mais il y aura toujours du retard.

Mille amitiés et tout alentour de vous, avec mes meilleurs hommages pour Mme Pavie.

SAINTE-BEUVE.

Toto va mieux, et cela se soutient : mais je ne vois pas là encore une vraie convalescence. — Les citations que j'ai données de Bertrand ont ici fort réussi. Vous faites bien de ne mettre aucune autre pièce de vers : c'est de l'art.

Cher Pavie[1], encore moi : je pars aujourd'hui sans avoir eu le temps de rien recevoir. Mon compagnon de voyage m'a enlevé. Il faudrait que vous eussiez la bonté d'attendre mon retour de Troyes. Si vous ne pouviez absolument, veuillez m'écrire à *Troyes, poste restante*, afin que je fasse venir de Paris l'épreuve, quand elle m'arrivera. Mille amitiés et hommages près de vous. En toute hâte,

SAINTE-BEUVE.

Mon cher ami[2], je reçois sommation de David en votre nom, et je vous renvoie les pièces que vous m'avez envoyées manuscrites. Je mettrai dans la notice la pièce *Rêveuse et dont la main balance*, et le *Sonnet à*

1. Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 1er août 1842 *(inédite)*.

2. Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie, septembre 1842 *(inédite)*.

Renduel. Voyez ce que vous ferez des autres. Je ne puis, de si loin, décider : il faudrait faire cela de moitié. Faites seul. Il me serait plus commode de les avoir eues lors du rejet, pour en insérer peut-être quelques strophes.

Un fatal enchaînement et confluent de circonstances fait que je n'ai pas une *minute* à moi jusqu'à la fin du mois. Personne n'en est plus contrarié que moi-même, mon cher Pavie, croyez-le bien.

En toute hâte, et avec toutes sortes d'hommages et d'amitiés autour de vous.

SAINTE-BEUVE.

Ce lundi.

Voici[1], mon cher Pavie. J'insiste sur certaines grandes lettres à mettre. On n'en veut plus en typographie. Égalité de tous les mots devant la loi. Ange, Roi, Fée décapités. Un de ces jours on les ôtera à Dieu. A la *Revue des Deux Mondes*, il m'est impossible de les obtenir. Enfin, en se conformant à tout, il n'y aura pas de faute, du moins aux yeux de l'auteur.

Mille et mille hommages à Mme Pavie, et à vous de tout cœur.

SAINTE-BEUVE.

Si vous êtes pressé, retournez par la poste, mais je vous prie, pour m'éviter une relecture fatigante et complète, de joindre à la seconde épreuve cette première-ci, qui me guidera pour vérifier. Cela est essentiel.

---

1. Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie, septembre 1842 *(inédite)*.

Ce samedi[1].

Mon cher Pavie,

Décidément le *guignon* nous poursuit jusque dans les reliques du pauvre Bertrand, et il faudra rétablir le mot pour être juste. Votre envoi me trouve montant en voiture pour quelques jours de campagne, et n'ayant pas une minute pour rien lire ni revoir avec l'attention sans laquelle je ne conçois pas ces sortes de détails. Revenu de Troyes depuis près d'un mois, je me demandais ce qui avait pu tout suspendre : je vous croyais quelque part en voyage pendant ces vacances, et, souffrant des yeux (suite de mes lectures de Troyes), j'attendais très patiemment, non sans désirer un mot de vos nouvelles. Il faudra donc absolument, mon cher Pavie, que vous m'accordiez cette brève huitaine que je réclamais à mon départ pour Troyes. Si vous avez besoin de vos caractères, passez outre alors, quoique ce soit la première fois qu'une telle chose m'arrive, et que ce doive être la dernière. Dans tous les cas, la seule inspection de l'épreuve me montre qu'elle n'est pas de celles après lesquelles on donne le *bon à tirer* avec sécurité. Je suis persuadé que toutes les fautes qui peuvent se commettre se commettent (et cela, non pas en imprimerie, mais en toutes choses), et ma méfiance est devenue le triste fond de ma philosophie finale, comme de ma typographie.

Indiquez les dates, si vous le voulez *en manière de renvoi ;* mais, je vous en supplie, n'intercalez ni date

1. Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 17 septembre 1842 *inédite*.

ni autre chose, ce serait tout brouiller. Le mieux même serait peut-être de ne rien indiquer du tout.

Ne pourrait-on pas, si vous avez le manuscrit encore, mettre à la fin du volume une page qui n'aurait pas trop l'air d'errata, et où vous diriez tout simplement :

Plusieurs des pièces de Bertrand portaient une date que nous avions d'abord jugée inutile à reproduire. Nous en rétablissons pourtant ici quelques-unes, qui peuvent fixer sur la succession secrète de ses sentiments :

Sur les rochers de Chèvremorte . 183. .
Encore un printemps . . . . . 183. .

Veuillez, mon cher Pavie, me dire avec précision de quelle date est votre notice sur Leloyer, insérée dans les *Annales de la Société d'Agriculture d'Angers*. — Est-ce 1841 ? Est-ce 1840 ? C'est que je la cite dans ma réimpression du XVI^e^ siècle. — N'oubliez pas.

Je ne sais rien de particulier de Toto, sinon qu'il me paraît difficile qu'il soit hors de question : ce n'est qu'à l'épreuve de l'automne et de l'hiver qu'on le saura.

Adieu, cher Pavie, pardon de tout ce tracas d'affaires. Je serai revenu à Paris jeudi ou vendredi prochain au plus tard. Si vous m'écrivez d'ici là qu'il est temps, ou même si vous ne m'écrivez pas le contraire, je vous enverrai par la poste l'épreuve corrigée, vous me renverrez une seconde par la poste également, et le bon à tirer vous arrivera le samedi 24.

Mille et mille amitiés. Hommages surtout bien affectueux à M^me^ Pavie.

SAINTE-BEUVE.

De Sainte-Beuve ou de Victor Pavie, je le demande, maintenant qu'on a lu ces lettres, lequel fut le coupable et lequel fut le complice? A vrai dire, je ne vois rien autre chose, dans leur association à distance, qu'une entente parfaite pour donner au livre la forme à la fois la plus artistique et la plus capable de satisfaire aux dernières volontés du mort.

Enfin le livre paraît. Il porte, jusque dans les moindres détails le cachet d'art qu'a su lui donner un imprimeur qui est, lui aussi, un poète. La tâche de David d'Angers et de Sainte-Beuve n'est point terminée.

Je viens de recevoir ta lettre, cher Victor, écrit David d'Angers [1], et je m'empresse de réparer l'oubli que j'avais fait du nom du libraire chez lequel je pensais que nous pourrions déposer des exemplaires de l'ouvrage de Bertrand. C'est un M. Labitte, qui a son magasin quai Voltaire, qui, comme tu sais, est très passager. On pourrait aussi en déposer chez les libraires du Palais-Royal, et enfin il faudrait en envoyer à Dijon, la ville où il a été élevé, où sont encore tous ses amis. Il faudrait au moins que le correspondant te fît remettre les fonds provenant de la vente, car il faut avant tout que tu retires tes frais au moins, et ensuite le reste pourra être remis à la vieille mère, qui, en vérité, est

1. Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 17 septembre 1842 *(inédite)*.

peu digne d'intérêt. Songe bien à ce que je te dis à cet égard. Il n'y avait vraiment d'intéressant que le pauvre poète. Toute sa famille est vraiment indigne...

Cher Pavie, écrit Sainte-Beuve[1], voici une fin. Il me semble que cela ne peut plus tarder. Vous pourriez en adresser un ou quelques-uns, mais au moins *un*, à M. Boitel, imprimeur à Lyon, et qui dirige la *Revue des Lyonnais*. C'est un de mes bons amis, poète : il ferait faire un article dans sa revue, et on pourrait en placer peut-être quatre ou cinq à Lyon. Il faudrait avoir aussi un petit dépôt à Dijon. Ici, on en vendra quelques-uns, si on fait un nouvel article pour rappel, car il y avait des gens assez affriandés. Je tâcherai qu'on le fasse.

Mille respectueux hommages à Mme Pavie, amitiés à tous les vôtres, et à vous de cœur.

SAINTE-BEUVE.

Mon cher Pavie[2],

Je veux pourtant vous dire qu'ayant vu hier Émile Deschamps, et lui ayant parlé de vous et de *Bertrand*, il m'a dit que vous le lui aviez annoncé, mais qu'il n'avait rien reçu. Ainsi votre commission n'aura pas été faite. Il en est ainsi, dans ce malheureux pays, de toutes les commissions où l'intérêt n'entre pas : le libraire aura voulu épargner sa course. — Si Émile Deschamps avait le livre, il ferait un article dans *la France littéraire*, il en parlerait. — En un mot, il fau-

1. Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 1er novembre 1842 *(inédite)*.

2. Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 13 février 1843 *(inédite)*.

dra en donner avec discernement un certain nombre d'exemplaires, ou se résigner à ce que le livre pourrisse en magasin, si tant est encore que le libraire consente à fournir une place qui ne lui rapporte rien.

J'aurais bien voulu aussi que Théophile Gautier en eût un exemplaire; il me semble que cela doit lui aller. — Enfin c'est une question de vie ou de mort pour ce pauvre Bertrand, car il n'est aucune raison pour qu'il s'en vende jamais un second exemplaire dans les termes actuels.

Pardon de ces ennuis, à vous qui avez déjà tout fait, mais vous ne vous doutez pas à quel point on pousse ici l'incurie et l'insouciance pour tout ce qui ne va pas vous chercher et se présenter de soi-même. — Nous avons fait, en douze ans, de tristes progrès à cet égard.

Avez-vous lu, dans la *Revue indépendante*, les fragments du nouvel ouvrage de Lamennais ?

Mille hommages à M^me^ Pavie, mes respects à votre excellent père, et à vous et aux vôtres, cher Pavie, de tout mon cœur.

SAINTE-BEUVE.

Émile Deschamps reçut l'exemplaire qu'on lui destinait, car il remerciait en ces termes, quelques mois plus tard :

Mon cher monsieur Pavie[1],

C'est moi qui ai tout l'air d'un ingrat et d'un oublieux, et Dieu sait si cela est vrai. Mais j'ai été, et je

1. Lettre d'Émile Deschamps à Victor Pavie du 25 juillet 1843 *(inédite)*.

suis encore fort souffrant. Mille tracas m'ont absorbé, et les journaux où j'ai le plus d'accès sont frappés de mutisme.

Gaspard de la Nuit, dont je vous remercie du fond du cœur, m'a rapporté de ces fraîches brises de 1828, avec aussi, hélas ! un vent de mort. Pauvre Louis Bertrand, qu'il y a donc de chaleur, de poésie, de nouveauté dans tout cela ! J'ai pleuré et tressailli.

Enfin, *la France littéraire* a inséré une page de moi sur ce livre, dans son numéro du 20 courant. Si elle vous tombe sous la main, vous y verrez que votre nom m'est venu sous la plume comme il doit venir, avec estime grande et grand charme. La notice de Sainte-Beuve est excellente : elle est de Sainte-Beuve !

L'article que vous m'avez envoyé est très bon, très scintillant, et d'un style élégant et original. Il est à *la France littéraire* depuis longtemps. Il attend son tour.

Merci encore de cet article et de ce beau volume, que je garde comme un monument d'art et d'amitié. C'est Louis Bertrand, c'est Sainte-Beuve, c'est Victor Pavie...

Adieu, à vous de cœur et de toutes mes sympathies.

Émile Deschamps.

Malgré tant d'efforts et tant de soins, on ne lut pas plus Bertrand mort qu'on ne l'avait lu vivant. Ce fut, suivant le mot de Victor Pavie, « l'un des plus beaux désastres de la librairie contemporaine ». Bien des années après, seulement, lorsqu'on entreprit de ressusciter, en une édition nouvelle, l'œuvre mort-née, l'attention fut rame-

née sur le pauvre poète. Un peu d'engouement se mêlant à la curiosité, on rechercha les exemplaires de 1842. Passés à l'état de raretés, ils atteignirent presque le prix que Renduel avait versé pour devenir maître du manuscrit. Ce fut le dernier sarcasme jeté par le sort à la face du poète mort à l'hôpital.

L'ATELIER DE DAVID D'ANGERS

L'ATELIER DE DAVID D'ANGERS

Il est toujours louable, pour un peuple, d'honorer la mémoire d'un artiste né sur son sol. Et les sculpteurs ont peut-être plus de droits que tous les autres à cet hommage. Ne serait-ce point se montrer, en effet, particulièrement ingrat, que de laisser tomber dans l'oubli le nom de ceux qui ont, le plus souvent, consacré eux-mêmes le meilleur de leurs efforts à faire vivre pour des siècles, coulées dans le bronze ou taillées dans le marbre, les grandes figures de leur temps ou du passé?

Angers a, depuis longtemps, élevé sur l'une de ses places, la statue du sculpteur qui, du jour où son nom devint glorieux, s'honora plus que

jamais d'y joindre celui de sa ville natale. En l'année du cinquantième anniversaire de sa mort, on a pensé pieusement qu'il conviendrait de marquer à Paris, par un monument plus modeste, mais durable, l'emplacement de la maison que l'artiste occupa longtemps, rue d'Assas.

Et ce monument ne serait-il pas un symbole de l'éternelle et sereine puissance de l'art? Les murs de la demeure sont tombés; sur le sol où elle s'élevait, les indifférents passent, flânant ou affairés; à ceux qui lèveront vers elle leurs regards, la plaque de marbre dira qu'il faut se recueillir, parce que, là, un artiste a goûté les joies et les douleurs humaines, et ces joies et ces douleurs bien autrement poignantes de la pensée en travail.

Le nombre est prodigieux des grandes figures qui furent taillées ou modelées dans cet atelier de la rue d'Assas. Si la fécondité est, comme le voulait Gœthe, un des caractères essentiels du génie, ce caractère n'a pas manqué au sculpteur angevin. Encore faudrait-il noter, pour avoir une idée exacte de cette infatigable activité d'esprit, à côté de tant d'œuvres achevées, une foule d'autres restées à l'état de projet, d'ébauche ou d'esquisse. J'en sais de charmantes, ou de sublimes, simples crayons qui ne s'échappèrent des mains de l'artiste que pour glisser dans les cartons d'un ami :

une vierge frêle écoutant la voix de l'ange se manifestant sous la forme d'une colombe posée sur son épaule : un Christ au visage enflammé d'amour, écrivant avec son sang sur le globe du monde : « Liberté, Égalité, Fraternité ». Parfois encore, sans tracer le moindre trait, l'artiste note, en quelques mots de cette prose dont il raille lui-même la « rusticité gauloise », une idée qui, plus tard, pourra — ou pourrait — se transformer en quelque grandiose création.

Ce fut, sans doute, une des souffrances de cette âme ardente, faite pour concevoir sans relâche, que de disposer de moyens trop restreints à son gré. « Qui n'a pas vu David aux prises avec l'argile d'où son idéal va sortir, disait Victor Pavie, n'a pas eu de sa furia d'exécution une idée complète. » On a beau pétrir l'argile ou tailler le marbre avec une rapidité capable de faire croire qu'ils bouillent sous vos doigts, une statue est plus lente à se dégager de sa gangue de pierre qu'un livre à passer du cerveau de l'écrivain sur le marbre de l'imprimeur ; il faut moins de temps pour ciseler une strophe que pour modeler un médaillon de cire. Et les deux œuvres une fois achevées, celle qui est née du ciseau sollicite, immuable, l'admiration de ceux-là seuls qui viennent la saluer, tandis que celle qui naquit de la

plume, agile et fluide, suit sa route, semant à tous les vents, sans souci d'aucun obstacle, l'idée qui l'inspira. Aussi le sculpteur enviait-il souvent ses frères en art, les écrivains, les musiciens, les poètes. Il les enviait, pourrait-on dire, si le mot *envie* ne traduisait mal un sentiment complexe où l'affection, à coup sûr, dominait.

David d'Angers aurait voulu pouvoir, à chacune des gloires de l'humanité — tout en gardant à certaines ses préférences — élever de ses mains un monument durable. Des grandes figures du passé, il interrogeait les portraits, il épiait la trace imprimée dans une œuvre, le souvenir livré par la légende ou l'histoire. Quant aux contemporains, ils lui appartenaient par droit de conquête. Soit qu'il allât relancer dans leur retraite érigée en sanctuaire, Walter Scott à Londres, Gœthe à Weimar; soit qu'il les saisît, compatriotes dans leur résidence, étrangers dans leur halte parisienne, tous devaient défiler devant lui. Et la plupart s'exécutaient de bonne grâce, tant il avait de persuasion dans l'œil bleu, méditatif et doux du sculpteur.

Peut-être ne lira-t-on pas sans intérêt l'impression ressentie de quelques-unes de ces *séances de pose* notée au jour le jour par un très jeune témoin du labeur de l'artiste :

Paris, 13 juillet 1827 [1].

Je me dirigeai en sortant chez M. David. Un monsieur dont il terminait le buste posait devant lui. « Vous dîniez lundi chez Hugo, me dit-il. — Oui, je m'y trouvais avec un rédacteur du *Globe* très distingué. — Ce n'est point, reprit M. David, celui qui a fait dernièrement un article sur M. Cooper, que voilà ? » Puis il me montra l'homme extraordinaire qui posait avec une impassibilité si étonnante qu'on eût pu faire en entrant cette question : savoir lequel des deux respirait, de la chair ou de l'argile. Tu n'a pas oublié, ma chère bonne maman, le fameux roman des *Pionniers* que tu as *parcouru* comme à ton ordinaire. Eh bien ! j'étais devant l'auteur. Je commençais à me confondre en enthousiasme devant lui, et quoiqu'il parût me comprendre en inclinant respectueusement la tête, je ne tardai pas à me repentir quelques minutes après de l'extrême volubilité avec laquelle je lui avais débité mon compliment, car il parle juste aussi bien français que je parle anglais..... Cooper peut avoir quarante-sept ou huit ans. Son front est dans le genre de celui de Bonaparte et coiffé de même. Rien de plus profond que la partie supérieure de sa tête éclairée par deux grands yeux verts qui se fixent sur vous avec une étonnante ténacité. L'observation semble s'échapper entre ses deux lèvres découpées et resserrées entre elles. Sa femme était là. Il parla beaucoup, se servant, pour s'exprimer, du secours des assistants, et je trouvais un singulier plaisir à souf-

1. Lettre de Victor Pavie à sa grand'mère *inédite*.

fier des mots à un homme qui m'eût soufflé tant d'idées. Delacroix entra : nous fîmes connaissance de plus près encore. Hier, enfin, je retrouvai encore mon peintre favori à l'atelier de M. David, qui en moins d'une heure avait déjà fixé sa figure originale sur un profil en cire. »

L'année suivante, c'est Rossini, qui vient s'asseoir sur le fauteuil trop étroit pour sa vaste personne :

Paris 22 avril 1828 [1].

A peine étais-je entré chez lui [David], que j'entendis dans le jardin une espèce de jargon italien mêlé aux aboiements d'un chien bichon. C'était M. Rossini père, avec son admirable fils. Il venait poser. Pendant plus d'une demi-heure, j'ai contemplé à mon aise cette tête dont les yeux parfois levés vers le plancher renfermaient une inspiration sublime. Il est malheureux que cette tête soit plantée sur un corps si puissant, et qui est à plein le grand tabouret sur lequel on pose. Il est si gras que toujours il souffle, il crache. Sa femme était avec lui.

Au mois de mai suivant, notre étudiant, accompagné de son frère, fait escorte au sculpteur dans son voyage à Londres, à la poursuite de Walter Scott, qui dérobe soigneusement sa tête à tous les faiseurs d'images, quels qu'ils soient :

---

1. Lettre de Victor Pavie à son père, *inédite*.

Londres, le 9 mai 1828 [1].

M. David vient nous trouver au lit et nous annonce que Walter Scott est à Londres, qu'il doit partir incessamment, mais il a son adresse. Nous nous levons, et en marche. Après avoir erré longtemps au milieu du parc du Régent, entouré de maisons particulières plus belles que des palais, nous frappons, numéro 22. « M. Walter Scott, it is here ?— Yes, sir. » Et nous entrons hardiment. « Asseyez-vous, mes enfants », nous dit le grand homme, et nous nous groupons autour de lui en tremblant. « Je sais baragouiner un peu le français », dit-il, et il se met à nous parler avec âme et bonté. Après l'avoir bien contemplé, nous nous retirons en serrant chacun respectueusement cette main droite qui a rempli le monde entier.

En 1829, le jeune Angevin, à qui ses étroites accointances avec le Cénacle n'auraient peut-être point suffi pour forcer les portes de *la Tour d'Ivoire*, entend des premiers, grâce à David, un *Roméo et Juliette* inédit, *la Frégate* « *la Sérieuse* » et *Madame de Soubise* :

Paris, le 27 janvier 1829 [2].

Lundi soir, à sept heures et demie, M. David est venu me chercher. Je comptais sur Sainte-Beuve, qui fut empêché, ainsi que Hugo, qui dinait en ville, et qui devait entendre une tragédie dans la soirée. La réunion était environ de soixante personnes, dont une douzaine

1. Lettre de Victor Pavie à son père *inédite*.
2. Lettre de Victor Pavie à son père *inédite*.

de dames. Là siégeaient Alfred de Vigny, Mérimée, l'auteur de *Clara Gazul*, Delacroix, Colin, de Wailly, Alexandre Dumas, et *le Globe* intrus, presque tout entier dans la personne de Charles Magnin, Damiron, Charles de Rémusat et LéonVitet, etc.

Émile Deschamps commença par la lecture de ses trois premiers actes[1]. Alfred de Vigny déroula à son tour le manuscrit des deux derniers. Je contemplais Shakespeare face à face, moi qui ne l'avais entrevu que dans l'imitation d'une prose rampante, ou dans l'impénétrable sanctuaire de son idiome antique, au prix de mes peines et à la sueur de mon front. Les deux parts du travail ont échu à qui de droit : Émile Deschamps plus souple, plus insinuant, plus arrondi de formes, de Vigny plus incorrect, moins obéissant, mais plus fort et plus grandiose. C'est Mme Malibran et Mme Pasta. Le songe de la reine Mab s'est coloré, sous Émile Deschamps, de l'illusion de la plus fantastique féerie.

De Vigny a fait lecture d'un petit poème inédit, *la Frégate « la Sérieuse » ou les Plaintes du capitaine*, autrement et aussi beau qu'une orientale de Victor Hugo :

> Quelle était belle ma frégate,
> Lorqu'elle volait sous le vent.

Il en parle comme d'une personne, quand elle saute en éclat :

> Nous nous sommes conduits comme il fallait, lui dis-je
> Adieu donc mon enfant.

---

1. Il s'agit d'un *Roméo et Juliette*, reçu à la Comédie Française le 15 avril 1828, et qui ne fut jamais joué. Les trois premiers actes étaient d'Émile Deschamps, les deux derniers d'Alfred de Vigny.

Enfin, pour clore cette histoire d'enchantement, je te dirai qu'hier matin, à toute fin, M. David est venu me prendre et m'emmener chez Alfred de Vigny, qui est la créature la plus noble que je connaisse, et la plus pure enveloppe de la poésie. Il nous a lu pour nous, tout pour nous, *Madame de Soubise*, admirable chose comme *Moïse*, comme *Dolorida*. Il roule un drame d'une conception toute neuve et toute à lui. M. Boilesve, de Saumur, vient de lui envoyer une lettre autographe de son héros chéri, le grand écuyer Cinq-Mars...

La moisson d'été est, cette année-là, particulièrement fructueuse : Lamartine, Chateaubriand, Dumas.

Paris, 23 juin 1829 [1].

Au moment où Lamartine allait partir, fort indifférent au ciseau de David, et rancuneux surtout contre les bustes et portraits antérieurement faits, qui l'avaient brouillé avec son propre visage, notre cher ami David lui a pourtant fait violence, et en une séance, au bout de trois heures, un buste, le plus ravissant, le plus spontané, le plus idéal de tous les bustes, était pétri. Je l'ai vu hier à l'atelier, où il posait une seconde fois pour acquit. Il descendait à chaque instant du *trône*, puis souriait à son buste, comme un chat dans une glace, sans songer que ce fût lui. « C'est ravissant, c'est merveilleux, c'est de l'âme et de la vie. C'est le plus bel ouvrage français que j'aie vu ! » Du reste, il est bon de vous dire que j'ai été le ridicule objet d'une aventure

1. Lettre de Victor Pavie à son père *inédite*.

bien inexplicable de la part de cet homme qui m'est si grand et si cher. Mon émotion, le jour où je le vis chez Hugo pour la première fois, l'avait ému lui-même et intimidé. Pour réparer ce qu'il appelait son impolitesse, il avait demandé mon adresse à Hugo, et il y a encore sur sa cheminée, m'a-t-il appris, une lettre à ma prétendue adresse, rue Saint-André-des-Arts, n° 6, par laquelle il m'invitait à déjeuner. La lettre lui avait été retournée. Il part demain.

Paris, 15 juillet 1829 [1].

... M. David s'est bien informé de toi. Il a fait le buste de Lamartine, que j'ai vu tant chez lui que chez Victor. Lamartine a eu pour moi la plus grande bonté, dont détails de laquelle je te fais grâce, ainsi que de l'émotion toute nerveuse qu'il a produite sur moi quand je le vis. Il est reparti pour Mâcon, après avoir joui d'un véritable triomphe, à une soirée de Villemain où ont été lus de ses vers inédits.

Hier, j'étais chez M. David, qui faisait le médaillon de Dumas, lorsque Chateaubriand est apparu.

Paris, 21 juillet 1829 [2].

La dernière fois que j'ai vu M. David, Chateaubriand est apparu dans son atelier. Il partait pour les eaux de Cauterets, d'où il reviendra prendre sa femme à Paris, pour repartir à Rome. Il venait contempler pour la première fois son buste en marbre, devant

1. Lettre de Victor Pavie à son frère *inédite*.

2. Lettre de Victor Pavie à son frère *inédite*.

lequel il s'est pâmé d'extase, ainsi que devant une tête rivale d'exécution et de génie, celle de Lamartine.

Les traits de ces nobles têtes romantiques avaient dû frapper plus que d'autres le romantique fervent qu'était Victor Pavie. Et, sans doute, s'il aperçut quelque jour, dans l'atelier de son ami, Népomucène Lemercier ou Casimir Delavigne, il dut être moins heureux de cette rencontre que de celle de Lamartine ou de Chateaubriand.

Mais il est bien vrai que le sculpteur, en dépit de son éclectisme, en dépit de certaines tendances de nature, de certains sentiments qui l'auraient facilement attaché aux classiques, avait résolument donné ses préférences à la jeune école. La « liberté dans l'art » était un mot d'ordre bien fait assurément pour lui plaire. Il y eut aussi et surtout à cette alliance des raisons d'amitié. Le cœur, chez David, dictait bien des mouvements à la pensée. Le chef-d'œuvre de cet enfant de la Révolution, de ce fils de bleu, traîné à travers les champs de bataille de la Vendée sur l'affût d'un canon, n'est-il pas la statue de Bonchamp, admirable monument de reconnaissance à la mémoire d'un ennemi généreux? Du jour où David fut l'ami des Hugo, des Sainte-Beuve, des Lamartine, il le fut tout entier.

Le romantisme, c'était aussi l'enthousiasme un peu désordonné pour le grandiose, le gigantesque, le colossal. C'était le culte de la pensée intérieure, du moi, de l'être intime, substitué au culte de la forme extérieure, le mouvement spontané remplaçant la pose noble. Et de tout cela David était épris. D'avoir vu, un jour, lord Byron passer au galop de son cheval ruisselant d'écume sur le Lido, et de n'avoir pu saisir son geste insaisissable, il se désolait encore longtemps après cette rencontre.

Le romantisme, c'était encore l'éclosion d'une littérature proprement nationale dans ses sources et ses inspirations. Il n'en fallait pas davantage pour séduire ce Français aimant assez ardemment son sol et « jusque dans ses verrues » pour préférer aux plus immaculés Paros le granit breton et l'ardoise angevine.

Les hasards de l'exil l'ont amené, en 1852, à Athènes. Rêvant en face de l'Acropole, tandis qu'auprès de lui coule l'Ilissus, et que le soleil se couche sur la montagne d'Eleusis, il ne peut se laisser prendre à ces beautés étrangères, et, détournant tristement ses regards, il écrit [1] : « Toutes ces magnificences ont bien quelquefois

1. Lettre à Victor Pavie, 3 juillet 1852.

le pouvoir d'éclaircir le brouillard qui obscurcit trop souvent le miroir de mon âme ; je porte dans mon cœur un chagrin qui pourra bien éteindre ma vie, si ma situation ne change pas. »

C'est bien là, me semble-t-il, la plainte d'un cœur fortement rivé au sol de son pays, et prompt à s'éprendre de tout ce qui peut en augmenter le patrimoine glorieux.

MADAME A. GENNEVRAYE

MADAME A. GENNEVRAYE

Parmi tant d'autres curiosités toujours en éveil dans son esprit mobile et inquisiteur, on sait quelle curiosité particulière Sainte-Beuve nourrissait à l'égard de l'âme féminine. L'homme et le lettré y avaient leur part et s'intéressaient pareillement aussi bien à la personne même, à ses qualités extérieures de distinction, de grâce ou de charme, qu'à l'âme et à ses manifestations sous une forme d'art quelle qu'elle fût.

Or, en décembre 1829, arrive d'Angers, avec deux exemplaires d'un volume de poésies émanées d'une plume féminine, une lettre demandant, pour l'auteur et le livre, un article dans la *Revue de Paris*, On s'autorisait, pour solliciter ainsi, du nom de Victor Pavie : l'auteur était une femme

jeune, élégante, appartenant à un monde cultivé. Il n'en fallait pas davantage pour que Sainte-Beuve prît goût à cette tâche qu'on lui demandait de s'imposer, et s'intéressât aux autres essais de la même plume. Sous la signature d'A. Gennevraye, les initiés savaient qu'il fallait lire le nom de la femme d'un jeune avocat du barreau d'Angers, Eugène Janvier. Il devait avoir plus tard son heure de célébrité, comme défenseur de l'abbé de Lamennais, dans le procès de *l'Avenir*. En 1829, M. et Mme Eugène Janvier habitaient Angers, le quittaient peu, et plusieurs années se passèrent avant que le critique fût mis en présence de la femme qu'il cherchait à deviner derrière le masque de l'auteur. De Paris, Sainte-Beuve correspond avec Mme A. Gennevraye, et les lettres qu'il adresse, vers cette époque, à Victor Pavie contiennent souvent un mot pour elle, un avis, un conseil :

...Mme Janvier[1] m'a envoyé, il y a quelque temps, des vers d'elle, et je lui ai répondu. Donnez-lui quelques bons conseils, comme de s'inspirer en elle, de ne dire que tout ce qu'elle sent. Cela indirectement, bien entendu : mais parlez-lui poésie en ce sens, afin qu'elle se tienne dans la ligne de talent qu'elle a déjà si heureusement suivie...

1. Fragment de lettre *inédit*, de novembre 1831.

...Veuillez[1] à l'occasion me rappeler à Mme Janvier, et remercier M. Janvier de son *Mémoire sur l'état de siège* et de ses plaidoiries pour la Meilleraye, qu'il a bien voulu m'adresser...

A la fin de 1833, M. et Mme Janvier sont fixés à Paris. Sainte-Beuve dîne chez eux et y retrouve Lammenais et l'abbé Gerbet. Il écrit, en décembre de cette année, à Victor Pavie :

...J'ai vu[2] Mme Janvier enfin, il y a un mois environ pour la première fois. Elle m'a écrit et me fait beaucoup d'amitiés. Elle est spirituelle, mais un peu folle et nerveuse, et en quête de sensations. Dubois, qui est marié, en est fort ami, et y va tous les soirs avec sa femme...

A cette esquisse un peu trop sèche de la physionomie de Mme A. Gennevraye, les lettres qu'on va lire ajouteront quelques traits dont l'ensemble donnera, je pense, l'impression d'un joli caractère de femme, spirituelle en effet, primesautière, un peu nerveuse sans doute, mais sans folie, même au sens où Sainte-Beuve voulait l'entendre dans les quelques mots cités plus haut, pleine d'un bon sens, au contraire, très solide et très

1. Fragment de lettre *inédit*, du 23 août 1832.
2. Fragment de lettre *inédit*, de décembre 1833.

avisé, qui la garda de jamais renoncer, pour écrire, à aucune des grâces de son sexe.

Peu de temps après l'apparition des *Poésies d'une femme*, écoutez de quel ton modeste, et qui n'est certes pas celui d'un *bas bleu*, l'auteur explique comment fut composé son premier livre, s'excusant presque de l'avoir publié :

10 janvier 1830[1].

Mon Dieu, monsieur, que vous auriez eu grand tort de ne pas céder au désir de m'écrire : vous m'eussiez privée d'un grand plaisir. Si vous saviez combien je suis surprise et joyeuse de votre suffrage et de ceux de vos amis ! En vérité, je suis bien loin de me croire digne d'un éloge. J'écrivais sans but, sans encouragement. J'écrivais lorsque j'étais triste, ou lorsque je songeais aux poètes de chez vous, ou bien encore lorsque je m'ennuyais, et les feuilles volantes s'égaraient, et moi je les oubliais, car il faut vouloir plaire à quelqu'un, il faut espérer une récompense quelconque pour avoir de la persévérance et le goût des vers, dans un pays où si peu de gens aiment à sentir et à penser. Aussi, sans mon cousin qui m'a bien trop flattée dans sa préface, j'aurais toujours méconnu cette joie si vive de l'amour-propre flatté, et l'orgueil d'être jugée favorablement par ceux dont j'admire tant les talents.

Il y a un mois à peu près, j'adressais en même temps qu'à vous, monsieur, deux volumes à M. Sainte-Beuve.

1. Lettre *inédite*.

Je ne sais s'il les a reçus. J'en envoyai aussi au *Figaro* et au *Globe*. Mais je n'en adressai point aux autres journaux. Je ne connais aucun des rédacteurs. Je n'ai plus ici d'exemplaires, de sorte que me je contenterai bien du jugement favorable que vous avez porté sur mon ouvrage, ainsi que de celui des poètes que vous m'avez nommés. Leur critique de mon manque d'habileté est juste : je ne suis ni habile, ni travailleuse, ni ne le deviendrai jamais. Je n'ai rien vu presque. Je ne suis jamais sortie de mon coin du feu : aussi j'écris comme je parlerais, sans étude, sans travail, sans prétention. Seulement le vers rend le langage plus harmonieux, et donne plus de charme aux sentiments que je peins. Mais il ne m'est pas arrivé une seule fois d'attendre une rime, de choisir un mot, de déguiser ma pensée, de la voiler, de l'embellir ou de la rendre plus claire. Non. Pour qui? Pourquoi faire? J'ai écrit comme chante la jeune paysanne qui ne sait ni note, ni mesure.

Je ne sais pas, si d'après cela, vous avez une bonne idée de moi, et si vous me conseilleriez de m'occuper encore de poésie. Je n'en ai pas le projet. Cela dépendra de mes loisirs et de mes idées; mais, si je m'arrête au commencement de la route, je n'en suivrai pas moins avec intérêt et admiration ceux qui sauront la parcourir avec gloire.

Je me rappelle, monsieur, le bal où j'eus l'avantage de vous voir : je m'en souviens, parce que déjà de jolies pièces, dans le journal de M. votre père, me faisaient chercher dans vos traits ce je ne sais quoi qui révèle le cœur d'un poète. Mais moi, j'ai dû passer devant vos yeux comme toutes les dames parées de

guirlandes et de satin. A la prochaine fois, j'espère, nous causerons : ce que vous faites mieux que de danser. Vous m'avez dit que vous dansiez fort mal. Je n'en sais rien, et d'ailleurs c'est le fait de tous les gens d'esprit.

Encore une fois, monsieur, je vous remercie de votre charmant article plein de grâce et de talent, et de votre lettre qui m'a rendue heureuse comme une enfant.

Adèle JANVIER.

Un an plus tard, l'auteur en est à son second volume : le ton n'a pas changé :

29 septembre 1831[1].

Mon cher monsieur Pavie, j'ai recours à votre extrême complaisance. J'ai peur d'en abuser. Pardonnez-moi donc si je suis trop hardie ; accusez-en votre bonté habituelle et l'affection que vous avez, j'espère, pour moi.

J'ai fait paraître un petit ouvrage dédié aux pauvres et donné au *Bazar* d'Angers pour être vendu à leur profit. J'en ai gardé pour rentrer un peu dans mes fonds, l'impression m'ayant assez coûté. Voudriez-vous porter ces quarante chez un libraire, les faire vendre à trois fr. le volume : le libraire prendra pour lui ce qu'il prend habituellement. Alors vous tâcheriez de les faire annoncer dans quelques journaux. Mon pauvre monsieur, je vous donne bien du mal ! Ensuite, veuillez

1. Lettre *inédite*.

faire remettre à leur adresse ceux enveloppés d'une bande. Si cela vous causait trop d'embarras, grondez-moi, je ne le ferai plus.

Je viens d'être très malade! J'ai eu soixante sangsues, il y a quatre jours. Enfin me voici encore échappée pour cette fois. Vous ne m'en voudrez pas si j'écris si hâtivement. Je suis encore si peu forte que mes doigts et mon cerveau me refusent service.

Recevez donc l'assurance de mon attachement dévoué.

Adèle Janvier.

P. S. — Priez M. Sainte-Beuve et vos autres amis qui *travaillent* dans quelques journaux de parler un peu de cet ouvrage, fait en si bonne intention. Je ne le trouve pas bon, moi, en vérité, et j'ai peur qu'on en pense autant.

17 janvier 1832 [1].

Combien je suis reconnaissante de tout le mal que je vous ai donné, mon cher monsieur Pavie. Non, en vérité, je ne vous en voulais pas de ne pas recevoir de lettre, ni ne vous accusais de négligence. J'ai une grande confiance en mon tact pour juger les gens, et, une fois que je me suis reposée en eux, j'ai foi et j'accuse les événements alors, au lieu des personnes. Aussi dit-on que je suis femme à préventions. Non, ce n'est pas cela. Mais je ne crois pas m'être beaucoup trompée dans mes jugements anticipés, et mon opinion sur vous est telle qu'elle ne peut s'altérer. Ces volumes ne valent pas la peine que vous avez eue. Ils sont si ordinaires que

1. Lettre *inédite*.

j'avais peur de baisser dans l'esprit de mes amis de Paris. Mais le but était mon excuse. Ici, ils ont été trouvés meilleurs que les précédents, et j'en avais honte pour ma ville : car je ne devais ce succès qu'à ce que les idées en étaient si communes que tout le monde avait pu se dire cela et le comprenait sans effort d'intelligence. Mais je n'espère pas être achetée à Paris : on a le goût plus difficile et plus éclairé. Dans tous les cas, ne vous en tourmentez pas. Ce n'est pas par la vanité que je pèche, et nul ne sait mieux que moi reconnaître sa faiblesse. Un homme d'esprit a prétendu que je tenais plus à ma figure qu'à mon talent et que j'aimais mieux être trouvée jolie que spirituelle, et en vérité je ne crois pas qu'il ait menti. Cette futilité de femme va vous scandaliser : aimer à plaire va peut-être vous sembler un péché. Mais une femme sans *coquetterie innocente* serait une femme manquée. Ayez vous autres l'honneur, la gloire, le caractère, et nous, gardons la pudeur, la coquetterie et le dévouement, et chacun sera dans son rôle. M. Sainte-Beuve aura eu pitié des *Malheurs du pauvre*. Dites-lui que je lui pardonne et suis de son avis. Eugène est à Nantes, où il vient d'avoir un triomphe complet et magnifique. Des applaudissements universels ont accueilli sa plaidoirie dans une cause si libérale, mais si impopulaire [1]. Dubois, à la Chambre, avait eu un auditoire de bourgeois, et je craignais qu'Eugène n'en eût un de marchands. J'ai été surprise autant qu'heureuse d'apprendre qu'il avait été compris et que

1. M. Eugène Janvier venait de plaider à Nantes pour les Trappistes de la Meilleraye.

son beau talent avait illuminé les moines de son brillant éclat.

Votre frère a été bien aimable pour moi, et je l'en ai remercié bien sincèrement. Je remercie aussi M. Sainte-Beuve de l'annonce qu'il compte faire dans les Revues, dites-le-lui, je vous en prie, et qu'à mon prochain voyage de Paris je me fais une fête de lui dire bonjour comme à un vieil ami, à moins qu'il ne préfère me rêver toute sa vie : j'y gagnerais.

Adieu, monsieur; faites donc des queues à vos *t* et à vos *b*, car j'ai bien du mal à vous lire, et bien du plaisir.

Votre dévouée Adèle Janvier.

Ce sens si juste des rôles distincts de l'homme et de la femme, cette joie ressentie des succès de carrière de son mari, cette *coquetterie innocente* de la femme qui veut bien être auteur, mais sans cesser d'être femme, tout cela, encore une fois, n'est point d'*un bas bleu*. Et voici des lignes écrites de Paris, où perce, à travers de fines appréciations sur la vie intellectuelle en province, de piquantes réflexions littéraires et morales, une délicate et exquise bonté :

Février 1834 [1].

Mon pauvre monsieur Victor, votre lettre, que je reçois, me peine si vivement que j'ai besoin de vous écrire tout de suite, comme si ma lettre était un baume.

1. Lettre citée en partie dans *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires*.

Mon Dieu, je n'espère pas tant : mais pourtant j'espère vous faire un peu de bien, parce que je le désire tant. Oh ! si vous étiez là, j'aurais de meilleures paroles, parce que je saurais mieux, je fouillerais un peu dans votre cœur qui a l'air si brisé, et moi qui sais le monde, la vie, et par là un peu d'avenir, je pourrais détourner vos regards de la plaie présente, et les rejeter sur quelque chose de bon.

Et puis, ce qui ajoute à votre tristesse, c'est votre existence à Angers. Vous, noble et pauvre créature qui allez vous frapper le front contre le monde, comme un aveugle contre un mur, vous qu'on croit *singulier*, et encore je suis bien polie, parce que, voyez-vous, toute intelligence est tenue avec les petits esprits de s'habiller grossièrement avec du rouge et du bleu pour qu'on la remarque : sans cela elle est incomprise et bafouée. Votre scène du catholicisme m'a irritée, et j'ai tort : cela devait être, mais moi, profane, malgré mes trois *Pater* et mes trois *Ave* du soir, j'eusse été bien là, parce que, mieux que vous qui croyez, j'eusse prêché et, sans le compromettre, j'aurais mis le catholicisme en relief et je les aurais forcés de ne pas rire ou de s'avouer des *forts*, espèce que je dédaigne. Maintenant, et cela est beau, il n'y a que les simples de cœur et les hautes capacités qui soient catholiques : la tête et les pieds se touchent. J'en suis entourée ici, je connais une foule de vos amis. C'est ici où vous seriez bien. Dimanche, après que la grande foule était partie, et qu'il ne restait dans mon salon qu'une douzaine de bonnes gens, nous avons relu *l'Organiste Boyer* [1]. Cela est charmant, c'est votre

1. Fantaisie de Victor Pavie.

pièce la plus claire. On a été enchanté. Il y avait là M. Boulay Paty, nous avons parlé de vous, et, quoi que vous disiez, il ne me manque rien. Mon bonheur ne me rend point égoïste, et j'aime les pauvres, toute riche que je sois. — Sainte-Beuve me vient de temps en temps. Il est sauvage et triste, il a par l'imagination défloré toutes choses, et cependant il se laisse rêveusement enflammer par elles. C'est une eau qui tremble, qui ondule sans cesse et qui se brouille souvent. C'est un poète, une âme en peine, qui connaît tous les coins de sa prison, et qui se dit toujours : « Je sais cela. » Ses rêves l'ont vieilli, brisé ; il n'est même plus tenté de goûter au fruit, il le voit trop mûr, et peu à peu, aussi, son âme s'est détendue. — J'ai un peu de cette maladie : mais la vanité et mes affections me sauvent un peu.

Je vous donnerai pour *la Gerbe*[1] : je suis Angevine, j'aime l'Anjou matériel, mais, hors quelques-uns, ses habitants ne me vont pas.

Je serai bien contente de vous voir à Paris. Il me semble que vous respireriez ici. A Angers, vous êtes comme un chien ahuri. Moi, votre truchement, je vous expliquerai le monde, et vous expliquerai au monde. Je vous remercie bien de me regretter, et je me fâcherais contre vous, si vous ne me traitiez pas comme une de vos meilleures amies, qui saura ramasser goutte à goutte vos pensées. Ne craignez pas de m'ennuyer : il y a deux femmes en moi, et la femme mondaine s'est toujours inclinée devant la femme de cœur.

J'aime maintenant l'abbé Morel, dites-le-lui ; dites-

1. Recueil angevin fondé par Victor Pavie, et qui vécut trois ans.

lui que je pense souvent à tout ce qu'il me disait. Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai de l'abbé Lacordaire et de Lamennais.

Adieu, je vous suis bien dévouée.

Votre amie,

Adèle Janvier.

Paris, 7 novembre 1834[1].

Mon cher monsieur Pavie, j'ai vu votre père, et j'ai eu du plaisir à parler de vous; car, malgré qu'avec moi vous n'ayez que quelques éclairs de confiance, je ne vous en connais pas moins, et je fais grand cas de la franchise de votre âme et de la pureté de votre esprit. Ne trouvez-vous pas que l'on se dit bien mieux par lettre ce que l'on pense? On est démonté quand on se trouve face à face, on devient gens du monde, comme ceux qui vous entourent, et l'on perd ainsi toute confiance et toute poésie. Aussi je ne vous en veux pas du tout de vos rares visites. Chez moi, vous me trouviez rarement seule, et dès lors je n'étais plus moi. J'aurais regret de voir nos rapports tout à fait rompus, et j'aime à les voir se renouveler de temps à autre. Si vous souffrez, si vous êtes heureux, songez qu'il y a quelqu'un ici qui prend part à tout ce qui vous arrive.

Je vous envoie une pièce de vers que je viens de faire après mon dîner, au coin du feu, pour votre *Gerbe*. Je désire qu'elle vous convienne et que mon nom angevin se mêle à celui de mes compatriotes. J'étais d'abord fâchée que vous demandassiez des vers, je les déteste.

1. Lettre *inédite*.

Ils sont passés, parce que tout le monde en fait, et beaucoup en font de bien. Enfin en voilà.

Adieu, mon cher Pavie. Eugène vous donne une poignée de main.

Adèle JANVIER.

P.-S. — Que devient donc l'abbé Morel?

Paris, 23 novembre 1834[1].

Apparemment, mon cher Pavie, que vous ne savez plus écrire. Je vous ai envoyé ma pièce de vers pour *la Gerbe*, et je n'en ai plus entendu parler. La trouvez-vous mauvaise? Il fallait me le dire, si vous vouliez que j'aie le temps d'en faire une autre. Enfin l'avez-vous reçue? Je ne conçois pas que vous ne m'ayez pas répondu un pauvre petit mot. Je vous gronderais, si je ne vous savais un rêveur qui oubliez les choses de ce monde pour vous perdre dans celui de votre pensée. Un chant d'oiseau, une fleur d'hiver sur un mur, une pierre du clocher, en voilà assez pour me faire oublier, moi et mes vers.

Je viens d'écrire à Mazure. J'espère, parce que Villemain m'a promis de m'accorder la première chose que je lui demanderais, et mon petit crédit va profiter à notre vieil ami; et puis Eugène va y mettre tout son zèle.

Adieu, votre bien dévouée,

Adèle JANVIER.

Elle a beau vivre à Paris, entourée de célébrités

1. Lettre *inédite*.

naissantes ou déjà consacrées, les juger avec une finesse dont les quelques lignes sur Sainte-Beuve peuvent donner l'idée, apprécier par ailleurs assez sévèrement les Angevins, Mme Janvier reste cependant assez attachée à ses compatriotes pour ne se désintéresser en rien de ce qu'ils font, de ce qu'ils disent, de ce qu'ils pensent. Volontiers elle revendique sa qualité d'*Angevine*, et mieux que ses affirmations, l'accent de terroir dont elle ne put jamais se défaire la proclame. Et son cœur surtout prend sa part de leurs joies, de leurs peines avec une fidélité qui ne se dément en aucune circonstance. Voici une lettre consolatrice :

Paris, le 4 avril 1857[1].

Mon cher Pavie, comment pouvez-vous croire que je me fâche contre vous, bon et loyal garçon au cœur d'or? Non jamais. Je suis une mauvaise d'être négligente envers les amis qui souffrent. Mais, moi aussi, j'ai eu des misères, des *guignons;* toutes les petites et grandes choses se tournaient à mal, et mes heures se passaient dans l'inaction, le découragement et la paresse. Pardonnez-moi donc, mon pauvre rêveur, et comme moi sortez tout à coup de vos pensées. C'étaient des choses positives qui me hantaient, et vous, vous vous heurtez contre vos illusions et vos songes. Relevez-vous donc, et ne vous désolez pas parce que vous vous êtes trompé.

1. Lettre *inédite*.

Ne vous plaisez pas dans votre douleur. Au lieu de vous reposer sur ce qui peut l'augmenter, ayez la force de chercher ce qui peut l'affaiblir. L'homme est une bête d'habitude : quand il est bon, il s'attache aux lieux, aux choses, aux pensées. Détournez votre attention et ne la fixez pas à tort... Je sais la vie, et j'ai bien réfléchi sur nos misères. Eh bien, mon ami, je vous le dis, la Providence est une bonne mère, qui a l'air de châtier sans pitié, et qui travaille pour l'avenir. Le chagrin que vous avez vous évite un éternel chagrin, et vous prépare sans doute au bonheur réel. Il y a non seulement devoir à bénir la main qui vous frappe, mais il doit y avoir reconnaissance : car le ciel fait tout pour le mieux. J'ai reconnu cent fois que ce que l'on prenait pour un malheur, que ce dont on se plaignait avec amertume, plus tard se trouvait un bien. Fermez les yeux et croyez à la bonté de Dieu. Voyez-vous, mon ami, il nous a caché ses bienfaits, et nous ne pouvons voir aussi loin que lui. Nous serions écrasés, nous chétifs, et c'est encore par bonté qu'il a fait que nous ne puissions voir dans la profondeur des choses. Il ne nous a demandé que foi, bonne et ferme volonté, et l'amour du bien et du beau. Mais on doit tendre à bien savoir et comprendre où est le vrai beau et le vrai bien...

Je cherche dans ce moment une campagne. J'ai besoin d'arbres et d'air. Je me sens des foules de pensées que le bruit, le monde, les affaires étouffent. Si j'étais en prison, ou seule, il me semble que j'écrirais; car jamais je ne fus plus croyante : aussi mon ennui vient souvent d'un mal que j'appellerais volontiers les pensées refoulées, si cela n'avait l'air d'une prétention.

Perrot, que vous avez vu chez moi, fera paraître un volume de poésie cet automne. Il a un immense talent. Sa jeunesse s'est passée dans les fêtes, parmi les plaisirs, les imbéciles et les futilités. Son âme s'était fermée, ou plutôt ne s'était jamais ouverte; le monde de la pensée n'avait levé qu'un coin de son rideau. Depuis deux ans, il s'est trouvé entouré de gens d'intelligence et de cœur, il a compris qu'il s'était égaré et qu'il était de la rare famille des poètes. Il s'est mis à écrire, et comme il sait les choses, ce mélange de positif et de nouveauté d'impressions, de larges pensées et de sentiment rend son talent complet. Aussi je lui dis en riant que je suis sa mère intellectuelle. J'ai fait mieux que moi, mais sans moi il se serait débattu contre lui-même.

Adieu, mon cher Pavie; écrivez-moi, et dans aucun cas ne me croyez sans affection pour vous,

Adèle Janvier.

Voici maintenant une lettre toute joyeuse. Victor Pavie ayant annoncé son prochain mariage, Mme Janvier lui répond :

Issy, juillet 1835[1].

Je savais bien, mon bon Pavie, que votre vie n'était pas finie, et que les chagrins, une fois passés, sont un enseignement qui fait mieux savoir le prix du bien que l'on a. Dieu est bon, et jusque dans la douleur qu'il nous envoie il y a un bienfait. Plus je vais, et plus

1. Lettre citée en partie dans *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires*.

j'adore la Providence. Non que je fasse de grands progrès dans la pratique du catholicisme, je n'ai ni assez de foi, ni assez de volonté, je ne sais point me plier. Je ne sais point toujours soigner mon âme, ni avoir les yeux sur elle pour la diriger. Par une faveur bénie, j'aime le bien et le fais tant que je peux ; mais je le dois plus à mes penchants qu'à l'idée du devoir.

J'ai commencé ma lettre pour parler de vous, et voici que je ne m'occupe que de moi. C'est que, mon ami, on ferait des volumes pour consoler, et l'on n'a rien à dire aux heureux : on a peur de les distraire de leur bonheur. — Vous allez commencer une vie toute nouvelle, voir les choses sous un nouveau jour, vous modifier, et vivre moitié en ce jeune être qui vous aimera. Vous êtes au plus beau moment de la vie : jouissez-en pleinement.

Je suis à la campagne pour tout l'été, à Issy, avec une famille, dans un beau parc isolé, heureuse autant que possible, retrouvant ma fraîcheur d'émotions et de pensées, mes travaux d'esprit, ma gaîté d'enfant. Après avoir aimé le monde, l'avoir connu, je l'ai laissé, et suis revenue à la solitude, à l'intimité, plus apte à en jouir en savourant mieux le calme et le bonheur. Mes jours se passent si doux que je ne m'en souviens plus. Toutes mes heures sont pleines, et l'on dirait que je ne fais rien. Je cours au soleil, je reste des demi-journées au bord de l'eau, je m'y baigne, je suis toute brunie, forte, rieuse et rêveuse, et tout cela fait une bonne vie.

Adieu, mon ami, je vous remercie d'avoir songé à moi. Vous avez eu raison : mon affection est vraie, et vous la méritez, car vous êtes un de ces êtres rares que

le monde n'a point salis, et qui conservent toujours un cœur transparent et bon.

Votre amie, Adèle Janvier.

Comme tout cela est plein d'une fine et profonde psychologie, non point seulement par la nature des sentiments exprimés, mais encore par le soin qu'elle prend, elle peu avancée, comme elle l'avoue, dans la pratique du catholicisme, d'insister précisément sur ce qui peut le plus sûrement toucher celui à qui elle s'adresse! D'autres jours, c'est une jolie page de critique littéraire qui éclôt sous cette plume alerte et prompte.

Paris, 12 janvier 1836[1].

Mon cher Pavie, je vous avais demandé vingt exemplaires de *la Gerbe*, parce qu'un libraire les avait demandés, croyant à leur venue avant le premier de l'an. Mais ils sont arrivés trop tard, il n'en veut plus, de sorte que si je ne puis les placer, je vous renverrai ceux que j'ai reçus.

Je croyais que nous serions plus nombreux, et puis ces initiales me gênent. Je ne connais plus personne, ce qui du reste m'a rendue fort impartiale. Le meilleur article est *Lima*[2]. C'est poétique, chaud, bien *écrit* et bien *décrit*.

1. Lettre *inédite*.

2. Cet article avait été inspiré à Théodore Pavie par les souvenirs d'un voyage en Amérique qu'il venait d'accomplir. Théodore Pavie devint quelques années plus tard, par son mariage, le neveu de Mme Janvier.

Votre sujet à vous m'a moins plu que ses détails. Ces anciennes superstitions sont naturelles chez le peuple. Mais, en ce temps, on ne se figure pas qu'elles ont été partagées par les prêtres jadis. Il y a une certaine gêne à les croire de bonne foi. Le caractère moral de la jeune fille est bien rendu, et l'idée du paysan stupide est belle: mais je suis si positive que les faits impossibles ne me vont pas. Je ne comprends que les rêves de l'imagination. Dans ce domaine, on peut tout créer. Dans les faits, généralement, j'aime le naturel, et Hoffman, avec son talent, ne m'a pas raccommodée avec le fantastique. *L'Organiste*, tout d'imagination m'allait, les croyances de sorcier me vont: mais le prêtre les partageant me paraît contrariant.

Vous allez me trouver sévère, matérialiste; je vais vous déplaire. Dites-le-moi.

Isolement a du talent. Il y a des vers bien faits, l'auteur a encore besoin de se châtier, d'éviter les mots emphatiques et les choses connues; mais il y a de la pensée, et c'est bien rendu. *Jeannette* est l'amas de toutes les phrases à effet. J'éprouve une vraie colère de ces exagérations de style. Hugo est élevé, large, passionné; mais ses imitateurs le parodient. Il y a quatre ou cinq jolies choses; mais comment supporter *nos palais de vie — une tête de mort escorte mes rêves — les plus délirantes voluptés ne l'ont point écartée*, etc. — *sentir que la substance de nos chimères n'est qu'un pâle nuage que nos mains traversent?* Quel galimatias!

Expiation est très bien, de bon style, et nouveau. *La Vendée*, très bien. — *Rose*, rien. — *Lima*, le bouquet.

Vous pensez, mon ami, que cette rapide critique est pour vous seul et votre femme. Je ne veux pas qu'elle soit montrée. Ainsi gardez-la toute secrète.

Hier soir, nous avons eu la lecture d'un drame d'Hippolyte Lucas, qui a été refusé aux Français, et qui est très bien. Je lui ai donné des conseils pour le dénouement, qu'il a bien voulu trouver justes. Il va le changer, et ce sera vraiment très remarquable, parce que, dans sa préoccupation d'auteur, il avait écourté la péripétie, et les écouteurs tout neufs saisissent mieux à la lecture. J'ai espoir qu'une nouvelle épreuve le fera recevoir. C'est une honte que des comédiens acceptent tant de platitudes, et refusent une œuvre de talent parfaitement écrite et rimée richement.

Lacenaire est mort lâchement. Dieu n'a pas voulu du triomphe de l'impie. Ah! guillotiner me semble affreux. Malgré tout, il est impossible que la société ait le droit de renvoyer ainsi une âme à Dieu, et de changer les heures, de supprimer ainsi celle du repentir peut-être.

Adieu, mon ami; mille choses aimables à votre femme et à vous.

Adèle Janvier.

Aux *Poésies d'une femme*, d'autres volumes succédèrent, *Reprises perdues*, des romans, *Cause secrète*, *l'Ombra*, qu'accueillit la *Revue des Deux Mondes*, et auquel le public ne marchanda point le succès. Jamais le « bas-bleuisme » — pour emprunter à Barbey d'Aurevilly une expression qui n'aurait point droit de cité sans ce parrai-

nage — jamais le « bas-bleuisme » n'effleura cet « esprit mobile, impressionnable, à fenêtre ouverte, de la plus femme des femmes ». Dans son salon d'Angers tout d'abord, dans son salon de Paris, quand elle se fut plus tard à demi déracinée, se rencontrèrent longtemps les hommes les plus distants les uns des autres par leurs opinions, leurs habitudes d'esprit, leurs croyances. Éprise de nouveautés et de contrastes, elle maintenait entre tous l'harmonie, avec une bonne grâce, une aisance enjouée qui étaient parmi les meilleurs de ses dons. « Elle concourait, dit Victor Pavie [1], aux succès de son mari, par l'adresse de ses relations et le charme de son influence. Pleine de cœur, elle avait le jet de la plume comme de la parole, ne rêvait qu'en poésie, et semait l'animation autour d'elle, par l'entrain de ses récits, la soudaineté de ses expansions et le naturel des improvisations scéniques où elle eût pu jouer, à elle seule, tous les rôles à la fois. » Figure attrayante et charmeuse, ajouterai-je, qui ne dut de se garder telle qu'au soin constamment pris de maintenir une barrière solide entre les deux domaines distincts réservés à la femme et à l'auteur.

1. Victor Pavie, *Œuvres choisies*, t. II : *Les Revenants*.

ÉVARISTE BOULAY-PATY

ÉVARISTE BOULAY-PATY

Ce nom, presque inconnu, eut son heure de réputation, et brilla d'un éclat bien fugitif, mais très pur parmi les astres de deuxième grandeur du ciel romantique. Les anthologies citent encore aujourd'hui quelques vers tirés des *Odes Nationales* ou d'*Elie Mariaker*. Mais ce que les lettres qu'on va lire laissent voir surtout, c'est l'aspect d'une âme ardente, excessive dans ses expansions d'amitié comme dans l'expression de sa mélancolie.

Victor Pavie trace, de Boulay-Paty, dans ses *Revenants*[1], ce portrait : « Le jeune homme aux yeux de jais, aux narines dilatées, aux cheveux bouclés et noirs, au teint bistré, que je vois

1. Victor Pavie : *Les Revenants*, *Œuvres choisies*, t. II.

encore converser avec Mme Hugo dans le salon de la rue Notre-Dame-des-Champs, s'appelait Évariste Boulay-Paty. Son timbre un peu nasal, sa prononciation un peu lourde, son accent provincial étaient en désaccord avec l'ardeur lyrique de son langage. Il se leva : même contraste entre la distinction de ses manières et le défaut de sveltesse et de désinvolture de son galbe. Les quelques mots que nous échangeâmes nous servirent comme d'amorces pour nos rencontres à venir. En nous quittant, nous nous sentîmes instinctivement attirés l'un vers l'autre. »

Dans les lettres de Boulay-Paty, on retrouve bien le même ton lyrique qui était celui de sa conversation. Quant à la sympathie qui devait naître, si soudaine, mais si durable, entre ces deux habitués du Cénacle, elle s'explique d'elle-même par leurs affinités multiples. Retenu à Paris par ses fonctions de conservateur de la Bibliothèque du Palais-Royal, Boulay-Paty resta toujours un *déraciné*, aussi amoureux de sa Bretagne, de la petite maison natale de Donges, près de Nantes, que Victor Pavie l'était de son Anjou. Et, fidèle au souvenir, sinon à la pratique des mêmes croyances, il trouvait, en faisant vibrer cette corde de sa lyre intime, un écho toujours prêt à répondre dans l'âme de son correspondant.

Paris, le 26 janvier 1833[1],

Cher ami, que votre lettre m'a fait de bien! Vous savez si je vous aime! C'est plus que je ne puis dire: mais comme on sent entre nous! Votre souvenir m'a rafraîchi dans le grand désert où il est venu me passer sur le cœur. Merci! je me retrouve de la force à marcher quand j'ai été touché d'une de ces brises de poésie, quand un de ces flots d'amitié m'a désaltéré. Sans cela que faire du fardeau des jours sur la route que nous autres jeunes hommes nous frappons déjà d'un pied fatigué? Toutes les belles choses s'en vont à l'horizon là-bas, et tourné vers ce couchant radieux, je m'arrête, déplorant la nuit où nous allons nous égarer. Du front de l'humanité vieillie tombe feuille à feuille la noble couronne du passé; nous nous baissons, et tâchons d'en ramasser quelque chose, mais ce n'est déjà que sali de fange que ce quelque chose nous arrive sur le cœur, où nous le choyons pourtant avec amour. Triste crépuscule que ce temps! Triste ville surtout que ce Paris où la boue souille moins les pieds du passant que les vices ne lui flétrissent la pensée! Nous étouffons, nous dont le cœur remplit la poitrine. La nature et la poésie pleurent, oh! quelles larmes! Cher Victor, votre frère où est-il? où est-il? Que j'envie son destin! Que sa course vagabonde appelle mon être! Que je voudrais caresser de l'œil, effleurer de l'âme ces terres vierges, ces végétations inconnues qu'il parcourt! Un nouveau monde d'émotions! Que mon âme, voyageuse dans l'infini, aurait besoin d'aborder, de trouver aussi son Amérique!

1. Lettre *inédite*.

Oh ! comme vous, comme vous seulement deux beaux mois sous les soleils du Midi ! Les cieux doivent y être bien bleus, les soirs bien embaumés, les coteaux, les vallons bien fleuris ! N'est-ce pas ? Avez-vous rêvé sous le cytise ? Que de pensées vous avez dû rapporter de ces doux lieux ! Dites-moi vite que vous viendrez au printemps et que vous me garderez un peu de ces parfums qui vous auront suivi de cet enivrant climat. Ce sera fête de vous revoir, de vous serrer sur mon cœur, vers lequel je voudrais que le vôtre se tournât bien souvent, m'entendez-vous ?

En réponse à vos lamentations sur ma pauvre et chère Bretagne, auxquelles mon âme fait si tristement écho, je vous dirai que nous fondons, à Rennes une *Revue* destinée spécialement à recueillir les débris du pays, jeune et respectueuse littérature, qui fouillera les anciens temps avec la religion du passé, et qui essaiera de fixer les dernières nuances avant qu'elles soient effacées tout à fait. Vous me parlez de votre article sur le Croisic. Je le destine à notre *Revue de Bretagne*, si vous le permettez, j'y tiendrais beaucoup. Je vais le redemander à Letellier, je l'éclaircirai, j'y ajouterai des notes que j'ai prises sur les lieux, je fondrai tout cela ensemble et je le signerai de nos deux noms unis, car dans notre revue, il n'y aura que des Bretons à écrire. Faites-moi le plaisir de me répondre vite là-dessus. Envoyez-moi donc aussi quelque chose de vous : vous me rendriez heureux et j'y compte à ce titre.

Letellier[1] et moi vivons toujours comme vous nous

1. Ami intime de Boulay-Paty, Letellier participait à ce moment de façon très active à la rédaction d'une publication ayant

avez connus, appuyés l'un sur l'autre, pleurant de l'âme sur les hommes et les choses, et surtout causant souvent de vous.

Je vous remercie bien, vous et votre bon père, de ne pas m'oublier dans vos conversations, parmi vos dévoués amis. Ma pensée va, depuis que vous m'avez dit cela, se mettre près de vous, au coin de votre feu d'hiver, et s'en revient souriante de vos douces causeries. Pressez bien tendrement la main pour moi à votre père que je chéris. Mon nom dans votre première lettre à votre frère.

J'ai vu David jeudi au bal de Dupin: nous avons longuement parlé de vous.

J'aurais encore mille choses à vous dire; mais il faut finir — je vous embrasse.

Jusqu'au tombeau et au delà votre ami tendre,

Évariste Boulay-Paty.

P.-S. — On joue *Lucrèce Borgia* jeudi. Mme Hugo m'a chargé de *les* rappeler à votre souvenir. Elle doit vous écrire incessamment.

Paris, le 15 juin 1833[1].

Bien cher ami, je n'ai pas pu vous écrire tous ces jours-ci, saisi que j'étais par une violente grippe. Je cède vite au besoin d'aller à vous, et de vous dire, en vous pressant la main, combien j'ai partagé vos dou-

pour titre *le Cabinet de Lecture*. Très épris de peinture, et très connaisseur, il écrivait surtout sur les Beaux-Arts. Ayant renoncé aux lettres, vers 1840, il alla diriger l'hôpital de Lyon.

1. Lettre *inédite*.

leurs. Oh! je les ai bien senties. Votre lettre m'a enveloppé des tristesses de l'âme: le passé s'est rouvert par elle, elle a touché la blessure, et j'ai défailli. Pas un mot de vous qui n'ait été mille fois ma pensée. Que nos cœurs sont bien pareils! Il y aura trois ans, trois ans demain, que le plus noble, le plus digne cœur que j'aie senti battre sous mon amour, s'est arrêté: trois ans que mon père est mort! Mort! vous comprenez maintenant ce mot. Ah! si vous l'aviez connu! Quelle âme! Quelle pureté de convictions! Quelle élévation de sentiments! O mon père! mon père! Victor, vous avez remué la cendre. Mes souvenirs étincellent, ils me brûlent! vous avez effacé le temps! Mais je vous remercie, il est si doux de retrouver nos peines dans toute la force de leur première atteinte, si doux d'arroser à chaudes larmes la pensée de l'être chéri qui n'est plus! Il m'attend là-haut. Oh! cela seul me soutient, me console. Je le revois en rêve presque toutes les nuits; et j'en suis venu souvent à croire qu'il n'était qu'absent. J'étais ici et lui là-bas il y a trois ans, et, ne l'ayant pas vu m'échapper, je pense que ce ne peut pas être, que ce n'est pas.

Du courage, ami! Pensons à Dieu! C'est là le puissant ami des grandes douleurs. Vous aurez bien souffert, vous et votre père, mon pauvre Victor. Que j'ai mêlé mon cœur à vos chagrins à tous deux! Je regrette votre grand'mère comme si je l'avais aimée de son vivant. La tendresse que j'ai pour vous palpite sous son idée. Vous me dites qu'elle était bien vieille. Oh! qu'alors je l'aurais chérie davantage! J'ai un respect amoureux pour la vieillesse : c'est à mettre des pleurs dans mes yeux quand je vois une tête blanche. Il y a déjà du ciel sur

ces fronts-là. Vous dites bien : la succession des êtres est une chose amère et désespérante, je n'ose ouvrir ma pensée sur cette fatale et dernière page de chaque destinée humaine. Ceux que nous aimons nous manqueront donc, et nous manquerons à notre tour aux cœurs qui seront venus nous chérir. Quelles deux tristes époques dans la vie! Et pourtant leur souvenir et leur crainte, voilà ce qui remplit les intervalles! Oh! quand je pense à ma mère que j'adore avec culte, je l'ai toujours ce ver rongeur. Le coup de tonnerre d'il y a trois ans m'a affreusement entr'ouvert l'éternité; l'écho de cette foudre me parle encore. Oh! vivre, vivre à genoux devant ce qu'on aime, comme si on l'avait déjà perdu!

J'ai reçu une lettre de Letellier, et d'où ? du Croisic! Une lettre délirante, un rêve, et puis il a embrassé ma mère et ma sœur à Rennes. Il doit être maintenant arrivé au Grand-Mont.

J'attendais des nouvelles de Théodore avec une vive impatience. Mon âme et mon cœur dans la première lettre que vous lui écrirez. A propos, on m'a parlé d'un volume de votre frère : *Souvenirs d'Amérique*. Darthenay l'a, et moi, j'ignorais qu'il l'eût publié! Il faut que je vous gronde bien fort : envoyez-le-moi vite, vite. Je me fais une fête de le lire.

Je vous embrasse vous et votre père, mon cœur sur les lèvres. Parlez quelquefois de moi.

Évariste Boulay-Paty.

Sans foyer, de santé délicate et souvent ébranlée de secousses inquiétantes, Boulay-Paty concen-

trait toutes ses affections sur les deux êtres dont il était « l'idole », sa sœur, plus âgée que lui, et sa mère, « brûlante de cœur et pétillante d'esprit », « sourde, mais si fine dans toute sa frêle personne, qu'elle semblait écouter et entendre par le bout de son petit doigt ». Le nom de ces deux êtres chers revient sans cesse sous sa plume.

Paris, le 17 août 1833[1].

Merci, cher ami, merci du bel ouvrage de Théodore ! Je n'ai encore eu le temps que de le parcourir, et j'ai déjà senti comme un vent invisible me pousser. Il me semblait que mon âme mettait à la voile et voguait vers les climats que sa plume chaleureuse nous décrit. Vous me dites que des nouvelles toutes récentes vous arrivaient de lui : cela m'a fait du bien, et j'ai presque cru que c'était lui qui m'envoyait ces deux volumes. Dans votre première lettre, mettez-lui quelques lignes en mon nom, reportez-lui combien je l'aime, et combien je me plais à me rapprocher de lui par ses *Souvenirs*.

Que je regrette, cher Victor, de n'avoir pu avec vous et Charles courir ces grèves où les vents rafraîchissent si énergiquement le front en soulevant les cheveux. J'y aurais bondi, crinière haute, comme le coursier qui reconnaît et aspire l'air natal. Que je me serais hardiment accordé d'âme et de tête avec les lames fougueuses, les vents tumultueux ! Et vous avoir là, vous, mon ami, et Charles ! Oh ! c'eût été doux, dans vos bras, le pied

1. Lettre *inédite*.

sur le front de cet antique océan! Que de bonheurs j'ai perdus! Que de fièvres j'ai manquées! Oh! les beaux délires, les inimaginables extases! J'en ronge mon cœur. Que voulez-vous? Je n'ai pu étendre ma chaîne que jusqu'à Rennes: car, les jours de juillet, mon âme a eu des ailes à m'étouffer dans ma poitrine. j'ai été obligé de partir, j'ai embrassé ma mère, ma sœur, et je suis arrivé ici sans que personne se soit douté de mon absence. Cela m'a fait du bien. j'ai rapporté de l'air de quoi respirer encore ici pendant quelques mois, jusqu'à ce que j'eusse un congé plus long. Ce que vous me dites de ma bonne, de ma poétique mère me fait grand plaisir. Je suis heureux que vous la chérissiez, que vous l'ayez appréciée, que vous l'aimiez un peu, comme Letellier l'aime. Quelle âme jeune, fraîche, sous cette enveloppe souffrante! O mon ami, que je l'adore, et comme j'étends mes bras vers elle en ce moment! Aimez-la bien, ami, j'ai besoin de vous aimer de votre tendresse pour elle.

Vous allez donc encore partir, ô heureux! partir! et pour la Suisse! O rêves bucoliques de ma pensée! Venez au moins par ici, que je m'imagine vous donner quelque chose de moi à voyager avec vous, en vous serrant la main, en vous embrassant. Sinon, il faut me promettre toujours de revenir par Paris, par moi; que j'aurais du bonheur à vous entendre tout me raconter! La Suisse sera pour moi dans vos paroles.

Au revoir. Victor, embrassez bien votre bon père pour moi, et donnez-moi souvent de vos nouvelles! Au revoir.

Évariste Boulay-Paty.

Paris, 26 octobre 1833[1].

Cher et bien cher ami, j'ai reçu votre lettre. Elle m'a fait du bien, en me parlant de vous, de votre père, de votre frère, et j'en avais besoin, car depuis quelque temps j'ai été très souffrant. Je croyais que trois semaines au lieu natal, vous savez, à ce petit clocher qui penche sur un bord de la Loire, m'auraient guéri. Mais non! Est-ce à dire qu'il faut désespérer? Mon sang me brûle. J'ai vu ma mère, ma sœur; j'ai causé tous les jours de vous avec ces deux belles et pures âmes, comme on en rencontre peu dans cette triste humanité de notre siècle. Nous vous suivions sur les monts glacés et nous disions que votre place était bien là, près du ciel. Que nos pensées vous environnaient souvent!

J'ai communiqué votre lettre à Letellier : il vous rend toute votre chaude affection. Il me charge de vous reporter l'assurance de son amitié tendre et dit que, lorsque je vous écris, nous vous écrivons tous deux. Il est très occupé à l'impression de son *Histoire du Mont Saint-Michel* qui, quoique annoncée depuis plus d'un mois, ne paraîtra que dans une huitaine.

Moi je travaille à un volume tout de cœur, dont Abel Ledoux vient de se rendre l'éditeur. Je voudrais bien qu'il fût publié avant la fin de l'année. Aussi je le couve de tous mes moments et j'espère pouvoir le faire éclore avant peu. Alors, vous le savez, l'aile, bien que jeune encore, le portera vite vers vous.

Je vous embrasse, et votre excellent père.

Tout à vous.

Boulay-Paty.

---

[1] Lettre *inédite*.

Paris, avril 1835[1].

Mon bien cher Victor, j'attendais toujours pour vous répondre qu'*Angelo* eût été joué. Je voulais vous parler longuement de la première représentation de cette œuvre nouvelle d'un génie que nous aimons. Mais elle tarde, elle tarde, et je ne puis remettre encore à vous écrire : mon cœur me crie trop haut votre nom et se tourne trop souvent vers vous. Salut, ami! doux regard, douce parole et doux serrement de main! Me voilà face à face avec vous, et je cause d'âme. Eh bien! Victor, où en est votre vie intime? Quel aliment a-t-elle là-bas où vous êtes? De quelles pensées se repaît-elle, affamée qu'elle est, comme la mienne, de l'infini et de l'inconnu? Dites-moi, cher voyageur de l'imagination, avez-vous trouvé dans les espaces qu'on rêve, dans les espérances qu'on sillonne, quelque nouvelle région, quelque région pure et belle, où l'idée du chrétien et du poète se repose avec délices? Moi, je ne sais où poser l'aile. Je vole, je vole toujours: l'immensité m'égare, me trouble, m'effraye. Montrez-moi du doigt l'endroit sacré, la branche verte et moussue : je suis las. Les tourbillons des vents m'ont battu, les pluies m'ont mouillé, les ardents rayons m'ont ébloui : j'ai peur du tournoiement et de l'abîme, ma force se fige, mes ressorts se détendent. O heureuse vie des autres siècles, où la religion avait un baume pour les blessures, où Dieu faisait tomber tout droit l'âme lassée dans le nid saint du cloître. Victor, Victor, où allons-nous? Les ports sont fermés, et nous battons

1. Lettre *inédite*.

l'orageuse mer ! Écrivez-moi quelquefois, mon ami, et donnez-moi du courage.

Votre bon père est bien, n'est-ce pas? Votre frère aussi? Vous m'aviez fait espérer sa prochaine arrivée. Je pense toujours à vous, à eux. Dites-leur que je les aime. Merci de vos paroles tendres sur ma mère, sur ma sœur. C'est une part de moi la meilleure, et c'est une caresse pour moi qu'une cordiale amitié pour elles. Maman est presque constamment souffrante : le feu de la lampe est trop fort pour son enveloppe. Ma sœur est auprès de son mari malade à Nantes. Ils allaient là passer les vacances et le lendemain de leur arrivée il tombe avec une espèce de fluxion de poitrine. Depuis son enfance, la pauvre Emma est toujours auprès des douleurs : c'est vraiment l'ange des êtres souffrants.

J'ai reçu *la Gerbe*[1]. J'ai couru vite à vos initiales, V. P., — T. P. — Oh! les voilà! Je vous ai compris avec ma tendresse.

Au revoir, je vous embrasse, et votre père et votre frère.

Tout à vous.

Évariste Boulay-Paty.

P.-S. — Je dînais l'autre jour chez Janvier : nous parlâmes longuement de vous.

Hugo a eu une petite querelle avec M^lle^ Mars, dont l'entêtement et les caprices sont insupportables. On a failli lui faire retirer sa pièce. Elle voulait, dans une scène, faire une chose qu'Hugo ne voulait pas, par jalousie, je crois, contre Dorval. Elle avait été, m'a-t-on

1. Voir plus haut, page 251.

dit, jusqu'à renvoyer son rôle ; mais à présent tout est arrangé, elle a cédé. On espère qu'*Angelo* sera joué samedi prochain ; mais rien de bien sûr. Le volume de poésies suivrait de près ; je l'attends avec impatience.

Antony Deschamps vient de publier un livre de vers, *Dernières paroles*. Il y a de belles choses.

Et j'avais dit un jour : je vivrai sans douleurs, etc. »

De jour en jour, la santé de Boulay-Paty s'altère, et sa mélancolie prend de plus en plus un caractère maladif, qui s'accuse même dans des lettres toutes joyeuses, comme celle qui va suivre :

Paris, juillet 1835[1].

Je vous serre la main et je vous embrasse tout d'abord, mon cher ami, car il faut commencer par là, quand le cœur est si plein de tendres paroles et de souhaits qu'il ne peut rien en sortir. Il me semble que j'aurais mille et mille choses à vous dire, et je me sens si ému de votre bonheur que je reste muet malgré moi. O Victor, bon et cher Victor, soyez heureux, oh! bien heureux! pour vous et pour moi! Que je bénis votre sort, moi malheureux et qui ai tant souffert! La douleur donne de la pureté à certaines voix, n'est-ce pas ? O mon ami, pourquoi n'ai-je pas vécu comme vous? On refleurit alors, bien que desséché! Hélas! je ne reverdirai plus jamais : j'ai jeté feuilles et boutons avant la saison et je suis fané pour toujours. Mais pourquoi parler de moi, quand c'est vers vous qu'il faut me retourner ? Votre

1. Lettre *inédite*.

aube qui se lève jette quelques doux rayons sur ma nuit venue. Je vous lis, je vous relis avec transports, je me mets en vous et je me trouve respirant du bonheur. Votre ange s'est donc fait visible. Il vous tend la main, et bientôt vous allez la tenir dans la vôtre pour la vie et pour l'éternité. Qu'il doit y avoir du large, de l'espace autour de vous! Que je voudrais pouvoir aller en boire une petite part à votre côté. Mais impossible pour cette époque. Je sens le vent du désir me soulever vers ma Bretagne chérie, où est ma mère, où est ma sœur. Mais la chaîne me lie, et je ne prévois pouvoir y aller que vers septembre. Que j'aurai de joie à vous voir alors, à connaître la douce femme qui vous complétera! Dites-lui que vous m'aimez, mon ami, pour qu'elle m'aime un peu. L'affection des belles âmes doit être un lien terrestre, et un mérite, j'imagine, aux yeux de Dieu. Je vais faire part en votre nom de votre mariage à ma mère et à ma sœur, qui vous aiment : il y aura encore là un écho pour votre bonheur.

J'ai besoin d'aller parler de vous avec M^me^ Hugo.

Au revoir, ami, je vous embrasse encore, et votre excellent père, et Théodore.

Tout à vous.

Évariste Boulay-Paty.

Paris, 14 décembre 1835[1].

Cher ami, cher Victor, ô vous que j'aime avec tout mon cœur, merci de votre bonne lettre de l'autre mois. Elle est imprégnée d'une bonne et suave amitié qui

1. Lettre *inédite*.

coule sur mon âme, ulcérée de tant de choses passées de cette vie, comme un baume délicieux. Les blessures ne se referment pas, elles ne se refermeront jamais; mais de telles tendresses y posent des douceurs adorées, et les blessures saignantes sont moins cruelles.

Je venais de partir de Donges quand vous m'avez écrit. La lettre a été de là à Rennes, à Nantes, est revenue sur ses pas, est retournée encore et a enfin trouvé ma nièce qui me la renvoie. Que je vous remercie de votre profond intérêt! Qu'il m'est doux d'être aimé ainsi, quand j'aime si fort, et que je vous serre la main avec une foi du vieux temps!

J'ai été en effet souffrant à la campagne; mais rassurez-vous, je suis mieux maintenant, je suis même bien, quand je songe au passé. Je suis parti de Paris au mois d'août, horriblement dépéri, traînant une santé délabrée. Je me suis arrêté peu à Rennes, j'avais une soif immense de mon cher Donges. Je m'y suis ranimé sur les grèves de mon enfance. J'ai eu d'abord beaucoup de peine à reprendre : j'aspirais de toute ma poitrine le vent de la mer, je tendais mon front à mon soleil retrouvé, je m'environnais de ma solitude embaumée. Que d'enivrantes heures j'ai savourées sous mes arbres battus des brises, sur mes sables battus des vagues! Je pensais bien à mes amis, mais pour tout au monde, dans ce cercle sacré d'isolement, je n'aurais voulu que la poste voisine en sût quelque chose. O pourtant, oui, pourtant, Victor, ce m'eût été un bonheur complet que de pouvoir vous dire à vous : « Venez, je vous attends. » Mais, heureux ami, vous étiez doublé, vous n'étiez plus un pour moi. Un ange terrestre vous attachait là-bas

par un lien que la langue humaine appelle le cœur. Comment ôter votre main de cette main blanche à qui Dieu l'enlaça ? Comment désunir votre pas un seul instant de ce pas avec qui un divin accord unit sa marche ? J'ai craint de vous sembler exigeant en vous demandant une semaine. C'eût été égoïste de ma part : je souffrais, et vous étiez si heureux.

Que je voudrais connaître votre femme! C'est un de mes vides dans cette vie, c'est un de mes regrets, c'est un de mes besoins. Qu'elle doit être bonne et belle! belle de cette haute beauté du cœur que ne peut manquer d'avoir celle que vous avez choisie. Pour la voir, pour voir votre cher père, je me suis embarqué il y a un mois dans le bateau à vapeur de Nantes, à six heures du matin, par un froid atroce, avec un mal de gorge et un rhume violent. C'était pour Angers, c'était pour vous, pour vous seuls. Eh bien ! dites, suis je malheureux? Je ne savais pas qu'il y eût deux bateaux, je n'en avais nulle idée. Je m'embarque dans celui que je trouve là, et que je croyais l'unique : je n'ai su que le soir, quand je croyais être sur le point d'arriver à Angers, qu'il n'y allait pas. J'étais désolé; j'ai couché le soir, malade, dans une auberge détestable à Cé[1]. Que j'étais malheureux ! Je ne pouvais retarder : mes effets étaient là, on m'attendait à Paris expressément. J'avais déjà eu beaucoup de prolongation de congé et j'étais rappelé. J'ai fait le plus triste voyage du monde : mais il faut la fatalité qui m'avait fait entrer dans un bateau et non pas dans un autre. J'avais demandé le bateau pour

1. Les Ponts-de-Cés.

Orléans et on m'avait dit : « Le voilà. » J'en pleurerais, quand j'y pense.

Je vous embrasse, cher ami, j'embrasse votre cher papa et votre ange aussi. Votre frère est-il encore à Paris? Dites-le-moi vite.

Tout à vous.

Évariste Boulay-Paty.

Paris, 13 juillet 1835[1].

Cher Victor, je veux vous envoyer quelques mots du cœur, par notre bon Théodore, vous dire que je pense à vous bien souvent, que je vous aime toujours. Comme je suis heureux de savoir que vous avez du bonheur plein l'âme, que près de vous est un ange! Le ciel vous a béni comme vous le méritiez. Que je voudrais donc connaître cette douce femme qui vous environne de rayons et de joie! Ne viendrez-vous point avec elle bientôt voir vos amis de Paris? Quelle fête vous me donneriez? Je l'aime à genoux et avec respect, votre jeune compagne, je l'aime de tout le bonheur que vous en recevez. Ah! j'aurais besoin de vous serrer la main, de vous voir, de vous entendre, de croire encore à cette félicité terrestre dont j'ai douté. La porte du ciel s'est ouverte de loin devant vous. Inondé de lumière, vous suivez la route, vous voyez où vous allez parmi nos tempêtes : vous avez trouvé votre boussole. Les flots nous battent nous autres, et nous ne savons où les vents nous poussent, où les vagues nous emportent, pauvres navires fracassés que nous sommes!

1. Lettre *inédite*.

Le passé me revient souvent et me submerge comme une mer. Il faut pourtant essayer à se dépouiller du vieil homme. Théodore vous dira que je travaille beaucoup à mon volume de sonnets et à l'histoire du sonnet dont je veux qu'ils soient précédés. J'ai mis son amitié à l'épreuve pour une traduction de sonnets espagnols. Priez-le bien de ne pas m'oublier là-bas, et pressez-le de me faire l'aperçu qu'il m'a promis sur les auteurs de sonnets espagnols et portugais. Si vous trouviez aussi, vous, quelque chose qui m'allât, je me recommande à vous, car je désirerais que ce fût tout à fait complet.

Nos deux cœurs se sont bien rencontrés, pleurant et admirant, devant l'œuvre nouvelle de Lamartine. Cela devait être. Il y a de ces livres qui attirent toutes les âmes semblables. Que c'est beau, mon Dieu! que de battements de cœur sous ces vers! Là, que de choses invisibles et que nous voyons!

Au revoir, Victor, parlez de moi quelquefois entre vous. Mille amitiés tendres à votre bon père, auquel je suis si attaché. Quand je songe à l'immense bonheur qui va tous là vous serrer bien près ensemble, mon isolement m'anéantit.

Je vous embrasse. Tout à vous de cœur.

Évariste Boulay-Paty.

Paris, 30 juillet 1835[1].

Mon cher Victor, je vous annonce avec plaisir que l'Académie française a décerné à mon *Ode* le prix de poésie. Vous aviez raison de me conseiller de concourir:

1. Lettre *inédite*.

le pressentiment de l'amitié n'a pas été trompé. Je suis content de ce triomphe, surtout quand je pense au bonheur qu'il va causer à ma mère.

Comment êtes-vous, mon bon ami ? Comment vont les yeux si doux de votre enfant ? J'espère qu'ils vont tout à fait bien maintenant. Et votre excellent père, a-t-il toujours cette belle santé qui semble chez lui un reflet d'un cœur pur et joyeux ? Théodore vit-il toujours en Chine, même auprès de vous ? Je n'ai pu le voir avant son départ : je n'ai trouvé au Palais-Royal la lettre de lui qui m'annonçait qu'il vous quittait que lorsque déjà il roulait vers Angers. Dites-le-lui, et reportez-lui toute l'expression de mon attachement. Présentez mes respectueux hommages à votre femme et mes tendres amitiés à votre père.

Tout à vous.

Évariste Boulay-Paty.

Le prix accordé par l'Académie française à l'*Ode sur l'Arc de Triomphe de l'Étoile* fut le seul véritable succès de la carrière poétique de Boulay-Paty. Ni les *Odes Nationales*, ni *Élie Mariaker*, le livre de sonnets dont il est question plus haut, ne furent vraiment goûtés du public. Cela manquait d'originalité. Ce qui devait être d'abord l'histoire du sonnet se transforma définitivement en une notice sur la vie du personnage imaginaire d'*Élie Mariaker* qui donnait son nom au volume, notice trop calquée — inconsciemment sans doute, mais visiblement — sur le *Joseph Delorme*

de Sainte-Beuve. A mesure que les années passent, le poète renonce peu à peu à produire, pour se confiner davantage dans l'admiration des œuvres d'autrui, et, à remplir ce rôle, son cœur d'or trouve du moins pleine et entière satisfaction.

Paris, le 6 mai 1838.

Mon cher Victor, j'ai reçu votre lettre et les volumes ce matin. Votre chère écriture a fait battre mon cœur d'exilé. J'avais besoin d'avoir souvenir de vous, et je remettais de jour en jour à vous envoyer ma pensée. Je vous vois bien souvent, bien souvent de loin, à votre doux foyer de famille, et je m'associe à votre tranquille existence, heureuse par l'intelligence et par le cœur, ces deux grands rayons du Très-Haut. La vague orageuse meurt à vos pieds, et c'est à peine si vous nous entrevoyez, ballottés que nous sommes derrière le brouillard, sur cette houleuse mer de la capitale. Les vents nous poussent de tous les côtés, et je ne sais où nous irons au milieu de ces bourrasques.

Je ne vous écrivis pas de Donges, parce qu'alors je tombai très malade au lit, avec une violente esquinancie. Et pourquoi n'êtes-vous pas venu nous y voir, cher ami ? Vous auriez apporté avec vous joie et bonheur, ne le savez-vous pas ? Ma famille aurait été si contente de lier connaissance avec votre femme. Ma chère maman est toujours souffrante et faible : c'est le ver rongeur de ma vie, que de la savoir vieille. Oh ! si

1. Lettre *inédite*.

je pouvais nous mettre au même point, en lui prenant de ses années[1]! Ma sœur est comme cela, elle éprouve parfois encore de terribles douleurs névralgiques. Mon beau-frère a depuis six mois une toux qui nous inquiète.

Je ne vois point Théodore : c'est un vilain. Enfermé, enclos dans son chinois, il nous oublie. Moi, de mon côté, je me reproche de ne pas aller plus souvent dans son quartier. Je l'aime bien cependant. Ainsi l'on vit à Paris, presque comme à vingt lieues de distance. Il y a cent villes dans cette Babylone du dix-neuvième siècle.

Je ne sais quand Sainte-Beuve sera de retour. Je le reverrai avec un grand plaisir. Je voulais lui écrire, et je ne l'ai pas fait : je hâte de mes vœux son arrivée.

Je n'ai pas encore lu le *Prométhée* de Quinet. Je ne l'ai que depuis une huitaine : j'ai lu d'un trait la préface. C'est triste au cœur et empreint d'un doute qui est amer. Dites-moi ce que vous en penserez. Je vais me mettre au poème. Je ne voudrais pas qu'il fît des vers : le

---

1. Dans les *Poésies de la dernière saison*, Boulay-Paty a donné à cette pensée la forme d'un sonnet plein de tendresse émue. Je ne puis résister au plaisir de le citer ici tant il est caractéristique de sa verve tout intime :

Comme a vieillir ma mère, ô temps, tu te dépêches !
Je voudrais de mes ans plutôt la rajeunir,
Reverdir ses rameaux avec mes feuilles fraîches,
Dorer, de mon espoir, son pâle souvenir.

Je voudrais, de mon sang, rougir ses lèvres sèches,
Prolonger son passé de mon long avenir,
De mes cheveux épais noircir ses blanches mèches,
Quand je commence enfin, l'empêcher de finir.

C'est le contraire, hélas ! — car je vis de sa vie.
De ses chagrins toujours ma joie est poursuivie.
Son âge atteint mon cœur, et l'étreint et le mord !

Souffrant de tous ses maux, faible de sa faiblesse,
Pâle de sa pâleur, et vieux de sa vieillesse,
Je sens que chaque jour je me meurs de sa mort.

rythme lui est rebelle, il parle cette langue comme une langue apprise, avec une certaine gêne, qui ôte de la poésie à sa pensée. Il est bien plus poète en prose : son style alors a de l'ampleur et du parfum, son idée va dignement sous ce manteau à larges plis. C'est une chose à remarquer, c'est un mystère que je ne comprends pas bien : il y a donc *deux* poésies, celui qui les joint est Homère ou Milton.

Je ne sais rien de nouveau. Je n'ai pas lu le dernier ouvrage de Mme Sand. J'ai vu la dernière statue de David. C'est magnifique : il a donné à l'auteur du fameux canal du Languedoc cette grandeur solennelle dont il pétrit tous les hommes de génie. Faites-lui-en votre compliment. Il m'a écrit pour me dire qu'on piochait le moule, j'y suis retourné : c'est mieux, je veux maintenant voir couler le bronze. Il m'avertira.

Au revoir, bien cher ami, je vous serre les deux mains dans les miennes, j'offre mes hommages d'affection à votre femme, et mon souvenir de cœur à votre père.

Tout à vous,

Évariste Boulay-Paty.

Paris, 19 novembre 1839 [1].

Mon cher Victor, j'ai été plusieurs mois absent de Paris. Je suis allé aux eaux de Bourbon-l'Archambault, de Vichy : et puis j'ai fait une excursion dans les montagnes de l'Auvergne, j'ai vu Clermont, Randan, le Mont-Dore, le château de Marolles, admirables paysages.

1. Lettre *inédite*.

Ce voyage m'était ordonné par les médecins : ma pauvre santé avait besoin de secousses, de changement de lieux, d'action, de distractions forcées. Les bains, le mouvement, la variété des pays m'avaient fait du bien ; je me sentais moins mélancolique et mieux, lorsque je suis tombé très malade, avec une fièvre, un mal de gorge, des douleurs rhumatismales dans un petit village perdu au fond d'une vallée, où je n'avais ni soins ni médecin. J'ai été malheureux. Cet accident a retardé mon retour à Paris. Après m'être un peu rétabli à Clermont, je suis revenu à petites journées : j'ai passé par Bourges, où j'ai admiré cette sublime cathédrale que les temps nous ont léguée à nous, cœurs religieux, esprits ardents. Que c'est beau ! Vos yeux ont-ils caressé ce magnifique monument ?

En arrivant à Paris, j'ai trouvé, déjà un peu vieille de date, votre bonne lettre. J'ai cru que vous me serriez la main. Je vous réponds, mon ami.

J'aurais fait avec un grand plaisir l'article sur le livre de Théodore, dans le *Cabinet de Lecture*[1], si Ladurantais ne l'avait fait. Ce m'eût été une douce chose de dire ce que je pensais de ces pages si fraîches, et de l'auteur, que j'aime. Je n'écris malheureusement dans aucun journal : j'ai abandonné cette voie, et, depuis la fatale maladie que j'eus à Donges il y a un an, je suis toujours souffrant. Ce rhumatisme dans la tête m'a laissé hypocondriaque et souffrant sans cesse. Le travail m'est défendu. Désolé de mon impuissance à vous servir dans ce moment, j'ai couru chez Lucas, avec mon volume

1. Publication dirigée par Letellier. V. plus haut, page 268.

(j'en prendrai un autre chez votre libraire), je le lui ai prêté pour qu'il en rende compte ; il m'a bien promis de faire un article dans *le Charivari ou l'Artiste*. Je le presserai, et cet article ne peut tarder à paraître. Si je puis aider encore la publicité du livre de Théodore, je saisirai l'occasion. Dites-moi si je dois prendre un troisième exemplaire, et un autre même, dans le cas où j'aurais promesse d'un rédacteur de journal.

Ne viendrez-vous point à Paris cet hiver ? Que j'aurais de joie à vous voir, vous et votre excellent père ! Je vous remercie de cœur, vous et lui, et le doux être que vous appelez votre femme, de vos souvenirs. Causez de moi.

Tout à vous.

Évariste Boulay-Paty.

Paris, 9 décembre 1840 [1].

Mon bon Victor, votre femme est-elle accouchée ? D'après ce que vous me dites, ce bonheur vous arrivait. Donnez-m'en nouvelle et joie. J'espère que cette fête aura été pour vous sans mélange d'inquiétudes trop longues. Je salue de loin de tout l'élan d'une profonde amitié le nouveau rejeton de vous que j'estime tant et que j'aime tant. Votre père va doubler sa tendresse auprès de ce second berceau, et votre douce et chère femme va sentir un cercle de plus autour de son existence. Paix et félicité à vous, bons cœurs et belles âmes !

Avez-vous quelque chose de récent de Théodore ? Qu'il est loin, cet ami ! Un souvenir tendre de moi pour lui dans votre première lettre, n'y manquez pas.

---

1. Lettre *inédite*.

J'ai fait un rapport pour qu'on souscrive à notre vieux et fleuri Du Bellay. J'espère une réponse favorable.

J'aurais grande envie de voir avec vous cette magnifique œuvre de notre ami admiré David, amassée, commentée, honorée ainsi dans sa ville[1]. Cela doit être beau à voir comme expression d'une vie de génie, d'un côté, et à sentir, de l'autre, comme expression aussi d'une reconnaissance et d'un orgueil de concitoyens. Ce sera, j'en suis sûr, de l'âme de l'un de vous que sera partie cette noble idée.

Je ne sais quelles voix tendres, quels échos de mon cœur m'enivraient de votre nom, dans cette nuit de novembre où j'ai passé à Angers dans la malle-poste. Je n'ai pu m'arrêter : j'étais en retard, mon retour était pressé, j'avais quitté Paris il y avait deux mois. J'ai voyagé tout ce temps; j'ai vu Rouen, ses admirables églises, le Havre, son port plein de vie, son coteau plaisant, Honfleur et sa Vierge de Grâce, Caen, Avranches, le Mont-Saint-Michel, cet édifice d'un rêve, cette merveille, Saint-Malo et ses murs hardis, Dinan, sa Rance si sauvage et si gracieuse, Paimpol, sa baie aride, son île de Bréhat à l'aspect imposant, Morlaix, Brest, Quimper, Lorient, Auray, Carnac, Vannes, le pont de la Roche-Bernard, cette féerie ravissante, et, de là, j'ai joint ma chère mère, ma chère sœur à Nantes. J'y suis resté, savourant leurs amitiés de l'âme, y puisant aussi profondément qu'il est donné à l'âme humaine. J'ai repris

1. Le musée d'Angers venait d'inaugurer la galerie David, qui, depuis, s'est enrichie d'un exemplaire de presque toutes les œuvres du sculpteur angevin.

ma chaîne : écrivez-moi, ami. Je vous embrasse, et votre bon père, et votre enfant, et le nouveau petit ange, s'il est venu, et j'offre mes hommages et affectueux dévouements à votre femme. Tout à vous.

Évariste Boulay-Paty.

Paris, 18 novembre 1841[1].

Mon cher ami, j'ai été absent de Paris. J'étais allé aux eaux de Vichy en septembre, puis j'ai voyagé dans le Midi. A mon retour, je trouve votre bonne lettre, et l'envoi de notre vieux poète. Deux fois merci. Quand je reconnais votre écriture, Victor, une émotion vraie fait toujours battre mon cœur. Vous savez combien je vous aime. Votre souvenir, quand il vient à moi dans vos chères lettres d'Angers, me rassérène l'esprit, me caresse la pensée. Un doux et chaud rayon de votre saint intérieur arrive à ma tristesse et rit alentour. Heureux ami, si bien reposé en famille sur le bord de ces flots qui m'ont brisé ! Oh ! sentez-vous tout votre bonheur ? Vous en avez tant, tant, que je m'avise d'aller quelquefois en chercher un peu, du vol de l'idée, près de vous.

Je n'ai pu voir Théodore, n'étant point ici. Quand reviendra-t-il ? Je pense qu'il ne tardera pas. Dites-lui de venir, dès les premiers jours, à la Bibliothèque, me serrer la main.

Letellier n'a pas été heureux : il n'a pu encore trouver une place. Il est allé, en attendant m'a-t-on appris, passer quelque temps en famille, à la campagne,

1. Lettre *inédite*.

chez son beau-père. J'ai remis votre lettre et votre livre à quelqu'un pour lui.

Ne vous tombera-t-il point en pensée de nous donner cet hiver une quinzaine? Vous feriez des joyeux ici. Tâchez donc.

Répétez à votre bon père, à votre cher frère, combien je leur suis attaché. Offrez mon affectueux hommage à votre femme, et embrassez le petit ange.

Nous sommes dans le chagrin. Nous avons perdu mon pauvre beau-frère, cœur généreux, élevé. Je le regrette du fond de mon âme.

Pensez à moi souvent, et aimez-moi bien. A vous.

Évariste Boulay-Paty.

Paris, 2 décembre 1841 [1].

Mon cher Victor, mon bien cher ami, votre lettre m'a fait un grand mal. Je n'ai plus de force pour lire ces détails déchirants. Vous m'avez bouleversé! Souffrant, malade, je tremble sous le fardeau de mes sombres idées. Votre voix a soufflé sur moi comme un ouragan, elle m'a pénétré comme un humide brouillard. Que je vous plains, mon triste ami! Que je prends part à cette douleur qui a balayé la joie de votre maison! Le jardin si fleuri a été dévasté. Pauvre père! Pauvre grand-père! Pauvre mère surtout! Mais l'ange est là-haut : quand vous pleurez, il vous sourit, il vous tend les bras, il vous bégaye : « Je vous attends. » Oh! oui, oui, mille fois oui, il n'y a que l'idée éternelle, que l'espoir divin qui soutient ici-bas. Oui, Victor, je suis reli-

1. Lettre *inédite*.

gieux, je crois, je joins mes mains vers Dieu, je le prie avec ferveur. O céleste rosée de la grâce, tombez sur mon âme épuisée, et souvent faible et dolente! Que je voudrais avoir la force de votre foi, Victor! Que le bon Dieu me prenne en pitié, et me ranime, et sourie à moi et à ceux que j'aime.

Je vous serre la main, je vous renouvelle mon amitié, à vous, Victor, à votre bon père, à votre frère. Oh! dites à votre pauvre femme ma peine de sa douleur.

Évariste Boulay-Paty.

Paris, 6 mai 1845 [1].

Mon cher ami, votre lettre m'a pénétré de douleur. Que vous êtes malheureux, et que mon cœur saigne à votre endroit! Je vous plains avec angoisse, cher Victor, vous, votre femme, votre père. Oh! quelle triste vie! J'ai beau me ronger l'âme à l'approfondir, je ne puis entrevoir la volonté céleste telle qu'elle est. Je l'adore les yeux fermés. Je l'ai toujours pensé, il faut croire sans raisonner. Nous ne faisons que bégayer ici-bas : nous ignorons encore la langue éternelle.

Là-haut, là-haut, mon ami, mon père, ma mère, ceux que j'ai tant chéris, ceux que vous avez tant aimés.

Je vous embrasse de cœur.

Évariste Boulay-Paty.

Nantes, 12 août 1846 [2].

Mon cher ami, je suis venu passer quelque temps avec ma sœur, dans ma vieille et chère Bretagne. Si

1. Lettre *inédite*.
2. Lettre *inédite*.

quelques jours de loisir vous poussaient vers Nantes, j'en serais heureux. J'ai toujours mal à la gorge, et l'on m'a conseillé les bains de mer. J'ai envie d'aller les essayer à Pornic. Mais je trouve que le temps est trop variable. Je voudrais voir venir une chaleur sûre et constante. Je vais attendre un peu, et au moindre appel d'un ciel italien, je pars.

J'espère, mon ami, que vous êtes bien, vous et tous les chers vôtres. Ma pensée vous entoure, et vous presse d'affection.

Je travaille beaucoup. Je veux publier au commencement de l'hiver un fort volume de sonnets, œuvre d'art s'il en fut, et de sentiment vrai et profond. Je crois qu'il y aura là bien des sympathies pour vous. Vous vous trouverez à l'aise, respirant ces fleurs du vieux temps. Tout le bonheur est dans l'amour de la famille et du beau. Notre siècle est infâme, et je frissonne quand je ne ressens pas un rayon de l'art.

Je pense souvent à vous. Votre chère figure me rassérène au milieu de ce monde que j'ai pris en dégoût.

Dites à votre excellent père, à votre femme, à votre frère, à tous, que je les aime.

A vous de cœur.

Évariste Boulay-Paty.

Pour définir l'impression qui se dégage, me semble-t-il, de ces lettres si chaudes, si brûlantes d'amitié, je ne saurais mieux faire que de recourir à la même plume qui traçait de Boulay-Paty le portrait attrayant et, sans doute, très fidèle,

qu'on a lu plus haut. « Sa vraie physionomie[1] se résumait dans sa personne, dans la vibrante sincérité de son accent, dans la spontanéité de ses allures, dans le caractère chevaleresque et belliqueux de ses dévouements, enfin dans l'incessante ébullition d'une jeunesse qu'on sentait ne devoir finir qu'avec sa vie, ce qui ne l'empêchait point d'être très mou de tempérament, et d'une paresse à toute épreuve. Son haleine était courte en toute chose; il s'émiettait en stériles enthousiasmes, en aspirations sans issue, où l'imagination suppléait soit aux écrits, soit aux actes. » Telle qu'elle est, cette physionomie méritait peut-être de prendre place ici, à côté d'autres figures du même temps, comme caractéristique, à sa manière, de l'époque et du milieu.

> Longtemps après nos jeunesses fanées,
> De nous encore est-ce qu'on parlera?

Ainsi la question posée par le poète ne sera point demeurée tout à fait sans réponse, et le souhait timide qu'elle renferme se sera, dans une faible mesure, réalisé.

---

1. Victor Pavie : *Les Revenants*, *Œuvres choisies*, t. II.

PAUL FOUCHER

PAUL FOUCHER

« Il était si jeune », disait, en parlant de Paul Foucher, et en citant une de ses boutades, un des anciens habitués du Cénacle. Pendant des années, il fut, ou rue Notre-Dame-des-Champs, ou à l'Arsenal l'enfant gâté à qui l'on passe mille innocentes folies, qu'on gronde en souriant, et qu'on se désolerait de voir devenir subitement sage, tant il semble que sa gaieté fasse partie intégrante du fonds de mérites et de travers mis en commun, sur lequel tous s'alimentent. Point de femme spirituelle et jolie à qui il ne fasse quelque peu la cour, en rimant. Point de fête, manifestation littéraire ou sauterie improvisée chez Nodier qui s'organise sans lui. Point de réunion où l'on danse, où l'on cause, où l'on chante,

où l'on dise des vers, dans laquelle n'émerge de quelque groupe cette fine tête aux cheveux bouclés, tête d'adolescent, presque d'enfant, modelée en un médaillon charmant par David d'Angers. « Il est si jeune », il n'a pas vingt ans. Et pourtant il connaît déjà les déboires du théâtre, les rebuffades des directeurs de revue, des éditeurs, tous les échecs déconcertants du métier d'homme de lettres pour lequel il se sent un attrait invincible et malheureux.

Autour de lui on ne parle que d'art et de poésie. Mais on en parle entre gens à qui la gloire a déjà tendu ou commence à tendre la main. Le débutant aux oreilles de qui tant d'applaudissements résonnent se désole en songeant qu'il n'y en aura peut-être jamais une part pour lui. Il ne jalouse point ceux qui les recueillent, il se réjouit de voir peu à peu ou brusquement leurs noms grandir. Seulement, à mesure que s'élève leur renommée, il vit davantage dans leur ombre, se résignant à des labeurs de moins en moins proches de ceux qu'il a rêvés. Et de tout cela naît un découragement, une mélancolie, d'autant plus expansive — pour peu qu'elle trouve une oreille à qui se confier — qu'elle est alors assez de mise et pour ainsi dire à la dernière mode du jour. Il arrive même qu'on la prenne pour marque

de supériorité d'esprit. N'est-ce point à peu près en ce temps que Stendhal écrivait, dans une de ses lettres : « Une chose fait naître le grand génie, c'est la mélancolie »? Il y avait, dans la génération littéraire dont Paul Foucher faisait partie, plus d'une jeune tête disposée à croire que, si la mélancolie, ou pour mieux dire — et pour employer une expression juste qui n'a point d'équivalent — cet indéfinissable et trop réel « mal du siècle » ne faisait point précisément « naître le grand génie », le grand génie ne pouvait du moins s'en garder complètement.

Paul Foucher crut à cela plus que personne. Ainsi éclairée, sa physionomie apparaît comme vraiment caractéristique parmi bien d'autres du même temps. Aussi m'a-t-il semblé que ceux qu'avait pu émouvoir un instant le récit du « lamentable échec d'*Amy Robsart* » ne liraient peut-être pas sans intérêt ces quelques fragments de lettres où s'étale naïvement la mélancolie si goûtée aux environs de 1830. On trouvera, chemin faisant, non point sans doute la chronique littéraire en raccourci constituée par les lettres de Sainte-Beuve au même correspondant, mais quelques menus détails inédits ou peu connus, et surtout, je le répète, la manifestation, affectée peut-être dans la forme, mais au fond sincère, de

l'état d'âme commun, après tout, à beaucoup d'êtres du même milieu et du même temps.

Octobre 1827[1].

...Comment répondre, mon cher ami, à tant de bonté et à tant d'esprit ? J'ai autant d'amitié que vous, mais je ne sais pas aussi bien l'exprimer. Je veux pourtant vous dire combien je suis sensible au souvenir que vous avez gardé de moi. Je veux vous dire aussi que la même raison qui vous a empêché de m'écrire m'a interdit pendant quelque temps toute espèce de plaisir, et même de consolation. Vous voyez que je ne devais pas songer à vous.

Oui, vous avez bien caractérisé notre amitié, rapprochement soudain, et pour ainsi dire électrique, de deux âmes qui cherchaient chacune sa pareille. Mais la mienne date d'une époque où vous ne saviez pas encore que j'existasse ; c'est lorsque Victor Hugo m'a montré ces lettres si vraies qui exprimaient toutes les souffrances vagues que vous résumiez si bien en quelques mots : « J'ai mal à l'âme ». Je fus surpris de trouver des sensations que je croyais n'appartenir qu'à moi, tant elles étaient bizarres et pour ainsi dire extravagantes vis-à-vis des hommes qui, comme l'immense majorité de la société, ne trouvent de souffrance que là où il y a douleur, ou de ceux qui par une organisation particulière ont l'esprit trop plein pour admettre de telles rêveries. Car c'est un mal singulier que celui-là : ce n'est pas le spleen, ce n'est pas le dégoût des voluptés : il

1. Lettre *inédite*.

s'attaque aux cœurs vierges, à ceux qui n'ont pas encore joui ; il cède momentanément à ces transports qu'excitent les arts, à ces plaisirs, à ces espérances, à ces illusions dont la ressource manque à ceux qui en sont rassasiés. Ici le remède est ce qui est là la cause du mal, et ces deux maladies se ressemblent pourtant : l'une est le dégoût d'avoir trop éprouvé, l'autre, c'est la satiété d'avoir vécu trop peu.

Oui, mon cher Pavie, croyez-m'en, cette tristesse céderait à quelque séjour dans Paris, et surtout à un travail obstiné. Vous ne pouvez vous décider au grand travail. Vous aimez mieux disséminer votre génie. Je le conçois. Rien ne vous excite là-bas, rien ne met en fermentation le trop plein moral, cette surabondance de chaleur et d'imagination, ce *génie rentré* qui vous fait mal. Ici chaque soir les accords de Rossini, le jeu de miss Smithson, mille autres enchantements produisent dans les facultés créatrices une ébullition qui les force à produire. C'est la respiration qu'on reçoit par un organe pour la rendre par un autre. Cette maladie a cédé à peu près chez moi au travail forcé que je m'impose chaque jour. Quand toute la journée je me suis brisé la tête, je n'ai plus d'autre désir qu'un peu de récréation. Puis, mon ami, quand arrive un grand malheur, il éteint des tourments imaginaires, comme la clarté du tonnerre éteint celle d'un feu d'artifice. Toutefois, gardez-vous de penser que je sois heureux : j'ai un caractère trop susceptible de recevoir les impressions fâcheuses pour pouvoir me donner ce titre, mais je puis l'être, je le sens. J'approcherais plus, par exemple, de cet état si envié, si je pouvais vous embrasser maintenant, et vous répéter

de vive voix qu'il faut travailler : vous ne savez pas quel admirable talent vous possédez.

Adieu, j'ai mille choses encore à vous dire, mais je verrais la fin du papier avant celle de mon griffonnage. *Amy Robsart* est jouée dans trois semaines. Vous verrez dans les *Annales romantiques* de cette année des vers de moi. J'aimerais mieux en voir de vous. Adieu encore : j'attends, à votre défaut, votre père et votre frère, et vous embrasse encore.

Tout à vous.

Paul Foucher.

P.-S. — *Cromwell* paraît dans huit jours.

Janvier 1828[1].

... Les vers que vous attendiez de moi dans les *Annales romantiques* sont arrivés trop tard : mais vous avez dû trouver une ample compensation dans ceux de ce bon Sainte-Beuve qui comme vous est jeune et mâle, qui fait obscurément des vers illustres et attache deux initiales insignifiantes aux vers les plus remarquables du monde.

Vous allez bientôt venir à Paris, mon ami, oh ! que je suis aise, je vais vivre dans cette espérance. Nous allons revoir ensemble *le Siège*[2]. Tâchez donc que ce soit le plus tôt possible ; je vous attends. Que j'aurai de plaisir à vous signer un billet pour *Amy Robsart*. Mais vous, êtes-vous toujours résolu à ne rien faire ? Car ne vous imaginez pas, mon ami, que je compte vos articles, quelque remarquables qu'ils soient : faites-

1. Lettre *inédite*.
2. *Le Siège de Corinthe*, de Rossini.

nous des ouvrages sur lesquels Victor Hugo à son tour fasse des articles.

Je vous dirai qu'en ce moment nul ouvrage remarquable, si ce n'est *Cromwell*, ne se lève sur l'horizon littéraire. Sainte-Beuve va cependant publier un livre sur la poésie au temps de François Ier et de Ronsard, enfin sur l'enfance ou plutôt la jeunesse de notre littérature. Si vous lisez là-bas *le Globe*, vous avez dû en voir des extraits. Ce journal a publié aujourd'hui un article pour *Cromwell* de mauvaise foi, et qui semble écrit par un homme qui se met en garde contre son admiration. Ce journal ne veut pas qu'on ait trop de talent, même en suivant ses principes. Que votre admiration, que la mienne pour cet admirable *Cromwell* est loin de se précautionner ainsi ! Comme nous l'admirons librement, de même qu'il a été fait ! Adieu, mon ami, je suis pressé par l'heure. Je ne puis vous écrire autant que je le voudrais ; mais répondez-moi longuement et soyez sûr que vous ne pouvez aussi m'écrire autant que je le voudrais. Oui, répondez-moi, autrement ce serait bien mal, et je croirais que vous avez plus songé au retard de ma lettre qu'à l'amitié, que je vous éloigne, et que vous n'avez pas jugé ce griffonnage digne d'une réponse, et vous le traiterez justement, mais vous m'aimez, vous ne me ferez pas cette peine et vous écrirez à

Votre plus ardent ami,

Paul Foucher.

Après l'échec d'*Amy Robsart*[1], on sent la tris-

1. Voir plus haut, page 91.

tesse un peu vague et sans objet qui donne aux lettres précédentes leur ton mélancolique se charger d'amertume. Elle revêt une forme plus précise, parce que s'est précisé en une cause réelle d'ennui, de chagrin même, ce qui n'était d'abord qu'une tendance, qu'une disposition d'âme.

Mars 1828[1].

Vous me parlez du *Voyage en Suisse* dont j'ignore le destin et du *Sardanapale*[2] dont je vous annonce le triomphe constaté par une majorité de ridicules invectives qui ne l'empêchent pas de produire son effet sur les gens qui sentent comme vous. C'est magnifique. Nous avons de belles choses dans ce salon. Delacroix vient de publier un *Faust* en lithographie qui est magnifique. Jamais les théâtres chantants n'ont offert plus d'enchantements aux amateurs. Venez donc, venez vite, car je commence à désespérer de vous revoir.

. . . . . .

J'aimerais tant à vous revoir, car vous êtes avec Victor Hugo, Sainte-Beuve et deux autres amis de choix ce que j'aime le mieux au monde. Ce bon Sainte-Beuve, il fait de si beaux vers...

27 mars 1828[3].

... A propos de vers, que je vous rende, au lieu de votre compliment de condoléance, un compliment véri-

1. Fragment de lettre *inédit*.
2. Tableau de Louis Boulanger.
3. Fragment de lettre *inédit*.

table pour la délicieuse ballade que vous avez mise dans le dernier feuilleton[1]. Victor Hugo en a été enchanté, et moi, qui sais combien une bonne ballade est difficile parce que j'en ai fait une ou deux mauvaises, qui sais quel talent il faut pour allier une idée distinguée et originale à une expression simple, je vous en réitère mon sincère compliment. Puis-je espérer de vous le faire à vous en personne?...

... Moi je travaille pour gagner de l'argent, je fais des choses obscures, non seulement de fait comme Amy Robsart, mais encore d'intention. Que voulez-vous? je ne suis pas découragé, mais désabusé. Je tenterai encore, mais je n'espérerai plus...

... Ah! mon ami, Dieu vous garde décidément des drames, quoique je vous donnasse tout à l'heure le conseil d'en faire, des coulisses, des directeurs, des acteurs, des journaux et de ce vilain métier d'homme de lettres!...

8 avril 1828[2].

... Oui, vous avez en moi un homme qui vous aime et qui vous comprend, et, le croiriez-vous? ce défaut de vous raconter à tout de monde, je le possède aussi au dernier degré et à tel point qu'il nuit à mes succès dans le monde. Comment rirai-je donc de vous, moi dont l'exaltation extravagante se manifeste soit par une gaieté désordonnée, soit par de longues tirades mélancoliques que je débite en plein salon sur le malheur de vivre? .

. . . . . .

1. Le *Feuilleton des Affiches d'Angers*.

2. Fragment de lettre *inédit*.

... Vous vous plaignez de n'être pas aimé ni compris. Je vous en dirai autant. De Vigny donne des soirées littéraires et ne m'invite pas. On s'obstine à me laisser en dehors de tous les cercles. Vous seul ne répudiez pas ma chute. Mais j'ai de l'orgueil à défaut de talent. . . . . .

. . . . . .

Courage encore une fois, faisons-nous une réputation, et alors comme nous rirons de ce monde vain et faux qui riait de nous. Car, si l'on s'élève au-dessus de lui, il n'ose plus vous juger. Il ne condamne que ceux qui sont à son niveau...

... Je ne sais comment je trouve le temps de vous écrire. Je travaille à je ne sais quelle malheureuse entreprise de librairie, qui me rapporte de l'argent comme à un marchand de littérature. Je n'ai pas le temps de me retourner. Car on a besoin d'argent quand on a un esprit comme le mien, à qui les prestiges des arts sont nécessaires pour lui faire oublier la vie. J'ai vingt plans qui se croisent dans ma tête, vingt sujets en train. Je suis dans une fermentation que vous ne sauriez comment qualifier. J'ai derrière moi une nuit profonde et devant moi des brouillards, mais qui me cachent peut-être le port. Venez donc, que je vous serre contre mon cœur et que je vous dise encore que je fais le plus grand cas de vous et de votre talent. Car j'ai aussi senti l'horrible humiliation de voir fouler aux pieds, sans y regarder, des vers où j'avais mis toute mon âme et employé tout mon savoir-faire. Venez, que je me serre contre vous, que je vous parle tout bas de mes projets, de mes rêves, que je vous lise tout mon fouillis de poé-

sies mal léchées, que vous trouverez très bien. Cela sera faux, mais vous le direz d'un cœur vrai, il me suffit, et courage :

L'aquilon déchire la voile,
La voile sauve le nocher.

Vous voulez voir Nodier : il vous verra avec grand plaisir sans doute; je vous y mènerai. Venez donc; peut-être vous fournirai-je l'occasion de vous battre pour moi dans un parterre. Voilà la moitié de mes secrets. Je vous dirai le reste quand vous viendrez...

Juin 1828[1].

... Comment vous remercier, mon ami, de votre délicieuse lettre où le talent le dispute à l'amitié. Je ne le puis qu'en vous écrivant, et je le fais. Vous trouverez du moins, dans mon griffonnage, une des qualités que j'ai remarquées dans votre si aimable épître. Je vais vous radoter de moi. Il n'y a pas grand'chose, et ce qu'il y a est assez ennuyeux. Mon article sur Nodier ne passera pas à la *Biographie* comme trop enthousiaste et trop *royaliste*, parce que j'ai loué Nodier de son attachement inébranlable à une seule et même cause, qui se trouve être celle des Bourbons. Rien de nouveau pour *la Coupe des Fiançailles*. Du reste, je finis ces vers dont je vous ai lu le commencement et qui me semblent presque aussi longs à faire qu'ils vous le paraîtront à lire. Mes affaires pécuniaires ne vont pas trop bien et je crois que je vais vivre retiré du monde, comme Victor Hugo, avec ma poésie, c'est-à-dire en assez mauvaise compagnie. C'est

1. Lettre *inédite*.

la faute des éditeurs de la *Biographie* si je fais tant de mauvais vers, mais on a tant de désagréments avec eux, pour leur misérable argent, qu'on finit souvent par ne point avoir, que je suis presque tenté de les planter là avant qu'ils ne le fassent à mon égard, et de me jeter tout entier dans ma chère et stérile littérature.

Victor fait toujours des choses admirables avec une rapidité inconcevable. Il a fait entre autres une pièce intitulée *Rêves*, sur son projet d'obscurité et de retraite, qu'on pourrait signer Lamartine, mais avec des lettres quatre fois plus grosses qu'on n'en met ordinairement à ce nom. Il peint le concert universel de toute la nature, ce bruit qui s'élève de la terre, et l'appelle

> ... Le roulis du monde
> Sur l'Océan du ciel.

Il veut, dit-il, vivre dans cette retraite

> De tous soins délié
> . . . . . .
> Oubliant, oublié!

Je n'ai rien à vous dire de Smithson non plus. Alfred de Musset, ce jeune homme que vous devez avoir vu chez moi, vient de nous révéler un magnifique talent par une scène dramatique en vers qu'il vient de faire. Voilà le plus grand plaisir, avec celui de votre séjour à Paris, que j'aie éprouvé depuis longtemps. Et vous, quand pourrai-je admirer de vos vers si originaux et si pleins de verve? Je vous avertis que, si vous allez me faire la guerre pour m'engager à venir à Angers, je vais batailler avec vous pour vous faire travailler; ainsi nous serons en état d'hostilité ouverte... Le Théâtre-Français

est dans ce moment dans la plus horrible détresse, ce qui ne l'engage pas à donner un *Roméo* romantique. Nous venons d'en avoir un classique à l'Odéon, où l'on trouve un cinquième acte, mais les quatre premiers !... Le public est devenu tellement plus romantique que nous, qu'il ne tient pas compte de la scène du dénouement et qu'il ne se porte pas plus à la tragédie de M. Soulié qu'aux tragédies ordinaires...

5 août 1828[1].

... J'avais pourtant besoin de vous voir[2]; je suis triste; le mauvais succès de tous mes travaux littéraires, l'excès du travail que je redouble encore pour m'étourdir, la fermeture de l'Odéon qui me prive de cette musique quotidienne qui était un enchantement que j'opposais aux maléfices, tout contribue à me donner le besoin de quelques jours d'oubli, de campagne, d'amitié. Ç'aurait été une guérison quand ce n'aurait pas été un plaisir.

C'est dans ce moment comme une fermentation littéraire, une fécondation générale parmi les poètes qui nous entourent. Victor, Alfred de Vigny, Émile Deschamps, Sainte-Beuve, Alfred de Musset, moi, nous travaillons tous. Victor est comme une colonne au milieu de tous et nous jette de temps en temps une Orientale comme un pavé sur des fourmis. Et vous, dont les lettres me désespèrent et me rendent si heureux, parce que je vois beaucoup de talent qui existe et énormément qui pourrait exister, ne répéterez-vous pas aussi le

1. Lettre *inédite*.
2. Il s'agit d'un projet avorté de voyage à Angers.

signal du télégraphe romantique qui parcourt en ce moment toute la France. *Le Provincial*[1], journal dijonnais, renferme maintenant de très beaux vers. Il ne tiendrait qu'à vous qu'il y en eût souvent dans *le Feuilleton d'Angers*. A propos du *Provincial*, mon élégie intitulée *Premier amour* y sera peut-être insérée. Si vous voulez et si vous pouvez insérer mon *Enfance* avec mon nom coupable et proscrit dans votre journal, je vous en laisse le maître...

25 août 1828[2].

..... Merci, bon ami, de ne pas m'en vouloir de mon impuissance d'aller vous voir. J'avais plus besoin de ce voyage d'Angers que vous. Je suis plus puni que vous de ne pouvoir le faire. Mais que voulez-vous ? ce n'est pas à l'instant de vous voir que ce malheur obstiné qui a coupé sous mes pas toutes mes espérances cessera. Ce n'est pas une si douce jouissance qu'il s'avisera de respecter.

Que vous dire de moi ? que je travaille comme les autres s'amusent, pour m'étourdir : je suis un véritable moulin à pièces, j'en fais pour tous les théâtres, je cours après l'argent et la gloire à la fois. L'argent fuit et la gloire ne vient pas. Je me fais l'effet de cet écuyer de *Franconi* qui tourne perpétuellement sur cinq chevaux dans un cirque sans arriver à aucun but. Je poursuis éternellement une demi-douzaine de projets qui n'arrivent et n'échouent jamais. Toutefois je puis espérer que cette *Léonore* que vous avez eu la bonté de

1. Sur *le Provincial*, v. note 1, plus haut, page 199.
2. Lettre *inédite*.

trouver bien ne sera pas perdue. Rien de nouveau pour *la Coupe des Fiançailles*. Quant à mon élégie, elle a six cents vers et elle est terminée : vous voyez que c'est tout un poème, et comme elle ne porte pas la forme d'un poème ni celle d'un drame, et que pourtant elle en a presque la longueur, c'est une extravagance. Je vous en envoie une partie, malgré l'horreur que j'ai pour copier; je vous l'enverrai successivement par fragments dans mes lettres suivantes. Puisque la véritable démence qui a présidé à cette composition, ou plutôt à cette décomposition n'a pas empêché ces messieurs, Deschamps, de Vigny, Soumet, Sainte-Beuve, Victor, etc., d'y reconnaître du talent et plus certainement qu'il y en a, je puis espérer qu'ils vous feront plaisir, comme la faible représentation d'idées que vous avez senties probablement et que vous auriez beaucoup mieux exprimées.

J'ai fait part à Victor de votre désir relativement à son médaillon : mais c'est avec David qu'il faut s'arranger pour qu'il s'accomplisse. A propos de Victor, il a fait entre autres choses un *Mazeppa* dont voici quelques vers. Mazeppa est emporté sur le cheval :

..... et grands chênes,
Villes et tours, monts noirs liés en longues chaînes,
Tout chancelle autour d'eux.
Et le ciel où déjà les pas du soir s'allongent
Avec des océans de nuages, où plongent
Des nuages encor.
Et le soleil qui fend leurs vagues de sa proue
Sur son front ébloui tourne comme une roue
De marbre aux veines d'or.

Il peint les oiseaux de proie qui poursuivent

Mazeppa, et le vautour, dont le col chauve, au sein des cadavres,

Plonge comme un bras nu.

C'est un fragment des vers que je vous envoie qui paraîtra dans *le Provincial* de Dijon. Vous pourrez donc insérer aussi *Premier amour* dans votre *Feuilleton*, à la condition expresse que cela ne retardera pas vos vers, et à celle de faire les corrections suivantes :

A la 2e strophe, au lieu de *son seul élan encor*, qui est dur, *le seul de ses élans*. Strophe 4e, au lieu des deux derniers vers, ces deux-ci :

Elle, à qui la douleur n'est jamais importune,
Par qui nul bien n'est envié.

Plus loin, au lieu de *Oh! que de temps si court évanoui près d'elle, Oh! que de temps si vite,* etc.

Enfin, à la place des deux avant-dernières strophes, ces deux-ci :

Saurez-vous empêcher que, pressé sur ma bouche,
Son nom, son nom toujours, talisman adoré,
Ne sauve de cet air corrompu qui nous touche
Mon cœur au passé consacré?
Élément de ma vie, ah! toujours ta pensée
Sera comme un miroir où, bornant son essor,
Mon âme vieillissante, et mourante et glacée,
Se verra jeune et pure encor.

Adieu, mon ami, je vous embrasse. Pardon de tant de vers.

Paul Foucher.

22 septembre 1828[1].

... Est-il bien vrai, cher ami? vous allez venir passer toute une année avec moi. C'est un bonheur que je n'ai jamais demandé, car je n'osais même l'espérer. Oh! soyez-en aussi heureux que moi. Vous allez quitter un père et un frère que vous chérissez bien justement, mais vous allez retrouver des frères dans nous tous. Puis vous aurez de la poésie, des arts, David, Boulanger, Devéria, Mme Malibran, Victor, Miss Smithson, Mme Dorval, etc. Maintenant je vais vous faire travailler.

Je vous remercie de vos éloges, mon ami, je les crois francs, mais non mérités, ou même exagérés : mais l'amitié est respectable même dans ses illusions, et vos louanges me font plaisir, comme si les vers les valaient. Je ne vous enverrai pas le reste puisque je dois vous voir d'ici à un mois. J'espère qu'alors vous serez perpétuellement rue du Cherche-Midi et rue Notre-Dame-des-Champs. Je vous mènerai chez Nodier.

. . . . . .

Que vous dire de moi? Rien de nouveau, rien éternellement de nouveau. Toujours même travail, toujours aussi peu de succès. Je ne vous dis plus rien d'ailleurs, puisqu'il me sera permis bientôt de vous dire tout de vive voix. »

Voici enfin en août 1830, parmi tant de nuages, un rayon de soleil. L'*Odéon* a reçu *Yseult Raimbaud*. Et Paul Foucher annonce le succès, mêlant

1. Lettre *inédite*.

à l'expression de sa joie, on ne sait pourquoi, un couplet en l'honneur de « l'heureuse et sublime révolution » à laquelle il vient d'assister et pour laquelle il se montrera, quelques jours plus tard, moins enthousiaste.

14 août 1830[1].

... *Yseult Raimbaud* est reçu à l'unanimité à l'Odéon, avec éloges, attendrissements, compliments, etc. Cavé, Soulié, un M. Gallois et M. Lambert, secrétaire de l'Administration, formaient le Comité. J'attends mon tour, qui ne peut être long à venir, mais qui j'espère n'arrivera qu'après votre retour. Frédérick, qui me jouera, est très beau dans la tragédie.

Cette heureuse et sublime révolution nous rend la liberté et met les prêtres et les rois sur la scène, après les avoir exilés du monde français. *Marion* sera jouée aussitôt que Victor aura satisfait au fameux dédit Gosselin, c'est-à-dire pas avant six mois. *Antony* précédera.

Boulanger va bien physiquement. Il avait commencé un tableau d'Athalie, mais craignant que ce sujet ne soit trouvé trop monarchique et religieux par le temps qui court, il y a renoncé. Il prétend que la révolution n'est venue que pour l'empêcher de finir son œuvre. Il a assez de malheur pour cela.

Dumas est toujours grand, à la fois introuvable et inévitable, du reste toujours aimable et complaisant. C'est à lui que je dois la célérité avec laquelle *Yseult Raimbaud* a été reçue. Je le lui rendrai à *Antony* et à *Charles III*, qui du reste n'est pas commencé.

1. Fragment de lettre *inédit*.

21 août 1830[1].

... Vous me demandez de vous parler de ma pièce. Je vous dirai que ce sera joué beaucoup plus prochainement que je ne le croyais. On vient d'engager à l'Odéon un jeune acteur de l'Ambigu nommé Davesne, petit, blond et spirituel, et je crois qu'il débutera dans ma pièce par le rôle d'Olivier. Vous voyez qu'à moins de payer inutilement un acteur, il n'est pas probable que l'Administration laisse languir mon ouvrage. Cependant comme je n'ai pas encore de réputation, le premier auteur à succès me passera toujours sur le corps. Voilà ce qui fait qu'il n'y a encore rien de certain pour moi, et que je ne vous parle pas de votre présence obligée à ma pièce, ainsi que de celle de votre frère. Mais à quelque époque qu'arrive ma représentation, comment voulez-vous qu'elle ait lieu sans vous? Pour moi, je vous déclare que je fais réserver deux stalles à l'orchestre, qu'elles resteront vides si vous n'êtes pas à Paris, et que j'y ferai mettre à l'instar de la place vide du portrait de Marino Faliero, *les Pavie absents par félonie*, et je ferai couvrir l'inscription d'un crêpe.

Mon ami, je ris. Cependant, dans ce moment, je suis contrarié par de petites choses qui ne valent pas la peine d'être dites, mais qui produisent un effet irritant sur une susceptibilité aussi susceptible que la mienne.

Le Globe et *les Débats* vous auront sans doute porté les glorieux vers de Victor. Il y a à peu près un tiers qui se ressent de la précipitation de la circonstance. Le reste est admirable. L'hommage au roi déchu est

1. Fragment de lettre *inédit*.

sublime. C'est une glorieuse compensation aux dégoutantes caricatures et aux pamphlets hideux dont nos promenades, nos passages, nos quais sont inondés. ...

. . . . . .

9 octobre 1830 [1].

Mon cher ami, hâtez, hâtez-vous de revenir! L'on me met en répétition mardi prochain 12. Je serai joué pour la fin du mois. Vous revenez au commencement de l'autre. Vous n'avez qu'à presser de quelques jours votre arrivée pour assister au jour le plus important de ma vie et pour contribuer à le rendre le plus beau, le jour où il faut à tout prix que je me relève d'une chute pour jamais. C'est au prix d'un sacrifice de rôles que j'ai obtenu de passer tout de suite. Ce ne sera pas un sacrifice aux yeux du public, mais entre nous c'en sera un aux miens. C'est Ligier qui jouera le principal rôle, celui de Raimbaud destiné d'abord à Frédérick. Quant au rôle du duc de Bourgogne, tout le monde l'a trouvé secondaire auprès de l'autre, et Frédérick, qui connaît l'ouvrage, ne le trouvait pas jouable pour lui. Je suis encore incertain pour la distribution de ce rôle. La multiplicité des rôles dont Frédérick est chargé et qui ne permettrait à mon ouvrage que d'être joué dans quelques mois, ce qui pour moi est *jamais*, m'a déterminé à changer ainsi mes projets. J'ai trois actes dans mon portefeuille. Il faut que je les fasse jouer. J'y aurai mille fois plus de facilité après le succès d'*Yseult*, et s'il se fait attendre, ils pourriront encore longtemps chez moi, et Mlle Mars

1. Lettre *inédite*, sauf la partie entre citée dans *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires*.

quittera la scène. Ligier pour le public vaut bien Frédérick, qui a fait *fiasco* dans un drame de Cavé et Soulié, le premier rôle nouveau qu'il a créé. La pièce du reste en était cause. Malgré le talent des auteurs, c'était exécrable et plagié dans un roman. Frédérick est en général un peu comme ses rôles; c'est l'histoire de tous les acteurs. Enfin, je serai joué dans quinze jours, cela répond à tout. J'ai besoin d'argent, et aimerais mieux 500 francs tout de suite que 3,000 francs dans cinq ou six mois, en supposant que la présence de Ligier ou de Frédérick fasse une telle différence dans la recette. Je vous écrirai, mon ami, le jour fixe de la représentation, et comme il précédera à peine la réouverture des écoles, venez et amenez-moi Théodore et, s'il se peut, quelques uns de nos amis, Cosnier, Louvet, Nerbonne, etc., et envoyez-moi l'adresse de Leprévost et de ceux de vos amis qui sont à Paris.

Mon bon ami, je ne sais pas ce que A. D. (nom illisible) a pu vous dire de moi. Il m'était aussi indifférent que je le suis pour lui, et même nous étions un peu froids, vu qu'il avait parlé des ouvrages de mon beau-frère, devant moi, un certain soir, avec une hostilité tout à fait impertinente. Je serais, en vérité, fort curieux de savoir quelles idées je fais naître dans son esprit.

. . . . . .

. . . . . .

[Sainte-Beuve a hérité, avec Leroux et Magnien, du *Globe*, que les anciens rédacteurs voulaient détruire, parce qu'ils l'abandonnaient pour des places. Il en est résulté une scission, de cette scission une querelle, de cette querelle un soufflet que Dubois à donné à Sainte-

Beuve: de ce soufflet un duel, de ce duel quatre coups de pistolet sans effet, Sainte-Beuve tirant avec son parapluie sur la tête, et Dubois finissant par faire des excuses. Au reste, vous aurez probablement su tout cela au moment où je vous l'écris...] . . . . . .

. . . . . .

Quelques mois plus tard, le ton mélancolique a repris le dessus. Le succès espéré n'est point venu. *Yseult Raimbaud* a plu médiocrement au public de l'Odéon et n'a gardé l'affiche que fort peu de temps.

29 juin 1831[1].

Pardon, cher ami, si je ne vous ai pas répondu plus tôt. Je voulais attendre que j'eusse quelque événement heureux à vous annoncer. Mais je vois qu'il faudrait que j'attendisse trop longtemps, car je n'appelle pas tel la représentation prochaine d'un drame-vaudeville fait avec deux collaborateurs et où je ne mettrai pas mon nom. Vous voulez que je vous parle de moi. Je m'en vais bien vite vous dire ce qui en est. Mon roman *Une réputation de jeune fille* est retardé par des embarras d'argent où se trouve Charles Lemerle. Je crois que je vais faire affaire de l'autre roman avec Mame. Chastelard va être lu définitivement *aux Français*. Les journaux vous apprendront s'il est reçu.

J'ai d'autres projets, d'autres choses mêmes toutes faites. Mais à quoi bon vous en parler ? Je n'en ai ni l'espace, ni le courage. Hélas ! mon ami, qu'il faut se

1. Lettre *inédite*.

donner de peine pour arriver seulement à pouvoir *vivre*, c'est-à-dire à pouvoir souffrir en paix. Et cependant la joie et le plaisir nous prennent quelquefois de force et nous enlèvent pour nous faire retomber de plus haut. Oh! mon ami, mariez-vous, simplifiez votre vie! fixez vos idées et modérez vos désirs! Moi je soupire après le calme surtout, s'il est autre part que dans la mort.

Victor va bien. Il achève en ce moment un de ces drames merveilleux que les vandales qu'on appelle gens de goût nous gâteront encore. Ce sera pour l'hiver prochain. Tout le monde va bien du reste.

Tenez, mon ami, je ne me gêne point avec vous. Ce que j'aurais à vous dire en prose, je vais vous l'envoyer dans des fragments de quelques malheureux vers que j'ai écrits, après le 6 juin, sous un ciel d'hiver :

Que veux-tu donc de moi, poésie insensée?
De ton règne ici-bas l'heure est déjà passée;
Car l'émeute, en criant,
Fait succéder le bruit de la guerre civile
Au silence de mort qu'a jeté sur la ville
La peste d'Orient.
On veut la liberté; mais ce fruit salutaire
N'a point d'arbre assez beau pour le porter sur terre.
Abjurons notre erreur :
Quoi! pour y croire encor perdons-nous la mémoire?
Malheureux, notre cœur lassé ne peut plus croire
Seulement au bonheur.
Muse, fuis le climat de ces tristes rivages
Où déjà le soleil sous un deuil de nuages
A voilé son front pur,
D'où le printemps, au bruit d'un combat fratricide,
S'est envolé bien loin comme un oiseau timide,
Chercher un ciel d'azur.

Heureux qui vit d'amour, qui, marchant sans entrave
A travers les fléaux, les combats furieux,
L'égoïsme oppresseur et l'égoïsme esclave,
A du moins quelque chose où détourner les yeux !
Heureux qui sait par cœur toute sa destinée!
A la vie, à la mort de quelque objet chéri,
Heureux qui tient sa vie et sa mort enchaînée,
Comme fait la Dryade à l'arbre son abri!
Heureux qui dans son art ensevelit sa vie,
Dieu dans un monde aussi par son souffle enfanté,
Et qui croit à la gloire encor, malgré l'envie,
A l'amour, don du ciel malgré l'humanité!
Mais moi, non ce n'est pas le bonheur ni la gloire,
Où mon cœur détrompé doit attendre aujourd'hui.
Pour prétendre au succès, en soi-même il faut croire :
Pour rêver le bonheur, il faut croire en autrui.

Mes respects à votre père, amitiés à votre frère, à tous nos anciens commensaux. Écrivez-moi vite.

Paul Foucher.

21 Octobre 1831[1].

J'étais bien en colère contre vous, mon cher Pavie: de temps immémorial, c'était toujours vous qui commenciez notre correspondance habituelle des vacances, et j'ai cru que cette fois-ci il y avait oubli et partant indifférence de votre part. Je vous dirai, que la rencontrant chez tout le monde, je commence à m'y faire; mais vous, vous n'êtes pas tout le monde. Vous avez failli m'ôter ma dernière foi.

Si vous n'êtes pas heureux, mon cher Pavie, moi, je ne le suis guère plus, quoique ayant l'intention et la

1. Lettre *inédite*.

résolution de l'être. Et ce qu'il y a de plus bête, c'est que ce ne sont pas de grandes afflictions de cœur, des maladies chroniques de l'âme, qui me tourmentent, ce sont de misérables tracasseries extérieures et des soucis pécuniaires. N'est-ce pas absurde?

Puis je commence à m'ennuyer. Le croiriez-vous, Pavie? je ne peux plus être enthousiaste ou amoureux plus d'une demi-heure. Quand je fais la cour à une femme, je sue à grosses gouttes. Je suis plus avancé que vous dans la vie, car j'ai plus éprouvé, et je vous dirai que la seconde étape de l'homme qui sent, après les mécomptes et les désillusions, c'est le blasé, le fade après l'amer.

Cependant j'aime encore mon art, comme Pasta et Rubini me font un vif plaisir : je serai peut-être amoureux demain. *Que sais-je?* c'est tout ce qu'on peut dire de tout en ce monde.

Vous voulez que je vous parle de moi. Le théâtre de la Porte-Saint-Martin se meurt : il est prostitué au vaudeville. Un M. de Léry a succédé à Crosnier, et ledit M. de Léry est gouverné par un Saint-Hilaire, rédacteur de ce Corsaire qui veut son quart de part dans tous les vaudevilles et ne veut que des vaudevilles. Ils ont engagé Potier, qui, quoique toujours admirable, est usé, et ne fait pas d'argent. Ils vont mourir de faim. Moi et Chastelard nous attendrons la succession. J'ai mis une saynète dans la *Revue des Deux Mondes* et vais jeter quelques pages dans *l'Artiste* et peut-être la *Revue de Paris*. Mais assez parlé de moi. Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit la date précise de votre retour? c'est ce qui m'importe le plus.

Ma sœur est toujours souffrante et nous inquiète. Gosselin vient de faire à Victor un procès où il a voulu faire du scandale avec quelques lettres d'intimité de Victor, et il n'y a que trop bien réussi. Tout cela est bien triste !...

Dans ces quelques lettres, l'âme romantique de Paul Foucher se révèle bien, me semble-t-il, tout entière avec ses découragements tantôt sans cause, et tantôt aggravés par les échecs, son admiration sans réserves pour son beau-frère et le cercle de poètes et d'artistes qui l'entoure alors, ses enthousiasmes parfois irréfléchis, sa muse à la verve trop facile. Tel il se peint déjà lui-même, roulant dans sa tête « une demi-douzaine de projets » différents, devenant un véritable « moulin à pièces », tel il sera toujours.

Ses rêves d'art ne l'abandonnèrent point de longtemps. Et son malheur fut peut-être de vivre dans un milieu où ils trouvaient trop d'exemples propres à les stimuler, alors qu'il n'y avait point en lui les ressources suffisantes pour leur faire prendre corps. Il lui fallut se tourner de plus en plus vers le métier. Et c'est au théâtre gai, c'est-à-dire, en somme, au rire des autres, que ce rêveur mélancolique fut contraint de demander son gagne-pain, et, à défaut de célébrité, quelques heures de réputation passagère.

L'ESPRIT

DE MADAME VICTOR HUGO

L'ESPRIT DE MADAME VICTOR HUGO

Du rôle que jouèrent les femmes dans un temps, de l'influence qu'elles eurent sur leur milieu, de l'attitude des hommes à leur égard, on peut déduire, le plus souvent, sur l'état social de ce temps et de ce milieu, des considérations qui ne trompent guère. Et, comme l'évolution constante de la littérature se modèle assez exactement sur l'évolution des mœurs, les mêmes procédés d'investigation ont chance d'aboutir, ici et là, à des trouvailles analogues. Aussi, les historiens littéraires ne se font-ils point faute de puiser abondamment à la source féconde du document féminin. Femmes, sœurs, amies ou maîtresses d'écrivains, on invoque leur témoignage, on donne d'elles vingt portraits plus ou moins fidèles, on

s'efforce de les faire revivre dans le cadre intime de leur existence ou dans le décor des salons où elles figurèrent. Ainsi se prolonge et survit, plus atténuée et plus délicate à mesure que le temps fuit, l'action bienfaisante ou funeste exercée sur leurs familiers par le charme de leur beauté ou de leur esprit.

Les unes, divinités silencieuses, encensées avec plus ou moins de respect, sont les inspiratrices, conscientes ou non, de ceux qui vivent à leurs côtés, et se montrent à nous parées de ce titre à coup sûr non méprisable. Les autres, mêlant leur contribution, leur apport personnel à la production littéraire de leur temps, ne se présentent à nos yeux qu'appuyées sur leur œuvre et soutenues par elle. C'est un groupe qui semble, de nos jours, tendre singulièrement à s'accroître. Gardons-nous de nous en plaindre à trop haute voix, car la plainte, formulée en termes aussi généraux, serait mal fondée, et ne manquerait pas d'attirer avec raison, sur la tête de celui qui l'exhalerait, de redoutables inimitiés. Ce groupe, puisqu'il agit, appartient à l'histoire et à la critique, qui peuvent le juger suivant ses mérites. Mais l'autre, le groupe des silencieuses, des inspiratrices, qu'on est parfois injuste à son égard! Sainte-Beuve écrivait, certain jour, à son ami

Juste Olivier au lendemain d'une soirée chez M. Lebrun[1] :

J'ai fait pendant une heure ma cour respectueuse à Mlle Léopoldine Hugo, l'aînée des enfants, la plus charmante et la plus perlée des ballades de son père. Elle a dix-sept ans. Je la traitais comme une très grande et très sérieuse personne qu'elle est, et elle avait l'air charmé. Ce sont là nos plus vives émotions. J'appelle cela de la poésie, la seule qui me reste.

On oublie trop souvent, en effet, que c'est là vraiment la meilleure poésie féminine : charmer, sourire, juger toute chose plus avec son cœur qu'avec sa raison ou sa mémoire, fût-ce au risque de laisser deviner d'adorables ignorances. Et, pour peu qu'une femme, appelée par les circonstances de sa vie à fréquenter les dévôts d'une chapelle littéraire, n'apporte dans leur société d'autre esprit que son esprit de femme, on l'accuse volontiers de n'en point avoir.

Cette aventure advint à Mme Hugo, à qui sans doute a nui le voisinage des Desbordes-Valmore, des Tastu, des Delphine Gay, des Marie Nodier. On lui concède encore la beauté, le charme. Mais les dons de l'esprit, on les lui refuse, et dans les termes les plus durs.

---

1. Lettre à J. Olivier, du 19 février 1841.

Les témoignages abondent. En première ligne, celui d'un *hôte de la place Royale*, rapporté, comme il est naturel, par M. Edmond Biré[1] : « Ses yeux éclatants, ses épais cheveux noirs, son teint lumineux faisaient croire d'abord à une femme fière et dominatrice. C'était, au contraire, une nature très douce et très modeste. Il semblait que, dans cette maison où tout le monde était spirituel, elle mît de la coquetterie à être la seule qui n'eût point d'esprit. Dans son salon de la place Royale, elle prenait peu de part aux conversations ; bien loin de chercher à y briller, elle s'en désintéressait complètement, au risque parfois, quand elle s'y mêlait, d'y intervenir à contre-temps, comme quelqu'un qui tombe des nues... Hier encore, un des anciens hôtes de la place Royale me disait : « Mme Hugo ? mais elle était bête ! »

« Elle avait vraiment grand air, dit M. Troubat[2], quand elle faisait les honneurs du salon de son mari. Mais elle ne brillait pas d'un bien vif éclat à d'autres points de vue. »

Enfin, il y a le coup de griffe de Sainte-Beuve : « Jeune, on se passe très aisément d'esprit dans

1. *Victor Hugo après 1852*, p. 209.
2. *L'Éclair* du 11 novembre 1836.

la beauté qu'on aime et de bon sens dans le talent qu'on admire. J'ai éprouvé cela[1]. » Et M. Michaut, qui cite ces lignes, ajoute : « La variante inédite du journal de Sainte-Beuve précise l'allusion[2]. »

Ces arrêts sévères ont sans doute leurs correctifs. M. Edmond Biré nous avertit que le jugement dont il se fait l'écho lui semble dur, que Mme Hugo avait dans ses lettres « du sentiment, du cœur, de l'esprit même au besoin », qu'elle avait « par surcroît, du talent ». On nous dira d'ailleurs un jour ce que fut son talent, ce que valait « sa littérature », dont « elle ne parlait jamais ». Quant à la boutade de Sainte-Beuve, elle justifie trop l'énergique comparaison dont usait Alphonse Karr pour flétrir cet acte doublement indigne d'un galant homme et d'un poète, la publication du *Livre d'amour*.

La réputation, dans tous les cas, ne date pas d'aujourd'hui, et ce n'est point la malignité de nos contemporains qui l'a faite. J'en trouve déjà la trace dans ces quelques lignes écrites, celles-là, par une main de femme[3] :

---

1. *Cahiers*, p. 110.

2. *Le Livre d'amour de Sainte-Beuve*, par G. Michaut, p. 98.

3. Lettre de Mme Théodore Pavie à Victor Pavie, 14 février 1845 (*inédite*).

J'ai vu dimanche Mme Hugo, plus resplendissante de beauté qu'en aucun jour. Elle était animée par la conversation, et vraiment elle n'est pas bête du tout, comme le prétend une dame de ses amies.

Il est vrai que peut-être, cette *dame de ses amies* pourrait bien se confondre avec l'*hôte de la place Royale* cité par M. Edmond Biré [1].

* * *

On a plusieurs fois reproduit ce joli tableau dans lequel Dubois, du *Globe*, met en scène le jeune ménage Victor Hugo, le père et la mère tendrement enlacés, penchant leurs fronts sur la tête d'un enfant qui balbutie, les mains jointes, une naïve formule de prière.

Si l'on voulait choisir le meilleur portrait qui ait jamais été tracé de Mme Hugo, c'est de ce groupe, je crois bien, qu'il faudrait le détacher. Quoi qu'on pense du bruit fait récemment autour de son nom et de la mesure dans laquelle sa mémoire en peut être atteinte — si tant est qu'elle

1. Ce pourrait être encore la femme d'un artiste illustre, dont Sainte-Beuve disait, faisant allusion à la sévérité de ses jugements sur les autres femmes : « Mme X***, elle se croit plus laide qu'elle n'est. »

le soit — les qualités qui dominent en elle sont celles de la mère et de l'épouse.

Fleur qui deviez fleurir sous les pas du génie,

dit une pièce des *Consolations*. C'est la même idée qu'exprime encore ce sonnet à elle adressé, une année, le jour de sa fête, par un de ses amis les plus anciens[1] :

Vous, sans qui le génie, en son vol spacieux,
Haletant, privé d'air, languirait, ô madame,
Qui soutenez, si faible, entre deux bras de femme,
D'un front prédestiné le fardeau soucieux,

Vous, sa muse avouée à la face des cieux,
Source pure où s'abreuve et se mire son âme,
Vous, dont le cil baissé brise en rayons la flamme
Qui de lui nous arrive et s'épand sur vos yeux,

Que par vous, du foyer, sainte et chaste madone,
Sur lui, sur les enfants que le Seigneur vous donne,
Tombe de jours bénis comme une ample moisson.

Guidez vers l'Orient son étoile en la nue,
Rappelez-lui souvent d'où sa lyre est venue,
Pour qu'un jour de ses chants s'y rendorme le son.

Son foyer, son mari, ses enfants, on sent bien que ces objets et ces êtres chers tiennent, comme il convient, la première place dans ses pensées. Ses lettres renferment toujours mille détails sur

1. Victor Pavie : *Œuvres choisies*, t. II.

les moindres incidents survenus dans leur santé, dans leur vie de chaque jour. Sont-ce là de mesquines préoccupations, et doit-on prétendre que leur attribuer une importance primordiale dénote chez une femme infériorité ou manque d'esprit ?

Mme Guttinguer, écrit-elle[1] de Saint-Prix, le 12 juin 1840, jouira de voir son gamin monter sur les meules de foin, comme je suis heureuse de regarder les miens exécuter de brillants assauts en les escaladant. Il y a ici un petit neveu, qui est fort disposé à tenir tête à votre *Lion*.

Sans doute — et des passages semblables à celui-là abondent dans sa correspondance — sans doute, ce sont des sentiments très bourgeois et très simples, et même un peu vulgaires, si l'on veut, dans leur expression. Mais souvent aussi, la pensée reprend son essor, appuyée sur ces réalités mêmes, pour se hausser d'un coup d'aile à quelque idée qui n'est pas sans avoir son élévation ou son charme poétique :

Nous sommes aussi bien logés que possible, écrit-elle[2] en 1849, après avoir quitté la place Royale. Mais

1. Lettre à Ulric Guttinguer, citée par M. Léon Séché, *Sainte-Beuve*, t. I, p. 368.

2. Lettre à Victor Pavie, citée dans *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires*.

c'est égal, on n'arrache pas sans étouffement de son cœur les souvenirs qui étaient accrochés aux murs, et j'ai des moments où je souffre beaucoup de ne plus traverser mes sombres couloirs. On pleure même la douleur que l'on ne ressent plus. Souffrir toujours et rarement être heureux, voilà la vie !

La femme soucieuse des intérêts pratiques et du bien-être des siens parle seule lorsqu'elle rend compte [1] en ces termes du succès de *Marion Delorme* : « Cela va bien comme argent et le public est des meilleurs, » ou lorsqu'elle insiste [2] sur la nécessité de faire coller des affiches pour annoncer la fondation de l'*Événement*, de recruter des abonnés, de faire crier le journal dans les rues. Nous savons par elle-même, car elle y revient souvent, et par le témoignage des amis qui l'ont vue à l'œuvre, qu'elle ne dédaigne point les plus humbles travaux d'aiguille. Cela n'empêche pas qu'on tienne auprès d'elle, tandis qu'elle besogne ainsi, les conversations les plus hautes, auxquelles elle ne s'interdit nullement de mêler son mot [3].

---

1. Lettre à Victor Pavie, citée dans *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires.*

2. Lettre à Victor Pavie, citée dans *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires.*

3. V. la lettre de Théodore Pavie, février 1837, citée p. 60.

Au reste, ce mélange de sens pratique et d'attrait pour les idées nobles qui s'unissaient en elle à la bonté, personne ne l'a peut-être mieux défini que Mme Hugo elle-même, dans cette lettre où il est question de bas et de chaussettes, de religion, de nourriture, de charité, de musique et de littérature :

Cher monsieur[1], merci, merci de votre souvenir ; les souvenirs qui nous arrivent sont précieux : nous les gardons au plus profond de notre cœur.

Voilà tout à l'heure trois ans que mon mari est exilé, et voilà plus de deux ans que nous habitons Jersey. Nous sommes habitués à cette île et nous finissons même par nous y attacher ; le climat est doux, l'air y est sain, nous n'y sommes pas trop dépaysés quant à la nourriture. Les habitants sont illettrés, sans entrain, mais sont d'un commerce sûr. Ils savent estimer ce qui est estimable et ont une grande déférence pour les intelligences supérieures aux leurs. La liberté, et cela nous est précieux, est ici incomparable. Je n'ai jamais vu un gendarme, ni un sergent de ville, et, je ne sais comment cela se fait, l'ordre y est parfait. L'Église anglicane exerce ici une grande influence ; les Jersiais sont très religieux, et, quoique leur religion soit un peu aride et étroite, le résultat en est, au demeurant, excellent. Ce qui donne cet esprit d'ordre, la charité y est exercée d'une façon touchante par les femmes...

---

1. Lettre de Mme Hugo à Victor Pavie, citée dans *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires*.

Que je vous parle des miens. Mon mari achève ses *Contemplations*, et fait mille autres choses à la traverse. Mon Charles rêve beaucoup, travaille peu, parle extrêmement et très bien. Toto traduit Shakspeare. Adèle prend des notes pour le *Journal de l'Exil*, apprend la composition musicale, attrape de temps en temps un mot d'anglais, que Toto sait parfaitement. Notre fidèle Auguste[1] fait des pièces que la censure, en France, empêche de jouer.

Il fait de la photographie : j'ai en ce moment un bel album de portraits. Je m'occupe de bas et de chaussettes : je tâche de ne pas trop dépenser, car nous sommes fort appauvris. Depuis l'exil, on n'a pas joué une seule pièce de mon mari ; on empêche le plus qu'on peut ses œuvres de se vendre. Nous tâchons d'agrandir notre âme, d'augmenter nos facultés aimantes, d'élever notre pensée. Nous aimons, nous travaillons, nous pensons, nous tâchons enfin, autant qu'il est donné à notre faiblesse, d'obéir aux grandes lois de Dieu. Nous croyons être moins loin de lui maintenant qu'avant l'exil.

Les bas et les chaussettes raccommodés, je fais un travail. Mon mari me raconte sa vie, toute sa vie, le soir après le dîner. J'écris ce qu'il vient de me dire : cela formera des espèces de mémoires, vous y aurez votre place, cher ami. J'ai une belle terrasse : à mes pieds est la mer : je vais souvent m'y promener ; je pense à mes morts, à mon ange, qui est plus que jamais vivante dans mon cœur. Nous avons, dans notre maison, des chiens

1. Auguste Vacquerie.

que Charles adore : nous y avons des chats, qu'Auguste adore. Le soir, des amis viennent chanter et faire de la musique. Cette musique nous ravit tous. — Cher ami, quel changement ! des chiens et de la musique chez Victor Hugo ! Eh ! bien, oui, tout cela maintenant est aimé de nous. Cela vient d'une plus grande expansion de l'âme : cela vient de l'exil. Embrassez bien fort pour moi votre femme, et vos enfants qu'hélas ! je ne connais pas. Je ne puis vous dire : à bientôt ! mais je puis vous dire : à certainement là-haut !

Adèle Hugo.

Je vous envoie deux portraits d'êtres qui vous aiment.

* * *

Douce et bonne, affectueuse envers ses amis, d'une simplicité parfois presque naïve, distraite à ses heures, « rêvant et non rêveuse », tel est le portrait que nous ont laissé de Mme Hugo ceux qui l'ont connue aux diverses époques de sa vie. Il faut bien le tenir pour exact, puisque tous sont d'accord.

Parlant de Planche, qui publiait sur le poète, dans la *Revue des Deux Mondes*, des articles assez violents pour effrayer Buloz lui-même, elle disait : « C'est horrible, c'est affreux, un homme qui s'est assis à votre table et qui a mangé votre

pain[1] ». Est-ce la naïveté qui domine dans cette indignation? Ou n'est-ce pas encore la bonté, une bonté qui se refuse à concevoir et les trahisons et les motifs qui les inspirent?

Elle était distraite, a-t-on dit, au point d'impatienter son mari, lorsque, demeurée bien loin de la conversation, elle y rentrait tout à coup par un mot qui montrait clairement qu'elle n'avait, jusqu'alors, rien entendu. On nous la représente

> Égarée à poursuivre une idée indicible,
> Une lèvre en avant, comme pour s'adresser,
> L'œil fixe, la paupière oubliant de glisser[2].

Sur sa fidélité aux amis, les témoignages ne sont ni moins nombreux, ni moins sûrs. Elle va souvent jusqu'à comprendre dans l'affection qu'elle leur a vouée tous les êtres qui leur sont chers.

Victor Hugo est le plus délicieux des hommes, écrit en 1828 Victor Pavie[3]. Il est vraiment bon et aimable à faire pleurer. Hier, je lui ai porté la lettre de mon père, qui lui a été extrêmement sensible. Il m'a bien promis de lui répondre. Mme Hugo la lui a arrachée des

1. *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires*, p. 212.
2. Sainte-Beuve : *Livre d'amour. L'Enfance d'Adèle.*
3. Lettre de Victor Pavie à son frère *inédite*.

mains, et m'a dit, après l'avoir lue : « Je vous en prie, dites à votre père combien nous l'aimons, combien sa lettre est charmante, et quel plaisir nous aurions à le voir...

Qu'un chagrin vienne à frapper l'un d'eux, comme elle sait faire comprendre qu'elle prend sa part de ces douleurs qui ne se consolent point ! Encore accablée elle-même sous le poids de la terrible catastrophe de Villequier, elle écrit[1], le 4 novembre 1844 :

Mon cher monsieur Victor, voilà donc les épreuves que Dieu vous réservait ! Cela suffirait à faire croire à une autre vie. Si le bonheur est la récompense d'une vie si noble et si pure, vous ne l'avez pas ici-bas : nécessairement il vous attend autre part. Consolez-vous avec cette pensée et voyez vos petits anges déjà rendus sur cette rive où vous débarquerez un jour et qui vous y préparent une demeure. Levez les yeux là-haut, et baissez-les le moins possible : je supporte ma vie seulement dans cet ordre d'idées. Sur la tombe de mes enfants, d'où j'arrive, je touchais leurs corps seulement avec le mien. Mon âme sortait pour ainsi dire de moi pour s'unir à la leur. Il y a des délices dans l'union, dans la communion des âmes. Cherchez-les et vous les trouverez avec moi. Dites-vous que chaque jour, dussiez-vous vivre aussi longtemps qu'il est donné à

1. Lettre à Victor Pavie citée en partie par M. Edmond Biré, *Victor Hugo après 1830*, tome II, page 46.

l'homme, vous rapproche de ces chers petits, et vous en viendrez à bénir chaque jour qui s'est écoulé : et puis, comme vous le dites, Dieu sait mieux que nous ce qu'il faut qui soit fait[1] ! Il avait voulu deux petits anges de plus, et peut-être des êtres malheureux de moins. N'eussent-ils à supporter que ce que vous et moi supportons, c'est assez pour que Dieu soit justifié à nos yeux, en admettant que Dieu ait besoin d'être justifié.

Dieu est un père, et par rapport à l'autre vie, celle-ci a bien peu d'importance. Dans les affreux déchirements de notre cœur, nous ne comprenons pas qu'un père fasse tant souffrir ses enfants, et pourtant, quand il le faut, nous châtions nos enfants. Il est vrai que la punition n'est rien en comparaison de la souffrance que nous endurons. Mais dans l'infini, et avec la promesse d'une éternelle réunion, qu'est-ce que cette souffrance?

Mon cher monsieur Victor, je vous fais assister au travail de mon esprit qui est constamment occupé des rapports de ce monde avec l'autre. C'est que j'ai dans ce dernier une partie de ma chair, une partie de moi-même.

Je suis honteuse de vous envoyer cette lettre, qui est une confusion. C'est qu'il y a souvent confusion dans la clarté d'en haut.

Ma chère fille avait prié Dieu pour qu'il vous envoyât des enfants, le jour de sa première communion. Soyez sûr qu'elle couve de son amour ceux des vôtres qui sont près d'elle.

---

1. La partie de cette lettre qui suit est *inédite*.

Écrivez-moi quelques mots qui me disent que j'ai été pour quelque chose dans ce qui vous aura soutenu, et je serai contente. Dites à votre femme que je souffre avec elle de la même manière.

Vicomtesse Victor Hugo.

Deux ans plus tard, un deuil aussi cruel lui inspire cette lettre[1] :

Cher monsieur, si votre foi ne périt pas, après tant d'épreuves cruelles, de souffrances non méritées, qu'elle devienne plus ferme, précisément à cause des raisons qui pourraient vous jeter dans la révolte. Oh ! oui, que ce monde nous semble éphémère ! Un simple voyage pas plus long qu'un éclair par rapport à l'éternité : je suis bien dans le vrai. Si nous n'avions pas cet atroce déchirement, aurions-nous cette joie infinie, le jour de la réunion ? Si Dieu nous donne le souvenir qui fait que la séparation nous attache davantage à ceux qu'il nous a enlevés momentanément, c'est pour nous les rendre. Pensez à cet ineffable bonheur ! Qui connaît son lendemain ? Peut-être serez-vous plus longtemps éloigné des êtres que vous avez ici-bas que de ceux qui sont là-haut. J'ai bien creusé cet abîme depuis près de trois ans, et ce que je vous dis là en est le résultat. C'est par le travail que j'en suis arrivée là. Je me trouve bien mesquine, par rapport à un père qui vient de perdre sa fille unique, adorable femme de vingt-cinq ans, et qui me disait : Tout finira bien. Cette foi, cette quiétude

1. Lettre à Victor Pavie, de mai 1846 *inédite*.

est une chose bien touchante. Que cette confiance en Dieu est grande ! Mais, de grâce, ne brisez pas trop votre âme en baissant les yeux. Levez-les. En bas, l'amertume aride, en haut, l'espérance pleine de douceur.

Je voudrais être près de vous. Comme je vous ferais entrer dans ce monde mystérieux, et pourtant si réel !

J'ai prié ma Léopoldine pour vous, elle qui a prié le jour de sa première communion afin que vous eussiez des enfants, elle va prier maintenant pour que cette certitude de retrouver vos chers anges habite en vous comme en moi.

Embrassez votre chère femme pour moi. Oh ! comme je suis sa sœur !...

A vous, cher et si ancien ami, du plus profond de mon cœur.

Vicomtesse Victor Hugo.

Mon mari a été accablé comme moi. Hélas ! nous ne faisons qu'un en ceci.

Autre lettre du mois de juin de la même année[1] :

Mon cher monsieur Victor, j'ai besoin de savoir de vos nouvelles. Je suis dans un jour douloureux. Vous savez qu'il y en a de plus pénibles les uns que les autres dans les mêmes conditions, et je me soulage en communiquant avec vous qui êtes dans mon cœur.

1. Lettre à Victor Pavie *inédite*.

comme je suis, hélas! dans le vôtre. Il y a des instants, n'est-ce pas? où l'on est las de souffrir, et où l'on envisage cette certitude de quitter cette vie avec ivresse. Pensons donc ensemble à cette *réalité*, cette réalité que nous aimons à croire plus vraie que ne l'est cette vie dans laquelle nous souffrons tant. Notre nature est si misérable qu'elle aime davantage les êtres que nous ne pouvons plus voir avec les yeux de la chair. Ceux que nous avons près de nous ont une moins grande part de cet amour paternel, qui est pourtant si infini. Nous souffrons, nous souffrons bien, n'est-ce pas? Je suis coupable de m'ouvrir ainsi à vous dans ce moment, mais à qui puis-je mieux m'adresser?

Écrivez-moi, bien chers amis, et sachez qu'il y a ici un cœur qui ne fait qu'un avec les vôtres.

Vicomtesse Victor Hugo.

A côté de ces lettres, il en faudrait citer une foule d'autres, dans lesquelles l'expression vient tout aussi heureusement en aide aux plus nobles pensées. Eh! bien, je le demande, n'y a-t-il vraiment, dans ces lignes, que de la bonté et de l'affection? N'y trouve-t-on d'autres qualités que celles du cœur?

Dans une lettre de novembre 1829[1], Victor Hugo parle « de deux lettres de quatre pages, deux lettres faites à nous deux, ma femme, à

1. Citée par M. Gustave Michaut dans *le Livre d'amour de Sainte-Beuve*.

demi dictées par moi, à demi arrangées par elle ». Sans parler d'autres collaborations plus retentissantes, laisse-t-on à une sotte, quand on sait être un poète de génie, le soin d'arranger ainsi, même à demi, ses lettres ?

Il est de certaines grâces, de certains charmes, qui séduisent au point que les autres mérites dont est doué le même être s'effacent devant eux. Il est aussi des voisinages redoutables. Et c'est de tout cela sans doute qu'a souffert la mémoire de Mme Hugo.

Hier[1], tout seul, rien qu'avec les canapés et les chaises, et les tableaux et les dessins et les croquis dans le cabinet de M. Hugo, j'ai causé deux heures avec lui, joué avec les enfants et babillé avec Madame, et, quand je suis parti, lui m'a serré la main, elle s'est levée, et m'a fait une de ces naïves et gauches révérences qui m'enchantent, qu'elle seule et Mme Malibran savent faire comme cela, et qui, pour moi, contiennent toutes les idées, tous les mondes que Vestris voyait aux profondeurs d'un pas de danse.

Voilà ce qu'écrivait, en 1830, un jeune homme qu'on venait d'introduire parmi les fidèles de la place Royale. Une naïve et gauche révérence, qui l'avait enchanté, il est vrai, un babillage, c'est

1. Lettre de M. Léon Le Prévost à Victor Pavie, 23 octobre 1830.

tout ce qu'il avait retenu de sa visite, côté féminin. La causerie de deux heures avec le poète ne comptait-elle pas pour beaucoup dans cette impression ? Je le croirais volontiers, et je persiste à prétendre que, pour aimer tendrement son mari et ses enfants, pour savoir tenir très bourgeoisement sa maison, — fût-on parfois distraite lorsqu'on parle tout auprès de vous art et poésie, — pour savoir...

... Connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.

on n'est pas pour cela condamnée à manquer d'esprit.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS	1
LE SALON DE L'ARSENAL ET MARIE MÉNESSIER-NODIER	3
VICTOR HUGO RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS	37
VICTOR HUGO PLACE ROYALE	55
UN VOYAGE A WEIMAR EN 1829	67
AMY ROBSART	91
LA BATAILLE D'HERNANI	109
CHATTERTON ET ANGELO	127
LA TRISTESSE D'AME DE SAINTE-BEUVE	135
SAINTE-BEUVE ET JOACHIM DU BELLAY	175
SAINTE-BEUVE ET ALOYSIUS BERTRAND	197
L'ATELIER DE DAVID D'ANGERS	225
MADAME A. GENNEVRAYE	241
ÉVARISTE BOULAY-PATY	265
PAUL FOUCHER	297
L'ESPRIT DE MADAME VICTOR HUGO	325

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 6318-3-08.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

MARQUIS DE CHARNACÉ

LETTRES A MA PETITE FILLE

Un volume in-8° avec une héliogravure. . . Prix 5 francs.

Monseigneur VAY DE VAYA ET DE LUSKOW

EMPIRES ET EMPEREURS

Traduit de l'anglais

PAR LE MARQUIS D'AVARAY

Un volume in-8°. . . . . Prix. 5 francs.

LOUIS VEUILLOT

PAGES CHOISIES

Avec une introduction critique

PAR ANTOINE ALBALAT

Un volume in-8°. . . . . Prix. 5 francs.

BARON DE MARICOURT

MADAME DE SOUZA ET SA FAMILLE

LES MARIGNY, LES FLAHAUT, AUGUSTE DE MORNY

(1761-1836)

Un volume in-8° avec une héliogravure. . . . . Prix. 7 fr. 50 c.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 6320-3-08. — (Encre Lorilleux).